

## **Guerre 1914-1918. Récit par Jacques Gobilliard.**

### **Première partie : 1914-1916, artillerie**

Aujourd'hui, 1er novembre 1941, je commence le récit de mon existence de 1914 à 1919. Après avoir l'an dernier, presque à la même époque, raconté la guerre de 1939-1940, je désire me consoler de son récit pénible par le récit glorieux de la précédente. Ai-je besoin d'ajouter que j'aurais préféré pouvoir faire la même transposition dans la réalité et vivre la deuxième guerre avant la première ?

Levée de rideau : le samedi 1er août, au tennis Riand à Vannes à 5h de l'après midi, réunion sélecte de tout Vannes dans un cadre charmant : dans un jardin enclos, un court de tennis et un terrain de criquet ou autre et un élégant bungalow pour prendre le thé en causant et en jouant au bridge. Devant la porte plusieurs autos, un grand luxe à cette époque. A l'intérieur un monde fou, les de Poligny, Burin Des Rozières, de Vernisy, de Béchenec, Le Bolinec, Le Calvé, de Rouzières, de Keyser, Fraval, d'Ormans, O'Deland et tant d'autres ;

Généralement l'atmosphère y était pleine de gaieté et d'animation, les joueurs se succédaient sur le court sous les yeux des spectateurs enthousiastes et bruyants. Et l'on goûtait supérieurement. Mais ce soir là, l'ambiance était toute autre, la guerre venait d'être déclarée et c'était la seule préoccupation de tous. Les courts étaient délaissés, le goûter méprisé et les conversations allaient bon train sur un ton à la fois nerveux et bizarrement joyeux. Les yeux brillaient, surtout ceux des jeunes qui, réservistes ou futurs conscrits, annonçaient leurs affectations de mobilisation devant les jeunes filles attentives et déjà admiratives.

Levée de rideau de guerre ? Oui, mais surtout dernier acte de la vie d'avant guerre, dernier acte d'une époque dont on n'appréciait pas assez la stabilité et le bonheur et dont on ne devait jamais plus connaître le charme et la douceur. Depuis lors la vie est devenue hachée, instable, angoissante, dangereuse, avec de longues crises aiguës entrecoupées de loin en loin de courtes accalmies. Vie intéressante à la vérité, mais dominée par l'incertitude et par l'agitation, toute faite de combats, combats de guerre et combats de paix, également dangereux quoique sur des plans différents. Je venais d'achever ma première année à l'École Centrale et je passais mes vacances à Vannes où mon père était chef de bataillon au 116ème régiment d'infanterie. Nous habitions rue de la Loi, la villa la Hire, une charmante demeure appartenant aux de Lagatinerie (dont Gilbert épousera la petite fille Monique Jozan en 1939). Il faisait un été radieux et la vie était bonne à vivre.

Et pourtant depuis plus d'un mois la situation extérieure était devenue très grave. Pendant les derniers jours de juillet, elle s'était tendue à l'extrême : mon père qui faisait un stage au vingt-huitième régiment d'artillerie, également à Vannes, avait été rappelé à son régiment. Mon oncle Pierre Dorron, venu chez nous passer les vacances, était reparti pour mettre en ordre les affaires de sa tannerie à Château-Renault et être prêt à tout événement (il était lieutenant d'administration de réserve). Et il avait laissé ses quatre enfants à la maison.

Et puis ce fut la guerre, et d'abord l'intense activité de la mobilisation avec une allée et venue constante d'hommes, de voitures et de cavaliers. Mon père, jeune commandant, devait prendre le commandement d'un bataillon d'un régiment de réserve, le 316ème ; en attendant l'arrivée de ses hommes, il présidait à la réquisition des chevaux qui avait lieu dans une grande prairie, près du tennis Fraval de Coetparquet, sur la route d'Arradon. Malgré tout son travail, il eut le temps de m'emmener au bureau de recrutement pour me faire prendre dans l'artillerie. Mon titre d'élève de Centrale aurait dû me donner droit à cette arme et même au galon de sous-lieutenant, mais la loi de trois ans, hâtivement votée, avait oublié les Centraux qui partaient alors comme simples soldats dans une arme quelconque. Et la prudente démarche de mon père me fit appeler d'emblée dans l'artillerie que certains de mes camarades ne rejoignirent que plusieurs mois après lorsqu'on eut besoin de nous dans les unités de nouvelle formation.

Cinq jours passèrent très vite et ce fut le départ de mon père : dernier dîner à la maison dans un calme souriant que démentait l'émotion intérieure. L'ordonnance est déjà parti avec les chevaux, puis mon père part ; je revois ma mère se jetant dans ses bras dans l'impasse Jeanne d'Arc et le serrant éperdument, puis le regardant partir jusqu'au bout de l'avenue. Un dernier regard, un dernier signe d'adieu, elle ne devait plus le revoir!

Pour ma part, j'ai encore eu la chance de l'apercevoir une ultime fois à cheval à la tête de son bataillon sur la place de la Mairie, lorsque, musique en tête, la troupe défila en ville pour aller s'embarquer à la gare. C'était vers neuf heures du soir, une radieuse soirée d'été... Épique départ des enfants Dorron que leur grand-mère envoie chercher en auto! de Loches!

Bientôt je reçus ma feuille de route pour le 51<sup>ème</sup> régiment d'artillerie à Nantes ; je devais rejoindre le 10 août et j'eus grandement le temps de faire mes très sommaires préparatifs de conscrit : achat d'une horrible valise en toile brune (que je possède encore), achat d'une paire de godillots, coupe des cheveux à l'ordonnance, et mille bricoles. Le plus clair de mes loisirs se passa à aller à la gare des marchandises voir embarquer le 28<sup>ème</sup> et le 35<sup>ème</sup> d'artillerie : ma future arme était pleine d'intérêt pour moi.

Nantes n'était pas pour moi une ville inconnue ; trois ans avant j'avais passé une année au lycée de Nantes en classes de mathématiques spéciales préparatoires. Comme interne, j'avais comme correspondant le colonel Wagner qui avait été lieutenant-colonel de mon père au 48<sup>ème</sup> d'infanterie à Guingamp. Lui et sa femme formaient un vieux ménage sans enfant qui avait été très accueillant et très bon pour moi pendant mon internat ; presque tous les dimanches, j'y allais déjeuner et passer la journée et j'en ai gardé un excellent souvenir.

A Nantes également, il y avait le commandant Loyer qui avait été lieutenant au 48<sup>ème</sup> et qui venait d'être nommé chef de bataillon au 62<sup>ème</sup> peu de mois avant ; deux filles Marie et Anne, élevées d'une façon un peu vieillot par leur grand-mère Madame Ollivier (veuve ou belle sœur du sénateur de l'empire), et un fils Pierre qui était un de mes amis de Guingamp : nous avons été ensemble au collège Notre-Dame et nous nous étions retrouvés à Centrale.

J'espérais donc tomber en pays de connaissance et dès mon arrivée à Nantes je me précipitai chez les Loyer ... porte close, chez les Wagner ... eux aussi absents. Mais là je m'arrangeai avec les concierges pour y déposer mon linge et venir y faire ma toilette et y faire laver et entretenir chemises et chaussettes. Un peu déçu tout de même, je repars de mon pied léger au quartier du 51<sup>ème</sup> d'artillerie. Là je tombe sur un désordre invraisemblable : dans l'immense cour, une foule de réservistes en civil, leur valise à la main, attendant indéfiniment des ordres déficients devant les fenêtres des bureaux de batterie. De temps en temps, une fenêtre s'ouvrait à grands fracas, une brute d'adjudant jaillissait, une trogne cramoisie hurlait des paroles incompréhensibles ; puis la fenêtre se refermait et tout rentrait dans le calme jusqu'à l'édition suivante du même scénario.

Pour ma part, j'ai la chance d'échapper au sort commun. En venant déposer mon ordre d'appel au bureau je rencontre un de mes camarades de promotion, le sous-lieutenant Lynen, qui me présente au capitaine. Et il se trouve que ce capitaine Dubois, commandant la 61<sup>ème</sup> batterie de dépôt, la mienne, est un tanneur qui connaît très bien à ce titre mon oncle Pierre Dorron. Je suis, sur ces références, immédiatement embauché au bureau où il y a un travail fou pour l'enregistrement des réservistes. Quelle affaire ! Cela me procure immédiatement des tas de petits avantages ; j'ai déjà celui d'être en uniforme, ayant apporté la tenue de canonier servant que nous avons à Centrale pour faire les exercices militaires, alors que les autres réservistes attendent cinq à six jours d'être habillés ou plutôt déguisés dans de vieilles tenues affreuses, sales, râpées, hors de taille et rapiécées par tous les bouts. Je note à ce sujet qu'il est tout de même assez curieux de mobiliser d'urgence des millions de pauvres types dont on ne sait que faire, qu'on laisse un temps fou sans tenue, sans ordre, presque sans nourriture et sans couchage, alors que quelques jours de plus passés chez eux leur auraient été des plus précieux, surtout pour les paysans surpris en pleine moisson.

Autre chance, je découvre à la batterie voisine quatre camarades de Centrale, Tartinville (fils du censeur du lycée de Nantes, que j'avais très bien connu) et Bassereau, deux cubes, Mulot et Loiseau, deux carrés. Arrivés depuis quelques jours, ils connaissent déjà les aîtres ; nous nous arrangeons pour nous retrouver à la cantine à déjeuner et le soir pour dîner dans un petit bistrot de Doulon, derrière la biscuiterie Lefebvre-Utile. C'était un affreux petit bouchon, mais nous y mangions fort bien pour une somme infime (12 ou 15 sous je crois) et nous y étions tout à fait chez nous, surtout lorsque nous y sommes devenus des habitués.

Et même débrouillage pour le logement où nous nous installons dans une petite chambrée à huit lits seulement. Il faut préciser que le quartier est l'ancien couvent du Sacré-Cœur, confisqué dix ans avant et en cours de transformation et de reconstruction. Les nombreux bâtiments étaient à peine sortis de terre, il y avait des chambrées dans la chapelle dont la hauteur était coupée en trois ou quatre étages. Et quelles chambrées ! Un entassement de lits à planches de bois, munis de vieilles paillasses affreusement sales et plates, serrées à se toucher, le tout sans couverture, ni sac, ni drap. Encore une merveille d'ordre et d'organisation !

Dans ce pataugeage, notre chambrée intime était un véritable paradis, quoique participant de la saleté, du désordre et du dénuement général. Il est vrai que très vite nous nous étions débrouillés pour trouver des sacs de couchage, des couvertures et des serviettes de toilettes ; pour ma part, j'avais en plus acheté au bazar un drap en coton à 3 francs 90 ( ! ) et des espadrilles. C'était le grand luxe.

Nous avons vécu ainsi pendant quelques jours dans notre chambrée dans le plus complet désœuvrement ; à part la besogne du bureau, il ne nous restait qu'à dormir, lire et jouer aux cartes. La grande distraction était le dîner du soir à notre petit bistrot. Tartinville était plus heureux que nous : marié et habitant Nantes, il couchait chez lui et y prenait ses repas.

Au bout d'une dizaine de jours, nous inaugurons enfin une existence plus active, trépidante même. On constitue un peloton d'élèves brigadiers comprenant tous les Centraux, plus quelques engagés et on le caserne dans notre chambrée et une autre semblable.

Fin août j'ai pu aller passer à Vannes 48 heures de permission, obtenues grâce à un officier du dépôt de Vannes, le commandant Gratiolet. Ma joie n'avait égale que celle de maman et de Gilbert.

Comme notre instruction est rondement menée et que l'horaire rigoureux s'accommode mal du pataugeage général surtout pour les repas, nous bénéficions du prêt franc, c'est à dire que nous sommes autorisés à ne pas manger à l'ordinaire, mais à la cantine, avec une allocation supplémentaire de 0,75 francs par jour (soit 0,80 francs par jour avec le sous de la solde ! ). C'est un sérieux avantage mais nous le payons cher !

Suivre le peloton n'est pas un amusement : de 6h du matin à 11h, puis de 12h30 à 17h, on n'arrête pas. Le matin, manège ou manœuvre à cheval au polygone ou service en campagne. Au petit jour il faut aller à la sellerie chercher les bricoles (harnachement) pour deux chevaux sans rien oublier, et il y en a, se mettre le tout sur le dos, une trentaine de kilos de courroies de cuir pendantes et traînantes, et aller seller et bricoler deux chevaux qu'on vient de vous désigner. Ce sont des bêtes de réquisition qu'on ne connaît évidemment pas, qui ne sont pas habituées à ce genre d'équipement et dont la taille ne correspond jamais à celle du harnachement. On ajuste des poitrails, des culerons, des sous-ventrières, des traits, des courroies de toute sorte avec fébrilité et maladresse pour être prêt en temps voulu. A cheval ! On part au parc, monté sur le « porteur » et tirant par la bride le « sous-verge », on accroche le canon ou le caisson et en route pour le polygone !

Et là quelle séance dans la boue ou sous le soleil ; des mises en batterie et des mises en batterie, avec un brusque à gauche, qui lorsqu'on est conducteur de derrière, vous coince le pied entre le cheval et le timon qui vous martyrise la cheville. Et l'adjudant qui gueule comme un veau et fait recommencer indéfiniment cette manœuvre pénible sous prétexte que l'appareil de pointage de la pièce n'est pas exactement au dessus du repère qu'il a fixé sur le sol à l'avance. Déjà pour des conducteurs émérites, il est difficile de parvenir à une telle exactitude puisque arrivant au trot, il

faut non seulement arrêter avec ensemble les six chevaux couplés, mais aussi, par un brusque à gauche effectué lorsque le canon est à sa place, dégager l'avant train de la pièce. Mais pour des débutants c'est infernal : les conducteurs de devant et du milieu sont encore favorisés, ils n'ont que l'embarras des traits en corde où les chevaux se prennent les pieds, mais le conducteur de derrière est le plus malheureux, en plus de sa cheville meurtrie, c'est toujours lui le bouc émissaire de l'échec de la mise en batterie.

Autres distractions, la manœuvre à pied, les reprises à cheval au manège, l'instruction sur le matériel, la manœuvre de la piste. Le tout coupé par des hurlements d'un adjudant hystérique, l'adjudant Baudouin, sous officier d'active qui avait réussi à rester au dépôt au départ du régiment en campagne. Nous avons inventé pour lui le slogan suivant :

« Je veux des lits et des paquetages carrés !  
Des godillots et des houseaux astiqués !  
Des sabres et des éperons nickelés !  
Le képi sur les yeux, fixe, on ne bouge plus ! »

Pour comble de malheur en ce qui me concerne, j'ai eu pendant huit jours une effroyable dysenterie. Outre la fatigue qui en résultait, il y avait d'affreux inconvénients, spécialement pendant la manœuvre à cheval, on n'a pas idée de la situation abominable qui consiste à être installé au revers d'un buisson en tenant à bout de bride un cheval qui vous tire à la main pour suivre les autres.

Un jour nous avons pris la garde sous le commandement d'un de nos maréchaux des logis instructeurs. L'un de nous faisait fonction de brigadier ; pour ma part, j'ai pris deux factions de deux heures chacune, l'une à la porte arrière du quartier pour empêcher le saut du mur par les spécialistes de l'excursion nocturne, l'autre au parc des pièces. Et là j'avais si bien envie de dormir que je me suis assis sur le siège du pointeur et que j'ai somnolé la tête sur la culasse du canon, la lame de mon sabre entre mes bras. Heureusement que la ronde était faite par un de mes camarades de Centrale, Bassereau, faisant fonction de brigadier.

Le lendemain matin, nous étions frais pour monter à cheval ! D'ailleurs c'est tous les jours que nous étions assez flapis, la journée finie, à 5h du soir. Et la route nous paraissait longue pour aller à notre bistrot à près de deux kilomètres de là et pour en revenir. Malgré la précarité du couchage nous dormions comme des chiens de plomb et le matin nous maudissions la diane qui nous éveillait en sursaut.

Enfin, au bout d'un mois, nous passons l'examen de brigadier, devant un jury présidé par le commandant du dépôt, le chef d'escadron Ducrest de Villeneuve ; je me souviens avoir été magnifique dans le commandement des évolutions d'une section à pied. Tous les Centraux furent reçus et immédiatement bombardés instructeurs de la classe 1914 qui venait d'être incorporée. Instructeur ! Drôle de grade sans galon, mais beaucoup de dignité quand même. Je suis chef de chambrée d'une grande chambrée à trente lits, avec le droit d'être servi le premier le matin par l'homme de jus, le droit d'être appelé « instructeur » par les bleus, le droit de faire voltiger les dits bleus à l'instruction, mais le devoir d'avoir toujours un maintien d'une dignité désinvolte, une tenue impeccable et une parfaite science infuse sur tous les règlements ! Et en plus de l'instruction des bleus nous suivions les cours du peloton deux, c'est à dire le peloton des élèves sous-officiers ; au total un boulot à tuer !

Au milieu de cette excitation fébrile, quelques éclairs de distraction : une invitation à déjeuner, puis une autre à dîner, chez Madame Ollivier enfin rentrée, à dîner aussi chez Madame Aillaud, femme d'un colonel d'artillerie qui avait été commandant à Vannes et dont les deux fils étaient très gentils.

Mais ma plus grande joie fut de recevoir le 8 septembre une carte et une lettre de papa, les très bienvenues après un mois sans nouvelle ; il me parlait surtout de moi, mais pour calmer mes inquiétudes me précisait que son bataillon était encore à l'instruction à Aulnay-sous-Bois près de

Paris, faisant partie de la garnison du camp retranché. Ce sont les seules lettres que je devais recevoir de lui, quand elles me parvinrent il était déjà engagé dans la bataille de la Marne avec l'armée Maunoury et le 16 septembre il devait être mortellement blessé dans la région de Soissons.

Le 20 septembre je suis nommé brigadier et désigné pour partir au front avec un important renfort de gradés, dont les Centraux, sous-lieutenant Lynen et brigadiers Tartinville, Bassereau, Mulot et Loiseau. On nous équipe à neuf, on fait aiguiser les sabres chez le maître armurier, on nous distribue nos plaques d'identité ;

Je couds mes galons, de magnifiques galons très longs et très pointus artistement froncés que me passe un brigadier qui vient d'être nommé maréchal des logis. Je porte ma valise chez le concierge des Wagner, je fais quelques achats en ville avec Bassereau, en particulier une magnifique paire de gants en laine à hauts crispins et intérieur de cuir (que j'ai trouvé moyen de perdre à St Omer en janvier 1940 la nuit de l'interrogatoire de l'équipage de l'avion allemand abattu à Hemmes !), quelques visites d'adieu. Et le 21 c'est le départ ; nous sortons du quartier quatre par quatre à pieds, précédés de trompettes jouant le défilé à pied. Ça n'avait d'ailleurs rien de bien reluisant, à vrai dire c'était même un peu funèbre, mais nous étions si pressés de partir que cette impression ne m'est venue que longtemps après, en me remémorant le son de ces trompettes, et le temps gris et bas qui régnait ce jour là.

### **Copie de mon carnet de route.**

Samedi 19 septembre 1914 . Le soir à 9h en rentrant avec Loiseau, Tartinville qui était de garde faisant fonction de brigadier nous apprend que nous allons probablement partir cinquante gradés du 51ème. À l'appel, le maréchal des logis de semaine me confirme la nouvelle ... Je dors tranquillement.

Dimanche 20. La nouvelle est officielle, nous partons, nous les cinq Centraux Tartinville, Loiseau, Bassereau, Mulot et moi comme brigadiers.

À 8h, visite : tous bons. Je touche ma collection de guerre et mes galons de brigadiers, le tout tout neuf. Je commence à faire mon paquetage : c'est épatant d'être ainsi tout habillé de neuf. S'il n'y avait pas maman, je serais absolument satisfait de partir. A midi, messe à St Clément et confession. Je porte ma valise et mes effets chez la concierge des Wagner qui me donne du linge propre à emporter. À 5h un vieux thé crème. À 7h, je vais boulotter à notre petit restaurant à 25 sous : cette fois j'en ai pour 40, bon dîner et adieux.

Toute la journée j'ai arboré pour la première fois mes galons, cela fait très bien. Avec nous partent nos deux maréchaux des logis instructeurs du peloton Picaud et Chilbar ainsi que le sous-lieutenant de la batterie Lynen, un bizut de piston comme moi, et le sous-lieutenant Petit de la 63ème, carré de piston. Tout piston démarre ! Je dors encore très tranquillement mais adieu le plumard, c'est peut-être pour la dernière fois que je me couche dans un lit.

Lundi 21. Levé à 7h et demi, achèvement du remplissage de ma musette, puis je sors en ville avec Mulot faire les derniers achats de pharmacie (iode, alcool de menthe et élixir parégorique) et de linge à la belle jardinière (chaussettes et des gants épatants qui me montent jusqu'à mi coude) puis nous allons tous les deux au restaurant Santeuil faire nos adieux à la cuisine civilisée.

À 2h, rassemblement, adieu aux bleus ; à 2h15 départ, nous sommes 54 gradés, nous partons au son des trompettes car nous avons deux brigadiers trompettes avec nous ; de cette façon c'est bien moins triste un départ ! Mais à la gare, un peu plus triste, beaucoup de famille, surtout des familles d'officiers ; il en part six avec nous : Capitaines Houssaye et Gaulin (directeur des tramways de Nantes), lieutenant Morin de Centrale, sous-lieutenant Petit et Lynen (de Centrale). Je suis très bien dans mon compartiment, nous sommes quatre, nous nous arrêtons à toutes les stations et partout on nous distribue tabac ( ? pour moi), fruits, tartines de beurre, ce qui nous fait un excellent dîner sans avoir besoin de toucher beaucoup aux vivres de route que nous avons reçues au départ. Puis nous nous endormons à 9h bien allongés.

Mardi 22. À 1h du matin réveil à Saint-Pierre-des-Corps pour changer de train ; nous attendons une heure sur le quai par un froid glacial mais je suis bien couvert. Lynen me donne du café avec eau de vie qui me fait du bien.

À 2h nous repartons plus serrés et arrivons à 6h aux Aubrais-Orléans ; nous sortons de la gare et allons nous restaurer dans un petit café. Puis je reviens à la gare avec Bassereau pour faire remplir mon bidon de café à la croix rouge. Je m'aperçois avec navrement que tout s'en va par une fuite, je me précipite à la lampisterie où l'un des employé est assez aimable pour me le ressouder et je le refais remplir de café.

À 11h, départ. Dans le même train que nous, des gradés du 28ème et du 35ème d'artillerie de Vannes, du 115ème et 316ème d'infanterie de Vannes aussi. Je demande à ces derniers des nouvelles de papa, j'en avais déjà eu le matin même par un lieutenant du 116ème rencontré à la buvette de la gare où il absorbait précipitamment du vin en attendant que son train reparte. Je leur dis de prévenir papa que moi aussi je pars.

D'ailleurs nous savons tous que nous allons probablement à Troyes pour reformer le 11ème corps ; je rencontrerai donc probablement papa.

Rencontré aussi un médecin major blessé qui nous dit que les obus de campagne allemands ne valent rien mais que les mitrailleuses sont terribles ; beaucoup d'espions annoncent les mises en batterie. Nous passons à Montargis ; à Sens nous rencontrons un train de blessés, surtout des coloniaux en général assez légèrement blessés ; ils nous disent que l'artillerie est peu éprouvée, mais l'infanterie beaucoup. Arrivée à Troyes à 10h du soir ; gare encombrée de militaires, impossible d'avoir ici de quoi boire ni de quoi manger. Et l'on nous apprend que nous allons être dirigés sur Châlons. Il fait froid.

Actuellement dans mon compartiment, tout le monde dort, nous sommes sept. J'ai consolidé mes boutons, refait ma musette et je vais dormir. Entre Troyes et Sens vu une comète (position au dessus de la grande ourse obtenue en prolongeant les roues arrière d'une fois et demie leur distance) semblant se diriger d'est en ouest.

Mon sabre a un tranchant épatant et mon revolver une bonne détente : j'ai 12 balles. Appris à Troyes que les Allemands avaient été chassés de leurs tranchées par les 120 et le Rimailhot (canon de 155).

Mercredi 23. À 5h arrivée à Châlons, nous restons sur une voie de garage : on fait le café dans les voies, c'est très drôle, très bon café. Des soldats du génie qui reconstruisent un pont me donnent un litre de vin qui est tout à fait bienvenu ; des soldats d'administration me donnent une boule de pain. Je fais ma toilette et vois passer trois avions dont deux certainement allemands. À 8h on nous dit que nous serons emmenés en automobile à 12h15 pour faire une centaine de kilomètres et rejoindre le 51ème ; nous faisons un kilomètre et demi dans la gare, dans les voies, avec tout notre harnachement et nos sacs et nos vivres. J'ai les épaules coupées, quelle chaleur ! Nous faisons un petit tour près de la gare, vu un petit café pillé par les allemand qui ont écrit à la craie sur le billard : « Der Wein schmeckt sehr gut » (le vin a très bon goût).

Acheté aussi des cartes de correspondance et rencontré le lieutenant Soueix, du 35ème d'artillerie, méconnaissable avec sa barbe rousse, qui me donne des nouvelles.

Nous traversons Châlons quatre par quatre et arrivons aux autos. Nous avons déjà mangé à 10h à la gare, fait la popote et le café entre deux rails. Nous partons dans les autos, de grands camions Berliet qui font au plus du 10 à l'heure avec les encombrements. Nous traversons les champs de bataille de la Marne, il n'y paraît déjà plus : seulement quelques cadavres de chevaux et des tranchées d'infanterie. Traversé la Champagne toute pleine de vignes mures, les vignes non saccagées mais les villages pillés.

À Fère en Tardenois, arrivée en pleine obscurité ; sommes obligés d'y cantonner, mais plus de place ici car c'est occupé par les Anglais. On se réchauffe au mieux au corps de garde anglais : puis le maréchal des logis Leclerc de la 61ème batterie nous fait faire de la soupe chez un habitant qui

nous fait aussi cadeau de conserves anglaises. Pour nous coucher rien que de la paille mouillée de meule et en plein air, il m'est impossible de dormir.

Jeudi 24. Il fait un froid épouvantable ; je viens me réchauffer au feu des anglais, on nous y offre du thé au lait bouillant. A 6h on fait le café, ça fait du bien. A 6h15 on repart en auto ; nous traversons les lignes anglaises qui sont vraiment très bien organisées. A 10h du matin, arrivée à Vierzy où se trouve le parc des sections de munitions d'infanterie et d'artillerie du XIème corps. Nous descendons à la gare où nous espérons être embarqués pour rejoindre les batteries de tirs ; là nous faisons la popote. En allant chercher du vin, je traverse une maison épouvantablement pillée. Après le déjeuner, très bon parce que chaud, les officiers nous apprennent que c'est par erreur qu'on nous a fait partir en campagne. On ne demandait des gradés que pour l'infanterie, l'artillerie n'ayant eut presque aucune perte. Alors seuls officiers et adjudants rejoindront le régiment ; les gradés seront versés à la première section de munitions en subsistance. Nous sommes tous désolés !

Enfin nous remontons au parc, où nous trouvons un camarade de Centrale en la personne du sous-lieutenant Wels qui s'occupe tout à fait de nous et, au lieu du cantonnement de tout le monde, nous trouve un grenier où nous sommes très peu nombreux et où nous dormons très tranquilles dans le foin. Puis Mulot, Bassereau et moi cherchons à manger, nous le trouvons chez une brave femme qui nous fait, avec notre singe, trois œufs à la coque, une soupe, le tout faisant un dîner épatant. Tartinville dîne avec Wels, son camarade de promotion, et nous rejoint pour dormir.

Vendredi 25. Très bien dormi dans le foin. Nous partons à 7h, tous nos bagages sont dans deux camions et c'est archi-chargé ; nous autres sommes obligés de suivre à pied ! ! Pas de chevaux. Nous partons ainsi vers Compiègne et nous faisons à pied 20 km sans arrêter ni manger sous une chaleur terrible. Rencontrons sur notre route quelques tombes fraîches, de nombreux cadavres de chevaux ; nous entendons tirer le canon et nous voyons les gros obus éclater avec une fumée jaune à quelques kilomètres de nous. Nous voyons aussi des obus de canons de campagne éclater contre un avion, il reste en l'air de nombreux petits nuages de fumée. Trouvé un chargeur allemand à cinq cartouches.

Arrivons à Mortefontaine à 2h épuisés, mangeons enfin du singe et du pain et quelques pommes ramassées en cours de route. Un homme du 316ème vient s'asseoir à côté de nous, et sur ma demande, m'apprend que papa est blessé, et que l'ordonnance Clavier est là avec les chevaux et les cantines. Affolé, je cours à la recherche de Clavier que je trouve très vite ; il n'a pas vu papa blessé et semble en être désolé. Il me console de son mieux : papa est grièvement blessé, d'abord blessé à la jambe par un éclat d'obus, puis les brancardiers, un sergent et un lieutenant, l'emportaient quand un deuxième obus lui abîme épouvantablement l'autre jambe. Quelle tristesse ! Et pourvu qu'il en réchappe, mon pauvre papa. Même mutilé, qu'il soit vivant et qu'il nous reste. Comme cette pauvre maman doit souffrir !

Samedi 26. Après Mortefontaine, fait 16 km de nuit, traversé Pierrefitte et la forêt de Compiègne ; réussi à monter sur un avant train et à y dormir malgré les cahots, réveillé par le choc de ma tête tombant sur la roue ! Arrivé à Compiègne à 10h du soir, logés dans des casernes neuves, nous avons des matelas ; je dors comme un pieu, abruti par cette terrible émotion d'hier. Il faut me secouer, cette blessure est peut-être moins grave qu'il n'y paraît. Mais quand aurai-je des nouvelles ? D'ailleurs, je suis aussi fatigué par cette journée d'hier où nous avons fournis une étape de 45 km dont 20 au moins à pied.

Réveillés à 6h, nous allons nous restaurer dans un petit caboulot à 2km du cantonnement, tous les cinq Centraux sauf Loiseau qui décidément, nous lâche de plus en plus. Puis je quitte tout le monde pour faire mes paquets et quel n'est pas mon étonnement quand, au départ, je constate que de tous les brigadiers, il y en a très peu qui partent. Des 62ème et 63ème batteries (Loiseau, Tartinville, Mulot) il ne part personne. La charrette où sont leurs paquetages n'a plus de cheval. A la 61ème, tout le monde était prêt à partir ; la plupart montés sur les coffres des caissons quand le sous-lieutenant Porteret de la 1ère section de munitions (un X de la promo de Lemonnier, Tery,

Fourcade, etc., mes camarades de spéciale à Nantes et à Louis-le-Grand) les fait descendre. Du coup ils ne veulent plus continuer et restent à Compiègne sauf quelques uns qui réussissent à rester sur les coffres (parmi eux Bassereau et Chillart de la 62ème qui avaient couru chercher leur paquetage dans la voiture abandonnée). Pour moi, j'ai un cheval, sans selle, et seulement une couverture et un bridon, mais c'est déjà ça ! Mais au bout de 5h, on me reprend ma monture pour remplacer le sous-verge défaillant d'un attelage ; je grimpe sur un coffre à côté de Bassereau, nous cantonnons à Mouginchay où il y a déjà une quantité de troupes.

Dimanche 27. Départ à 7h ; courte étape sans incident, si ce n'est que nos chevaux épuisés par ces étapes successives sont en très mauvais état et nous en laissons constamment derrière nous. C'était la fameuse course à la mer après la bataille de la Marne. Arrivé à 5h à Ourges ; après une heure d'attente, Bassereau et moi mangeons une omelette au bourg le plus proche sur la Luce, puis nous retournons manger la soupe au cantonnement. Il fait noir, j'en profite pour aller me ravitailler à notre voiture où le sous-chef mécanicien Vié et le maréchal des logis Augras ont accaparé les vivres d'une façon indécente. J'ai ainsi du singe, des tablettes de potage et du café, j'en donne à Chillart et à Bassereau, qui m'apprennent que Picot est à une batterie de tir. Couché dans une sorte de cave-grange sur de la paille très humide, mais on dort toujours ...

Lundi 28. Départ à 6h, Bassereau et moi toujours sur le même caisson de 75, étape très courte, parcours agréable, population accueillante à Corbie où j'attrape un bol de café épatant donné par une vieille femme souriante, du pain et des pommes.

Arrivé au cantonnement à Neuville : Bassereau et moi mangeons un bifteck ... sans pommes dans un petit bouchon où nous nous faisons estamper ! Nous rentrons au cantonnement juste comme on donne le signal du départ pour trois des sections de munitions, dont la nôtre ; nous allons 6 kilomètres plus loin à Franvilliers où nous ne restons que 2 heures. Mais au cours de ces 2 heures, je suis affecté régulièrement à la 2ème pièce de la première section de munitions d'infanterie et l'on me donne un cheval ... à moi. Je suis enchanté et je me débrouille pour trouver selle garnie, couverture et bride et pour garnir mes sacoches de selle.

A 8h½, nous allons 8km plus loin à Ribemont ; mon cheval marche très bien ; il fait beau temps et un demi-clair de lune. Nous croisons des autobus à viande et d'autres pleins de blessés. Arrivé à Ribemont vers 10h, couchons très serrés dans une grange.

Mardi 29. Levé à 4h30 ; à 5h le sous-lieutenant Porteret me désigne pour partir avec lui ravitailler l'infanterie, il mène 8 caissons de munitions. Avec nous le lieutenant Wels, Bassereau et Chillard. Juste le temps de prendre le café et nous partons, la canonnade déjà forte depuis deux jours redouble ; d'ailleurs nous approchons de la ligne de feu, et les éclatements sont très nets, on les voit très nettement, les français blancs ou jaunes, les allemands gris ou même noirs. À Dernancourt, nous ravitaillons le 93ème d'infanterie : 4 caissons repartent plus loin avec Wels. Porteret reste, il laisse ces 4 caissons à Chillard et part avec moi à Albert à 5km de là. Nous allons prendre les ordres de la division qui nous demande des munitions pour le 31ème d'artillerie. Porteret m'envoie transmettre l'ordre au commandant Weitz commandant l'échelon dont nous faisons partie ; le commandant me fait dire que ce ravitaillement à déjà été fait à 3h du matin. Pendant que je suis au cantonnement j'en profite pour manger la soupe puis je repars pour Dernancourt.

En route je rencontre les quatre caissons qui partent ravitailler la 62, j'en fait part à Porteret qui décide de partir lui-même pour Albert faire le ravitaillement avec les trois caissons qui lui restent ; à 1 kilomètre d'Albert halte dans une ferme ; Chillard va en effet chercher la 62. Rencontre un groupe du 51ème, vu le maréchal des logis Picot et Bellamy, le fils du maire de Nantes, qui avait fait son peloton avec moi. Dans la ferme, je donne de l'avoine à mon bidet, je mange et je dors. Une heure après, Chillard revient, n'ayant rien trouvé ; nous repartons pour Dernancourt.

Toute cette journée, le lieutenant Porteret a été tout à fait aimable pour moi. Le canon tonne de plus en plus fort, constamment passent des autos pleines de blessés, il paraît qu'en face de nous,

XIème corps, il y a la Garde impériale et l'affaire est chaude. Toute la journée aussi, nous rencontrons des habitants qui quittent Albert où tombent des obus ; ils ne le quittent d'ailleurs que pour la nuit, emportant seulement manteau et provisions ; c'est un spectacle un peu démoralisant pour les soldats. Quand nous revenons d'Albert, il y en a qui rentrent quand même chez eux, bien que la bataille continue très chaude. Nos chevaux ont bien marché toute la journée, nous n'en avons pas laissé un seul, ce qui est rare. Mon bicot, quoiqu'un peu fatigué, marche encore bien, cela lui fera 50 km dans sa journée, mais il a bien mangé. C'était une espèce de cheval gris à raie noire sur le dos ressemblant à un mulet. À moi aussi cela fait 50 km faits sur son dos, j'ai envie de dormir et surtout faim.

Nous nous arrêtons une heure et demie à Dernancourt, Là nous assistons au bombardement d'Albert qui est bientôt en feu, et à l'exode des habitants qui fuient avec quelques vivres et quelques couvertures.

Nous rentrons à 9h à Ribémont où je prends la garde au parc ; en fait de garde, je me contente de dormir bien tranquillement, les pieds au feu bien enveloppé dans mon manteau et dans du foin.

Mercredi 30. Je m'aperçois que mon cheval a une tumeur sur le dos et je passe ma matinée à le masser et à le soigner. À 3h nous voyons arriver en voiture tous les retardataires du 51ème qui ont enfin réussi à nous retrouver. Le groupe des cinq Centraux est reconstitué. À 5h je pars avec Wels mener des chevaux de renfort au 35ème, nous arrivons de nuit à Englebelmert, siège de la division où l'on me donne des renseignements assez vagues sur l'emplacement des échelons des trois groupes ; nous repartons et nous arrivons à 10h30 au Mesnil où nous trouvons facilement les échelons du premier et deuxième groupe à qui nous donnons 50 chevaux. Puis je cours demander des renseignements sur la position des échelons du troisième groupe un peu partout ; à la brigade, je recueille des renseignements assez vagues : ils sont dans les environs de Hamel. Nous arrivons à un petit bourg où se trouvent les batteries du 28ème d'artillerie territoriale ; le commandant du groupe à qui Wels demande des renseignements est un imbécile, il nous conseille de nous adresser à la brigade ou à la division ... D'où nous venons ! Quelle gourde ! Nous repartons, un kilomètre plus loin nous sommes arrêtés par des sentinelles avancées d'infanterie qui nous disent que les batteries de tir du 3ème groupe sont tout près. Nous y allons et nous atteignons enfin l'échelon où nous nous débarrassons des chevaux et même des hommes.

Il est deux heures et demie du matin, au grand trot, Wels et moi nous rentrons à Englebelmert; nous sommes plusieurs fois arrêtés bêtement par des sentinelles d'infanterie. Car il y a deux mots d'ordre différents, Perone et Tionville, bizarre ! Enfin arrivés à Englebelmert, complètement endormis, nous frappons au hasard à une maison où nous sommes accueillis très aimablement par une vieille dame. Nous laissons nos chevaux dans la cour et nous dormons très bien sur un matelas avec deux oreillers.

Jeudi 1 octobre 1914. Nous nous réveillons à 9h du matin seulement et buvons une tasse de thé proposé par la vieille dame. Nous arrivons à Ribémont à 10h. Promenade à cheval charmante, mais j'ai envie de dormir malgré trois cafés cognacs successifs. Je rencontre le brigadier Barry qui avait fait son peloton avec moi, il est aussi aux sections de munitions. À 6h je prends le jour : turbin assommant, je dîne tard, je mange tard, pour dormir j'arrive tard au cantonnement, mauvaise place et mal dormi.

Vendredi 2. Réveil à 5h, devions partir à 6h, en réalité à 8 ; arrivé à 9h à Henoncourt, petit bourg infect où l'on ne trouve rien. Pendant le chemin j'essaye un nouveau cheval pour moi, il ne marche pas très bien. Reçu lettre de maman qui ne me dit pas grand chose de nouveau. À 5h je fini mon « jour », enfin ! La canonnade s'éloigne.

Samedi 3. À 4h le lieutenant Porteret me désigne pour partir avec lui, le sous-chef mécanicien et le maréchal des logis Chillard pour aller nous ravitailler au Grand parc avec huit caissons. Nous allons à 9km à la Houssaye, mais le Grand parc n'a encore rien envoyé et nous n'avons pas de vivres : heureusement la section voisine nous passe du singe. À 3h, le lieutenant m'envoie à

Henoncourt chercher des vivres ; en arrivant là-bas je rencontre le capitaine porteur d'un ordre du commandant Weitz, commandant le premier échelon, ordre par lequel les compagnies d'infanterie de protection des convois sont remplacées par des compagnies formées par les hommes et gradés des 28ème, 35ème et 51ème en subsistance au parc (parmi lesquels je suis) ; nous marcherons à pieds, et quelles étapes ! Tristesse ! À 5h je ne suis pas encore affecté, ni Bassereau, je repars avec mes vivres dans une voiture, furieux de tous ces ennuis. À la Houssaye, le sous-chef mécanicien Chillard et moi mangeons épatamment chez un fermier : soupe au lait, singe fricassé, poire et café puis nous couchons non moins bien dans l'école sur des matelas.

Dimanche 4 octobre 1914. Merveilleusement dormi, réveil à 7h ; je passe une heure à ma toilette, ce qui ne m'était pas arrivé depuis longtemps et je change de linge. L'école où nous logeons a été pillée par les allemands. Nous allons voir si rien ne se passe d'anormal à notre petit parc et nous revenons prendre chez notre fermier un excellent chocolat ! À 8h45 messe dite par un vieux prêtre et chantée par un très vieux chantre ; l'église est pleine de soldats qui chantent la grand-messe, quatre officiers, quelques femmes du village qui se mettent à pleurer, impressionnées par ces chants d'hommes. J'y rencontre Barry : messe, salut et prière pour les tués à l'ennemi. En sortant Barry et moi nous allons voir un biplan Voisin en panne : il est porteur d'une bombe, par l'orifice sort une fumée blanc bleuâtre ; les ailettes sont recouvertes de quelque chose qui ressemble à de la neige carbonique ; au pied, une tige en fer terminée par une petite plaque circulaire. La bombe elle même est entourée de feutre de 3 à 4 cm d'épaisseur, elle est grosse comme une tête de bœuf.

Le village est plein de tranchées très bien faites en cas de recul de nos troupes ; elles ont été construites par le 81ème territorial. Heureusement qu'en cas de besoin, ce ne serait pas le 81ème territorial qui les défendrait car il a bien mauvaise réputation ! Il se sauve au premier coup de fusil. L'autre jour à Albert, j'en ai rencontré un du 81ème qui me disait être resté seul de tout son bataillon dans une bataille en avant d'Albert ; puis une heure après je rencontrais le bataillon qui n'avait eut que quatre tués. En réalité ils avaient fuit devant deux mitrailleuses embusquées dans un chemin.

Sur le même 81ème, notre fermier nous raconte ceci. Il y a 5 jours, on lui donne à loger une section du 81ème soit disant réduite à moitié par la dernière bataille, soit 30 hommes. A 9h il en arrive 60, effectif complet. C'est tout simplement qu'on avait répandu le bruit que leur régiment allait se reformer à Amiens ; tous les traîneurs avaient rappliqué. Le lendemain il paraît qu'ils faisaient une sale tête quand en réalité on les a envoyés au feu à Albert.

Mercredi dernier, je crois que Wels et moi avons eu de la veine dans la nuit : ce sont les sentinelles avancées que nous avons rencontrées ; 1200m de plus et nous tombions sur les allemands. Le même coup est arrivé à Barry, qui lui, est allé jusqu'à 80m d'eux et a reçu coups de fusil et obus.

Cette même nuit, vu les batteries du 35ème ; pièces merveilleusement entourées de tranchées et enterrées. Les servants nous disent qu'ils n'avaient pas tiré de toute la veille. Mais qu'ils avaient reçu toute la journée des marmites allemandes qui les couvraient de terre. Pour toute la journée, trois blessés dont deux servants et le capitaine Le Vasseur.

Nous mangeons seulement à 5h les vivres apportées par le sous-chef qui est allé les chercher à bicyclette à Henoncourt : excellent bifteck mangé par Chillard et moi chez notre fermier avec un bon verre de cidre ; après un apéritif que j'offre, nous mangeons chez le fermier les vivres que nous prenons à la popote et que la fermière nous accommode : soupe, bœuf sauté et pommes frites. On cause quelques temps et nous retournons nous coucher comme hier.

Lundi 5 août 1914. Excellent chocolat et repas épatant comme d'habitude. À 2h nous partons pour le Grand parc qui s'est fait annoncé comme étant en arrière. Arrivée à Daours à 3h½ ; comme le ravitaillement dure longtemps à la gare, le lieutenant décide de cantonner là. On forme le parc et on en confie la garde à des fantassins territoriaux. Chillard et moi nous partons aux provisions, nous trouvons de la viande, de la graisse et des pommes de terre, mais nous avons toutes les peines du

monde à avoir du pain. Nous sommes obligés d'en mendier à tout le monde. Les gens sont heureusement fort aimables et très accueillants. Nous trouvons une fermière qui nous offre aimablement de faire notre dîner, mais en arrivant au cantonnement nous trouvons le châtelain du pays qui invite Porteret et un autre qui invite les deux sous-officiers qui me plaquent. Je reste seul avec les hommes ; ces cochons là ne pensent pas même à me faire inviter. Décidément l'égoïsme est bien répandu ; avec des exemples comme ceux-là, je finirai par le devenir, mais alors terriblement. Heureusement je me débrouille, le cantonnement est dans une auberge, je fais tailler dans notre viande par le cuisinier un énorme bifteck que je fais cuire à l'auberge. Pour 15 sous j'ai une soupe au lait à l'oignon, une omelette de trois œufs et mon bifteck, c'est épatant, avec un fromage de 4 sous comme dessert. Je suis seul gradé au cantonnement et en cette qualité j'ai le mot qui est Hache-Ham. Je m'endors tranquillement dans la paille ; les sous-officiers sont dans des plumards, mais je dors très bien et ça me console.

Mardi 6. Réveil à 6h, café et départ à 8h ; nous traversons pendant 12km un pays absolument fouillé de tranchées françaises très bien faites, garnies de fascine et de fils de fer. À 10h nous arrivons au nouveau cantonnement de la section à Varennes, un infect trou. Je trouve Bassereau qui me dit que notre situation, à lui et moi, n'est pas changée, nous restons à la section. Quelle veine ! Je mange, je bois et je vais me coucher. Très mauvais vouloir de la part des habitants. Je dors bien malgré un peu de dysenterie.

Mercredi 7. Je suis de jour et passe mon temps à courir à la visite des hommes, à celle des chevaux, au fourrage, à l'avoine, au pain, à la viande, aux légumes, à l'abreuvoir, etc. etc. 5h arrivent enfin et la fin de mon « jour » en même temps.

Jeudi 8. Reçu lettre de maman, rien de neuf. Des ambulanciers cantonnés ici disent avoir vu mourir un sous-officier allemand qui disait que les allemands donnaient actuellement leur dernier effort et qu'ils n'avaient plus de pétrole et d'essence pour leurs aéros et autos. Est-ce vrai ?

Vendredi 9. À midi je suis commandé pour ravitailler, l'adjudant étant parti à 10h avec quatre caissons ravitailler la 21<sup>ème</sup> division, à 11h on a reçu une demande de munitions du 116<sup>ème</sup> d'infanterie (22<sup>ème</sup> division). Le commandant m'envoie dire au 116<sup>ème</sup> à Anglebelmer que l'adjudant est à Beaumont avec quatre caissons. Je vais au trot à Anglebelmer, avec simplement un quart de café dans le ventre depuis le matin 6h. J'y trouve mes voitures d'infanterie qui attendent les caissons depuis 8h. Je vais à la division où l'état-major à l'air furieux qu'on m'ait envoyé seul sans caisson de ravitaillement (je trouve à l'état-major le commandant Burin des Roziers, chef d'état-major, qui me confirme la blessure de papa et qui me dit que maman le fait chercher dans les hôpitaux).

Je pars au trot à Beaumont chercher l'adjudant avec les caissons ; je passe devant la bouche des canons d'un groupe d'artillerie et je traverse Mailly-Mailly où il y a un beau portail d'église. À Beaumont, pendant qu'on attelle, je mange enfin un bifteck que me donnent deux ordonnances de l'état-major de la 22<sup>ème</sup> division. Au moment où nous partons, arrive un capitaine de l'état-major de la 21<sup>ème</sup> division qui ne veut pas laisser partir les munitions destinées à ces divisions. Je retourne à Varennes où le commandant me donne un caisson avec un avant-train de munitions de mitrailleuses. Nous arrivons à 5h<sup>1/2</sup> à Anglebelmer. C'est tout de même bizarre de voir un brigadier se promener sur les routes avec un caisson quand ordinairement on ne doit confier cela qu'à un lieutenant.

Nous distribuons nos munitions et c'est, paraît-il étonnant (à ce que m'a dit le commandant), qu'on trouve à caser autant de cartouches de mitrailleuses : 3500 et 25000 de fusils. Nous repartons et nous faisons le chemin, 8km à peu près, à la nuit noire ; heureusement qu'à l'allée, j'avais bien repéré le terrain. Arrivée à Varennes à 8h du soir où je mange du rata glacial près des gardes d'écurie et où j'ai toutes les peines du monde à trouver place dans une grange pour me coucher.

Samedi 10 octobre 1914. Je fais un brin de toilette dans ma ferme. L'après midi promenade des chevaux, nous allons à Contais, à 6km où il y a de l'eau courante, j'y trouve Mulot et Tartinville. La nuit, coliques terribles.

Dimanche 11. À 8h messe militaire dite par un aumônier militaire dont on voyait les bottes et les gros souliers sous les dentelles et la chape. Je ne mange pas à cause de ma colique et toute la journée je suis un peu las. Le soir, je trouve à acheter un demi-litre de lait dont on me fait une soupe dans une ferme. J'ai touché mon prêt (2 francs 20 pour dix jours) ; en même temps le fourrier du 51ème me donne du chocolat que je lui avais demandé de m'acheter en allant chercher les vivres. Pour moi le chocolat remplace le tabac chez les autres ; aussi le tabac que l'on me donne me sert-il d'une autre façon, pour une pipe de tabac je me fais rendre une quantité de petits services.

Lundi 12. Des quantités de troupes défilent dans Varennes toute la matinée ; c'est le VIIIème corps qui vient renforcer la ligne de feu par ici et faire un mouvement tournant par Arras. C'est le deuxième mouvement d'armée que je vois ainsi faire, le premier était celui que faisait à notre arrivée le XIème corps quand on passait du centre à l'aile gauche. Il paraît d'ailleurs que, de ce côté-ci, la lutte est très violente, les allemands sont très bien retranchés. On parle beaucoup en particulier d'un château qui appartenait en temps de paix à un allemand qui aurait accumulé dans des caves cimentées à 10 m de profondeur des quantités énormes de munitions et provisions. Est-ce vrai ?

Pendant que les fantassins défilent en longues colonnes sur la route, nous entendons un sifflement puis un éclatement violent tout près de nous. De même une deuxième fois un peu plus loin : c'est un aéroplane allemand qui vient de lancer deux bombes sur les fantassins et sur notre parc très considérable : huit sections de munitions et une du génie. L'une des bombes est tombée près de nous, à 200 mètres près d'une haie ; tout le monde se précipite, il y a un trou conique de 0,75 m de diamètre, j'emporte en souvenir un éclat très petit. En même temps des cris : il paraît que notre artillerie vient de descendre le dit aéroplane. Si elle n'avait pas tiré plus tôt c'est que cet aéroplane avait tous les signalements des appareils français, exprès pour les tromper. D'ailleurs, des nôtres, il en passe des quantités mais très bas ; les allemands volent beaucoup plus haut.

Mardi 13. Toujours la même scie au même cantonnement : pansage, promenade des chevaux et autres soins comme à la caserne. C'est assommant au possible et encore plus abrutissant.

Mercredi 14 août 1914. À 8h je reçois ordre de convoyer un canon du 28ème à Contais à l'équipe mobile de réparation. Temps épouvantable, pluie, un mètre de boue. Pendant qu'on répare ma pièce, je boulotte ; je retrouve aussi Tartinville et Mulot avec qui je vais prendre un verre. Retour toujours au même endroit dans ce sale trou de Varennes que je me demande quand nous quitterons. Il paraît que sur l'aile gauche, nos troupes ont ordre de n'avancer ni de reculer ; on ferait un mouvement tournant sur Arras. C'est agréable ! Et notre cantonnement qui devient une mer de boue.

Jeudi 15. Toujours moi, quelle scie. Et pas de nouvelles ! Ballon captif au dessus de Senlis, la canonnade recommence. Reçu deux lettres de maman qui sait la blessure de papa et ne m'apprend rien de nouveau, n'ayant elle même aucune nouvelle de lui. À 6h je suis allé au salut dit par un aumônier militaire : église archipleine.

Vendredi 16. Acheté un quart de beurre, je suis enchanté. Je fais des toasts épatants avec du biscuit et mon beurre, il suffit de faire chauffer le biscuit au feu, cela le ramolli suffisamment pour qu'on puisse l'ouvrir en deux au couteau, bonne couche de beurre sur chaque moitié, on fait réchauffer et c'est épatant. Avec deux boîtes de singe vide je me suis fait une boîte et un couvercle que je fais remplir de beurre quand je le peux au cours de mes randonnées.

Il fait un peu meilleur temps : plus de pluie, mais un brouillard terrible et un froid humide, heureusement que l'autre jour on nous à distribué des tricots en laine très épaisse. Je ne mets pas encore le mien qui est splendide ; le petit léger que j'ai actuellement me suffit encore. J'ai aussi

acheté l'autre jour à une boutique ambulante un cache-nez bien chaud (3 francs) en vue des temps froids.

Enfin lundi dernier ne sachant pas ce que devenait maman j'ai écrit aux Baudran de m'envoyer un caleçon rasuel car c'est surtout aux jambes qu'on a froid. Le soir je suis encore allé au salut ; j'y suis allé avec le fils de la ferme où est mon cantonnement, qui est enfant de cœur et a pu m'avoir une très bonne place assise à la tribune.

Samedi 17 octobre 1914. Trouvé à grand-peine à faire laver un peu de linge. La population d'ici qui n'a pourtant pas souffert de la guerre et du passage des allemands, est, sinon malveillante, du moins méfiante et pas accueillante. Dans les deux malheureux caboulots, on nous gruge à tel point que les officiers ont menacé de les fermer s'ils ne vendaient pas moins cher. Avant hier, on a mobilisé ici les hommes de 45 à 48 ans qui étaient restés chez eux jusqu'ici. Ils sont bien partis, mais avec des cris et des plaintes à n'en plus finir, comme si leur sort n'était pas encore dans les meilleurs. À 6h salut et chapelet. Toute la nuit canonnade terrible ; il paraît que ce sont les nouvelles pièces de 305 qui donnent : on en espère beaucoup.

Dimanche 18. Messe militaire à 8h. À 12h promenade des chevaux très longue ; rencontré des tringlots des 19, 20 et 21èmes corps, des forestiers et le 4ème Spahis : de beaux cavaliers, grande culotte bleue et veste rouge avec bourgerons bleus, selle arabe très haute avec housse en cuir, les sacoches à l'arrière et un tas de fourbis dessus. Chevaux petits, mais de sang. En somme à les voir on se croirait ramené plusieurs siècle en arrière à une invasion de sarrasins : c'est d'un effet très curieux. Housseaux en cuir rouge de Russie ; tous ont le turban avec le voile de gaze, leur langage est bizarre avec de curieuses intonations féminines, burnous rouges.

Le soir, vêpres, salut et chapelet. Église archibondée. Mais beaucoup des hommes parmi les artilleurs vont à l'office par curiosité ou pour passer le temps.

Lundi 19. Je suis de jour : il paraît que c'est très embêtant en temps de paix : je crois que ce l'est encore plus actuellement pour moi qui ai 21ans et qui ai à commander des hommes de 35 à 46 ans. De plus tous les gradés ont évidemment de 35 à 40 ans et ont tout le mépris possible pour un bleu comme moi et tout le désir possible de ne pas en foutre un coup et de me faire faire tout le travail : ils sont tous excessivement tire au flanc, ne s'occupant que de leur ventre, logement et autre. De plus ils se font des petits tripotages sur les marchés de vivres et de fromage, du moins j'en connais un fait par un brigadier. Je fais exception pour mon chef de section, le maréchal des logis Geldy qui, malgré ses airs ganaches et moqueurs, fait très bien son service et est très gentil. Aujourd'hui, des batteries de tir, on nous a amené des chevaux blancs à échanger contre nos chevaux foncés qui sont moins visibles. On dit que hier, deux pièces de 105 ont éclaté sans faire de blessés parmi les servants, mais qu'en général elles sont très bonnes et font de bonnes besognes.

Il paraît que malgré notre immobilité apparente, nos affaires vont très bien. Et le général Joffre aurait dit que nous serions en Allemagne dans les premiers jours de novembre. Quelle veine ! Je vais demander à maman de m'envoyer un livre de mots allemands.

Mardi 20. À 7h, je suis commandé pour aller voir si la 42ème brigade a besoin de munitions : par erreur on m'envoie à Authie, ce qui me fait faire une promenade inutile de 20km. Sur le chemin rencontre des tringlots des 5ème et 20ème corps ; trouvé aussi une ferme, où l'on me vend pour 12 sous une demi livre de beurre que je mets dans la boîte en fer blanc que je me suis fabriquée avec deux boîtes de singe.

À Authie, je ne trouve évidemment pas ma 44ème brigade, mais au bureau de l'état major du 20ème corps où je suis allé prendre des renseignements, je remarque quatre scribes d'état-major qui découpent des cartes de Lille : probablement que le 20ème corps va aller par là.

Je reviens à Varennes où l'on me donne la bonne direction, Authuille. Il est midi, je renouvelle ma provision de biscuits et de chocolat dans mes fontes ; j'emporte un morceau de pain et un morceau de bouilli, je change de cheval et je repars.

A 2km avant Anglebelmer, vu des aérostiers qui gonflaient un ballon captif. 1 kilomètre plus loin, vu deux batteries de 105 bien enterrées dans des tranchées et du feuillage : une des pièces a éclaté hier soir, il n'en reste qu'un bout de tube.

Entre Anglebelmer et Mesnil, je rencontre successivement de formidables tranchées d'infanterie et plusieurs batteries de 75. Tous, soldats et canonniers se sont très bien installés contre les éléments, ils ont des maisonnettes en claies et branchages recouvertes de terre. À Mesnil, de nombreuses maisons démolies ou trouées par les obus ; la route de Mesnil à Authuille est semée d'énormes trous d'obus de un mètre cinquante à deux mètres de diamètre.

Arrivé au pont de chemin de fer, je suis arrêté par des sentinelles d'infanterie : le poste du général est à 20 m de moi de l'autre coté du pont que les sentinelles ne veulent pas me laisser traverser. Il me faut leur laisser mon cheval et faire un long détour par les bois et descendre sur la voie ferrée en déblai. J'arrive enfin au poste. Le général n'est pas là en ce moment ; il y a seulement des agents de liaison et des cyclistes. Ils sont là depuis 3 semaines : c'est une maisonnette de garde-voie (deux pièces plus un grenier) qui est à 800 mètres des tranchées ennemies. Si les allemands ne l'ont pas détruite, c'est qu'alors ils détruiraient le pont qui leur serrait utile s'ils avançaient. Ils en ont du culot.

Sous le pont, quatre postes de téléphonistes. Les cyclistes et agents de liaison passent leur temps à manger et boire (ils sont bien mieux approvisionnés que nous, ils m'ont offert un quart de punch épatant), lire des romans, fumer et dire des bêtises; un des cyclistes a comme surnom Fusant car il reçoit toujours des obus fusant, un autre, c'est Percutant. En tout cas la maison est toujours à la merci d'une marmite : il y a des tranchées couvertes tout autour où les fantassins sont terrés. Ils lisent et jouent aux cartes tranquillement. De temps en temps des balles sifflent.

Une peu plus loin en avant, est la première ligne de tranchées, elle même à 150 m de la première ligne allemande. Parmi les agents de liaison, je rencontre de Rodenbeck (de Vannes) brigadier au 35ème d'artillerie, qui me donne quelques nouvelles de Vannes et qui me dit que Billy Riant compte partir en campagne dans 15 jours : et il n'est engagé que depuis 2 mois !

Nettinger a été tué près de lui à la bataille de Messin. Le malheureux a reçu un obus en plein qui l'a affreusement massacré ; il est enterré près de la route, au coin d'un bois. À Messin, son groupe a été très maladroitement engagé, sans protection d'infanterie dans une ferme isolée : il n'est resté sur le groupe que 3 pièces, dans une batterie que trois servants. Ils voyaient les fantassins allemands à 150m, les servants tiraient à coup de mousquetons. Le groupe voisin a laissé ses 12 pièces : le commandant pleurait paraît-il comme un enfant.

Enfin après une heure d'attente, le général est arrivé. C'est un colonel de Hussard : il n'a pas besoin de munitions. Je repars en emportant une petite lanterne à huile de chemin de fer qui ne sert pas aux cyclistes et qui me sera fort utile. En partant on me dit qu'il ne faut pas passer par la route à la lisière des bois par laquelle je suis arrivé du Mesnil ; elle est extrêmement dangereuse ; il me faut passer par le bois après un embranchement où l'on est déjà vu des boches. De fait, je passe à cheval à cet embranchement et quelques minutes après, pendant que je cheminai dans le bois quatre énormes éclatements : en sortant du bois on me dit que 4 marmites viennent de tomber sur la route en lisières du bois ; ces cochons de boches m'avaient vu à l'embranchement et tiraient sur la route où ils croyaient que j'allais passer. (C'est un petit jeu auquel je me suis livré en septembre 17 sur les allemands comme lieutenant observateur aux tranchées à Chilly dans la Somme). À 5h je suis de retour à Varennes avec plus de 50 km de parcours à cheval depuis 7h½ du matin.

Mercredi 21 octobre 1914. À midi je suis commandé pour aller demander au 93ème d'infanterie s'il a besoin de munitions à Aveluy : près d'Aveluy et près de Bouzincourt nombreuses batteries de 75. À Aveluy, je trouve du chocolat ; à la sortie après un petit pont, il me faut laisser mon cheval au poste d'infanterie et aller à pieds sur la crête où sont les tranchées et la casemate du colonel qui est tout à fait en dernière ligne. Même les derniers 100m il me faut les faire le corps penché car les boches sont à 150 mètres et tirent contre tout être qui se montre.

Les tranchées françaises sont merveilleuses : les fantassins me donnent des lettres à porter. La casemate du colonel (qui est capitaine) est épatante : avec des boîtes de biscuits, il a fait des chaises, des étagères et un escalier. Il m'envoie à Dernancourt demander à son train de combat s'il a besoin de munitions. Je reprends mon cheval et je dois traverser Albert qui est tout à fait une ville morte, tous volets fermés, quelques rares habitants. Près de l'église une cinquantaine de maisons entièrement détruites et aussi plusieurs usines anéanties ; c'est une désolation.

À Dernancourt, on n'a besoin de rien du tout ; il est 5h et la nuit tombe. À 5h½, nuit noire et je ne rentre qu'à 7h½ à Varennes. Je rends compte et je vais me coucher.

En route je rencontre un cycliste de la 21ème division qui me dit que, cette nuit, on doit porter des bombes asphyxiantes dans les tranchées allemandes ; ce sont des volontaires qui les portent avec une cuirasse et un bouclier. Il y aurait 500 volontaires pour la 21ème division, je me demande si c'est vrai.

Jeudi 22. Ravitaillé le 837 à Martinsart tout seul avec un caisson.

Vendredi 23. Reçu colis des Baudran : caleçon de flanelle, bas en laine etc. et deux cartes très amicales.

Samedi 24 octobre 1914. Nous changeons de cantonnement ; sommes actuellement dans un pré dans le bourg où nous sommes très mal.

Lundi 26 ; Nous quittons Varennes pour Varlay-Baillon à 4km : habitants très aimables et l'on y trouve tout ce que l'on veut. Je passe mon temps à inventorier les ressources de la ville avec Bassereau ; je vais demander à l'instituteur s'il a des livres d'allemand à nous vendre. Il n'en a pas, mais m'indique une personne qui très aimablement me les donne.

Je vais ensuite voir le cantonnement pour mes hommes ; pas de paille, rien que de la brique pour se coucher. Je réquisitionne et le soir nous sommes très bien couchés dans de la paille fraîche, ma pièce et moi (je suis dans un coin, place de luxe comme il sied à un brigadier).

Mercredi 28. Le capitaine Le Calvé de l'état major du XIème corps vient de la part du commandant Des Roziers m'annoncer la mort de mon pauvre papa ! Quelle épouvantable chose et quelle tristesse d'être seul, sans famille pour me parler, me consoler. Il me semble que tout devrait participer à mon deuil et je me demande comment il se fait que le soleil luise. Et ma pauvre maman, seule aussi ! Que ne puis-je la consoler et elle aussi me consoler.

(Je me rappelle la scène comme si elle datait d'hier : on m'appelle à la section en me disant qu'un officier d'état-major me demande. Je bondis : sur la grand rue de Warbay, une auto, le capitaine Le Calvé en grand manteau bleu vient au devant de moi. Il me parle, j'éclate en sanglots, il m'entraîne dans une petite ruelle transversale pour me consoler.)

Dimanche 1er novembre 1914. Toussaint, dévotion. Le brigadier Vieville m'invite à déjeuner, j'accepte malgré mon deuil car je suis si seul, si seul que je voudrais qu'on me parle. Excellent déjeuner bien au chaud dans une auberge confortable. Et lui a trouvé quelques mots plein de tact et c'est le seul, même les officiers ont manqué d'éducation. J'oublie de mentionner que vendredi, je suis allé, par ordre à la division où j'ai vu le commandant Burin des Roziers qui, très ému comme moi, m'a parlé de ce pauvre papa et m'a dit toute l'estime qu'il avait pour lui ; je me rappelle aussi que le capitaine Le Calvé m'avait dit la même chose. Il avait ajouté que la perte que je faisais était énorme mais que j'étais croyant. Tous sont éprouvés ; lui a perdu son beau frère, le commandant des Roziers son frère. Le lieutenant Soueix du 51 est à l'agonie. Samedi, arrivée à la section de deux camarades de promotion de Centrale, les sous-lieutenants Lynen et Courtaud.

Lundi 2 novembre 1914. Parti en reconnaissance à 7h avec Courtaud, passé à Mailly-Mailly qui est bombardée, le service d'espionnage des allemands est merveilleux. Car 2 marmites ont été lancées vers l'église pendant la messe, 4 morts et 5 blessés. Sur la route on voit encore le trou de l'obus et le cadavre d'un cheval. Autour de là, vitres et tuiles arrachées, aussi les habitants ont-ils

fuit nombreux et presque toutes les maisons ont leurs volets clos. Vu une merveilleuse tranchée abris faite par le génie à l'épreuve des obus.

Mardi 3. Parti à 1h ravitailler avec un caisson le 118ème. Anglebelmer est bombardé et abandonné par les habitants et par la division. Vu une maison détruite de fond en comble par un obus. Il paraît que de nombreux obus ont tué et blessé des civils ; en particulier l'un de ces obus tombant dans la rue près d'une femme, la femme a été entièrement déshabillée par le déplacement d'air et tuée par les éclats.

Comme nous quittons Anglebelmer pour Mailly-Maillé, deux marmites sont tombées ; un long sifflement puis deux violentes explosions à une cinquantaine de mètres de nous (coups longs). Mes conducteurs étaient affolés et j'ai eu toutes les peines du monde à les empêcher de mettre leurs chevaux au grand trot. Au cimetière de Beaumont, ravitaillement à 6h.

Mercredi 4. Pendant mon absence hier, un Taube a jeté ici deux bombes sur le parc : aucun dommage mais ce matin on a défilé caissons et chevaux le long des haies. Ainsi c'est peu visible de haut, mais très mal commode pour nous.

Vendredi 8. Je pars en reconnaissance avec le lieutenant Leclerc, un camarade de Centrale qui a fait son temps de sous-lieutenant à Vannes et qui est à l'état major du parc. En fait de reconnaissance, je vais à Forceville, poste de commandement du XIème corps, où je dois voir le capitaine Juliard et le colonel Darde. Le capitaine Juliard m'avait fait venir pour me présenter ses condoléances. Vu avant de partir le commandant Lacombe commandant le parc qui m'a présenté les siennes.

Samedi 7. Vendredi soir, en rentrant de la promenade des chevaux, mon cheval, une petite jument alezane épatante, a fauché des 4 pieds dans la boue et est tombée sur moi. Sans mes sacoches j'aurais eut la patte cassée ; grâce à elles je n'ai rien eut mais ma bête est massacrée. Dommage.

Dimanche 8. Bassereau et moi nous allons à cheval à Comtois où nous sommes invités à un déjeuner de pistons : beaucoup de pistons, certains venant des batteries de tir, dont deux cités à l'ordre du jour. Président : Maubras, promo 1890, lieutenant à l'équipe mobile de réparation du 51eme d'artillerie. Bon déjeuner par ce temps de guerre, mais vite avalé ; il m'a changé de la gamelle et du rata de Lederfe, le cuisinier de ma pièce.

Mardi 10. Le matin, je ravitaille le 137ème d'infanterie à Mailly-Maillé. Reçu un paquet de maman : passe-montagne, cache-nez, chaussettes, chocolat etc.

Mercredi 11. Je suis allé en corvée à Amiens avec un fourgon et les sous-lieutenant Félix et Porteret : 22km. Départ à 6h, ville assez gentille, très belle cathédrale. Je visite tout cela avec mes deux conducteurs Cornet et Quénaon . À nous trois, avec nos uniformes sales, nous avons l'air de bandits ; au restaurant, j'excite la compassion de tout le monde au point que le patron me fait une réduction et que les gens à coté de moi m'offrent du vin et de la bière. À 4h départ après avoir chargé tous les achats des lieutenants pour le cercle qu'ils forment à Warlay-Baillon, retour vers 9h.

Jeudi 12. Je fais faire par un servent menuisier une petite caisse-cantine peinte en gris-matériel fermant à clefs où je range mes affaires ; comme cela je ne perdrai plus rien. Car un jour de mon sac d'homme monté mal arrimé sur un caisson, est tombée ma paire de chaussures de rechange.

Je fais faire aussi par les hommes de ma pièce une casemate souterraine pour les gardes d'écurie. J'ai eu toutes les peines du monde à faire travailler ces flemmards. Enfin cela a fait très bon effet et je suis enchanté : on tient une quinzaine assis à l'intérieur et il y fait très bon. La pluie ne traverse pas le toit de branchages et de 0,50m de terre. Le commandant Weitz, en venant au parc, nous a félicité de notre travail.

Vendredi 13 Novembre 1914 De 9h à 12h, reconnaissance avec P?? qui a été très aimable. Vu une batterie de 120 ; contre le recul, les roues sont munies de patins et montent sur des plans inclinés. Traversé Albert qui est de plus en plus abimée.

Samedi 14. Ravitaillé le 9ème d'infanterie à Dernancourt et le 293ème à Meault.

Dimanche 15. Temps épouvantable, il tombe de la neige fondue. Boue ignoble, froid aux pieds terrible. J'achète une paire de galoches, 5,90 fr avec l'espoir qu'on me la rembourse au bureau. Je suis maintenant très bien. Reçu lettres de ma tante Lemouette, de mon oncle Pierre Dorron, d'Albert, mon camarade de salle à Centrale qui est sous-lieutenant à une section de munitions d'infanterie du 9ème corps, et de Geneviève de Wouilt.

Ici s'arrête mon carnet de route ; je l'ai recopié exactement dans toute sa naïveté qui montre la vie d'un brigadier d'infanterie pendant cette période qui a marquée la fin de la guerre de mouvement et le début de la guerre de position.

Mes hommes à la deuxième pièce de la première section sont Jean Rabaud, Le Derf, cuisinier, François Ray, Barteau, Pierre Le Roux, Jean-Marie Dibesquer, Kerdraon, Alexandre Kergoat, François Nedelec, Chiffeteau, Brémont, Charles Bouillot, Joachim Oliviero, Henry le Barbier, Guegen, Pierre le Ray, Jean Gaelo, Guignelot, Bougnard, Legay, Conan, Renaudot, Jacut, Aperet, Bonnet, Cadet, mon ordonnance, et Maignien.

Il y a quelques temps déjà, maman m'avait écrit qu'une école d'élèves officiers de réserve venait d'être constituée au 28ème régiment d'artillerie et que Pierre Loyer, mon camarade de promotion de Centrale, venait d'y être envoyé, ainsi que de nombreux Centraux et X qui n'avaient pas fait leur service avant l'École et de ce fait n'étaient pas officiers.

Or un jour, au cours d'une liaison à l'infanterie, je rencontre au détour d'un petit chemin le colonel O'Neill, commandant le 35ème d'artillerie de Vannes, que nous connaissions beaucoup ; il parcourait la région avec un officier adjoint, étudiant des positions de batteries. Je me présente, il me reconnaît et s'esclaffe de me voir là : on n'avait pas le droit de nous faire partir au front et de plus tous les X et les Centraux devaient être envoyés dans les écoles d'officiers de réserve, au terme d'une note ministérielle qui avait déjà paru depuis près d'un mois. Il me déclare qu'il va d'ailleurs s'occuper de moi à ce sujet, ainsi que de mes quatre camarades.

De fait, 3 jours après, le Parc reçoit ordre de nous envoyer au dépôt du 51ème puis à l'école d'ÉOR d'extrême urgence. Et le 22, avant le jour, je fais mes adieux à ma pièce ; je paie une bouteille d'eau de vie, Le Derf la verse dans le jus dont on me verse un quart bouillant, puis Bassereau et moi nous rejoignons Tartinville, Loiseau et Mulot au Parc où des camions de munitions doivent nous conduire à Amiens. Ce sont des plateformes où nous nous cramponnons comme nous pouvons avec nos bagages. Pour ma part j'ai un sac à avoine en belle toile brune qui me servait jusqu'ici de sac de couchage et j'y ai fourré mon sac d'homme monté, mes galoches tout récemment achetées et ma caisse cantine fraîchement fabriquée. Une vingtaine de kilomètres à faire en cet équipement, glacés par le vent d'hiver et un brouillard humide, mais si contents que tous ces petits inconvénients passent à l'arrière plan et que nous n'avons même pas le petit regret qui accompagne tous les départs.

Et pourtant j'ai été en somme très heureux à la première section SMI où les officiers étaient pour moi plus que bienveillants et où je n'avais que satisfaction de mes hommes. Mais j'aimais revoir Vannes, Maman, passer là-bas quelques temps et rien n'existait à côté de cela. D'ailleurs les autres partageaient ma joie, surtout Tartinville qui était marié.

Les camions nous débarquent juste devant la gare d'Amiens, délicate attention, et après quelques heures d'attente occupées à errer dans la gare et à nous reconforter avec nos provisions, un train nous emmène vers Paris : nous voilà réintégrés dans la vie civilisée et nous en sommes un peu ébahis. Les choses se sont passées si vite que nous n'avons pas eu le temps d'y réfléchir, tout notre temps étant absorbé par les formalités de départ : adieux, formalités administratives, bagages. Mais maintenant, nous avons tout loisir de penser et de causer ; aussi malgré la lenteur du train, le temps passe-t-il très vite et nous sommes à Paris dans l'après-midi sans encombre.

Nous sautons dans un taxi qui nous conduit près de la Sorbonne, chez les beaux parents de Tartinville chez qui nous déposons nos bagages. Rendez vous là-même pour le lendemain matin. Je pars au trot demander l'hospitalité à mon oncle et à ma tante Baudran, 45 rue de Courcelles ; ils

sont stupéfaits et ravis de me voir, me font faire un repas magnifique. Je mets les bouchées doubles en expliquant le coup sur mon séjour au front ; ils me donnent de bonnes nouvelles de mon oncle Émile Lemouette qui est commandant d'artillerie.

Je dors comme un plomb dans un lit, un vrai lit confortable et moelleux. Départ à Orsay, arrivée à Nantes en pleine nuit après un voyage désespérément long : toute la journée pour faire 400 km ! Nous réveillons un hôtelier sur la place de la gare ; il nous donne l'hospitalité malgré l'interdiction d'héberger des hommes de troupe.

Et le lendemain c'est la galopade au quartier pour faire établir ordres de transport et de mission pour Vannes, en ville pour aller voir les Wagner et reprendre mes paquets ; mais je réussis à prendre le train de la journée pour une permission de 3 jours et cela seul compte devant la fatigue, les ennuis et toutes les petites tracasseries administratives.

Le soir je tombe comme une bombe à la maison villa la Hire. Maman en a la respiration coupée, tellement elle est ébahie de me voir arriver ainsi sans crier gare. Et Gilbert fait des sauts autour de moi. Nous causons, nous causons, que de choses à se dire, que de tristesse aussi à parler de papa, des longues angoisses de maman, avant d'apprendre officiellement par le maire l'affreuse nouvelle, de toutes les démarches qu'elle avait tentées auparavant auprès de la Croix rouge par l'ambassade d'Espagne, pour savoir si papa n'était pas prisonnier en Allemagne.

Huit jours après mon arrivée aux EOR eut lieu l'examen. C'était normal puisque les cours étaient commencés depuis plus d'un mois, mais pour nous qui revenions du front c'était un peu court. Aussi ce ne fut pas très brillant. Il est vrai que les autres ne furent pas très remarquables non plus. Morale de l'histoire : tous les X furent reçus et proposés comme sous-lieutenant et tous les Centraux furent ajournés. C'est curieux, mais c'est comme ça.

Nous étions tous dans une chambre au quartier du 28ème d'artillerie, tous brigadiers et c'était d'ailleurs assez agréable d'être ainsi entre nous, nous étions une vingtaine.

Notre instructeur était un de mes carrés de Centrale, le sous-lieutenant Brémont, très bon officier, mais très distant et très instituteur ; il avait pour adjoints deux maréchaux des logis dont l'un avait été sous les ordres de mon père lorsque, quelques mois avant, il faisait son stage au 28ème. Après notre échec, l'instruction fut menée d'une façon extrêmement active et très poussée ; généralement les matinées étaient consacrées aux exercices à l'extérieur, tous à cheval, polygones, reprises, service en campagne, manœuvre des éclaireurs, reconnaissance d'itinéraire ou de position de batterie, batterie attelé, mise en batterie, tirs fictifs ; quand il faisait trop mauvais, séance de manège avec tout l'agrément que comporte la chose et que tous les apprentis cavaliers connaissent bien. Nous aimions beaucoup mieux les sorties qui nous faisaient faire de magnifiques promenades à cheval dans ce pays accidenté et si agréable qu'est la Bretagne, même en hiver.

L'après-midi, manœuvre de la pièce, conférence et cours de toutes sortes. En somme nous ne chaumions pas et vraiment de 6h du matin à 5h du soir, nous avions à peine le temps de respirer. Mais personne ne s'en plaignait, car nous voulions tous réussir à toutes forces. D'ailleurs à 6h après la soupe, nous étions libres et pour moi, heureux entre tous, cette liberté consistait à retrouver jusqu'à 9h la chaude atmosphère familiale, réconfortante et reposante. Et après avoir mangé au quartier, je recommençais à dîner à la maison. Mais de tous ces bonheurs je ne profitais pas égoïstement, car tous les soirs je ramenais mon camarade Pierre Loyer, fils d'un lieutenant de mon père au 48ème à Guingamp, avec qui j'avais fait mes études, puis que j'avais retrouvé à Centrale comme camarade de promotion. Il ne m'en a d'ailleurs jamais su aucun gré, n'en a jamais eu aucune reconnaissance et m'a royalement laissé tomber par la suite quand il n'a plus rien eu à tirer de moi. En attendant il profitait de l'hospitalité de maman sans vergogne, venant sans invitation formelle et nous encomrant de sa présence sans aucune réserve. J'ai toujours été très sensible à l'égoïsme des gens, et je le suis resté bien que de multiples exemples de plus en plus effarants m'aient largement donné l'occasion de me cuirasser à cet égard. Passons!

En somme, malgré un travail véritablement très fatiguant et très poussé, j'ai eu d'énormes compensations, et ce fut pour moi une période heureuse. Mais ce bon temps passa très vite ; vers la mi janvier, nouvel examen qui cette fois fut brillamment passé, puis le 24 janvier 1915, nous sommes renvoyés dans nos dépôts respectifs ; je rentre à Nantes au dépôt du 51ème artillerie avec les 4 autres et nous y sommes nommés maréchaux des logis le 26 janvier 1915. Cette promotion nous procure de multiples avantages, d'abord une solde plus élevée (15 sous par jour si j'ai bonne mémoire), puis une chambrette pour deux, enfin le mess des sous-officiers.

Mais nous attendions mieux, et dès le 29, le bruit courrait de notre nomination au grade de sous-lieutenant. Le 30 Tartinville qui couchait en ville apporte la liste des nouveaux promus qu'il avait eu par un coup de téléphone de Paris : tout le monde y était sauf moi. J'avoue que j'en eus une crise terrible de désespoir et je m'enfermais toute une journée dans ma chambre, écrasé sur mon lit à ruminer des idées d'encre. Pitoyablement Tartinville vint me consoler, mais je ne fus véritablement consolé que le lendemain lorsque l'officiel donna la liste complète où cette fois j'étais bien compris.

Quel soulagement après une si chaude alerte ! Nous reçûmes les félicitations amères de notre ancien instructeur, l'adjudant Baudoin (qui n'avait pas bougé du dépôt bien qu'étant de l'active ! ) qui ne put s'empêcher d'exhaler sa rage en nous faisant remarquer que notre grade était seulement à titre temporaire et qu'après la guerre nous rendrons nos galons. Nous en avons bien ri !

Je suis nommé au 10ème régiment d'artillerie à Rennes et je dois rejoindre le dépôt le 11 mars après une permission de 10 jours. Pierre Loyer est également nommé au 10ème. J'avais espéré être affecté au 28ème ou au 35ème à Vannes mais il paraît que l'on ne peut être là où l'on a suivi les cours d'élève-officier de réserve.

Je vais faire mes adieux aux Loyer bien qu'ils ne m'aient nullement invité pendant mes 6 jours de séjour à Nantes, alors que pendant deux mois, Pierre était tous les soirs à la maison. Je vais par contre avec plaisir voir les Wagner qui ont toujours été aimables et bons pour moi : le colonel est très heureux de mon galon mais il s'étonne de ce que je me fasse faire une tenue d'officier. En 1870, date de sa nomination au grade de sous-lieutenant, il s'était borné, me dit-il, à coudre son galon sur sa tenue de troupe. Je n'insiste pas et je l'écoute respectueusement.

Enfin je prends congé de tous les camarades, me demandant avec quelque mélancolie si nous nous retrouverions jamais : Mulot a été tué ; j'ai, après la guerre, rencontré Loiseau dans le train, ingénieur aux chemins de fer du Paris-Orléans – et j'ai failli rencontrer Bassereau en 1921, alors qu'ingénieur chez les Bouchaillé à Grenoble, j'allai à Luchon vérifier la conduite forcée du lac d'ôo, vendue par la maison à la société d'électricité où Bassereau était ingénieur.

Et mes 10 jours à Vannes passèrent très vite, très occupé par des préoccupations vestimentaires et d'équipement : une culotte rouge de papa est teinte en noire et munie de la double bande rouge d'artilleur, un de ses dolmans est muni de boutons au canon croisé, un tailleur me fait une vareuse noire, je fais venir de Paris un raglan noir en drap de Suède. Je commande un magnifique képi et de Nantes j'ai rapporté des leggings. Je reprends à maman la sellerie de papa renvoyée du front, ainsi que sa cantine. Linge, gilet, trousse, sac de couchage, couverture, me voilà équipé. Le plus beau jour, c'est quand j'ai arboré mon képi et que j'ai été salué dans la rue ... fierté naïve ; mais tout de même, les plus beaux galons et dont on est le plus fier sont ceux de brigadiers : il est vrai que les miens étaient splendides. Et le 10 mars 1915 au soir, je débarque à Rennes avec armes et bagages et je descends provisoirement à l'hôtel moderne. Le lendemain je me présente au commandant du dépôt puis au lieutenant Lecerf, mon commandant de batterie (65ème batterie de dépôt) ancien sous-officier un peu rogue et parvenu, qui me fait voir les locaux de la batterie et me désigne mon cheval.

Je retrouve Loyer qui, ayant fait les mêmes visites protocolaires, commence à m'expliquer le coup d'une façon ridiculement enthousiaste ; je l'emmène vivement chercher un logement que nous trouvons tout près du quartier, deux chambres dans une villa d'officiers au 1 boulevard du

Colombier. Agréable installation dont nous ne sommes pas destinés à jouir longtemps, car dès le lendemain on nous annonce le départ très proche du dépôt pour Dinan.

Nous passons tout de même une douzaine de jours à Rennes, occupés dans la journée à l'instruction des hommes, le soir à des achats pour compléter notre équipement. Je fais emplette d'un Vest Pocket kodak qui fait ma joie et mon orgueil.

Le 24, départ pour Dinan par la route par un temps splendide. Cantonnement à Hédé, gros bourg où je visite des restes curieux de fortifications moyenâgeuses. Admirablement logé chez le receveur de l'enregistrement, gens très aimables.

Le lendemain, je suis officier de bien vivre, ce qui consiste à rester deux heures après le départ de troupes pour recevoir les doléances de la population : quelques réclamations sans importance (une planche cassée à une batteuse), et je rejoins au trot la colonne, accompagné de mon peloton à bicyclette, et c'est l'arrivée triomphale à Dinan par le grand viaduc : trompettes en tête, sabre au clair, nous défilons dignement dans la ville pavoisée au milieu d'une foule serrée et nous nous installons au quartier du 13ème Hussard. Curieux retour des choses ! C'est là qu'à dix ans j'ai fait mes premières armes à cheval, alors que mon père (à cette époque capitaine au 43ème d'infanterie à Guingamp) y faisait un stage d'un an au Hussard. Étrange impression de revoir toutes ces choses déjà connues.

25 février 1915. Toujours flanqué de Pierre Loyer, je trouve deux chambres magnifiques à 200 mètres de la gare, de l'autre côté du passage à niveau, donc tout-à-fait à proximité du quartier, chez madame Octavion, villa Le Hêtre, rue Ambroise Bornard. Et nous prenons pension à l'hôtel de l'Europe à deux francs par repas ! Heureux temps où l'on dînait splendidement pour deux francs ; il est vrai qu'à cette époque, un sous-lieutenant gagnait 195 francs par mois plus 15 F d'indemnité d'entretien de harnachement, soit en tout 210 F... le Pérou. Et pour 10 francs j'avais un ordonnance qui le matin m'amenait chez moi mon cheval tout sellé sur lequel je n'avais plus qu'à sauter après un excellent petit déjeuner préparé par la propriétaire.

Et 15 jours passèrent ainsi, instruction de la batterie, promenades d'entraînement à cheval sur le terrain de manœuvres ; et après le service, allées et venues en ville pour revoir toute cette ville si curieusement moyenâgeuse où nous avons habité 10 ans avant et où je retrouvais partout des souvenirs, en particulier au collège des Cordeliers où j'avais fait ma 6ème. Complété mon équipement par l'achat d'un étui à revolver, d'une sacoche d'état-major, et mon habillement par l'achat d'une vareuse de troupe et sa transformation par le maître tailleur : elle était gris-cendre cette vareuse, c'était le début du fameux bleu horizon et j'étais très fier de cette couleur up to date. Et pourtant en y réfléchissant, elle ne devait pas être d'une élégance raffinée ; je pense même qu'elle devait avoir l'air assez moche. Heureusement, plus tard, à l'exemple de mon capitaine de batterie le capitaine Le Gorec, j'eus l'occasion de m'affiner le goût vestimentaire.

Un souvenir de Dinan : en allant à cheval au quartier le long du chemin de fer, je rencontre un prisonnier allemand qui me salue, rigide. Ce n'est qu'une chose infime, et qui pourtant m'avait frappé.

D'avance nous savions qu'après un mois de dépôt, nous devions être dirigés sur le 10ème d'artillerie au front : le 10 mars était donc un jour fatidique pour nous. Le soir, apéritif offert par les officiers du dépôt à Loyer et à moi ; derniers préparatifs, je renvoie à Vannes quelques bagages inutiles et à 7h du matin, en route ! Arrivé à Paris à 18h30, reçu à bras ouverts par mon oncle Henry et ma tante Marie Baudran qui m'hébergent toujours aussi affectueusement après avoir admiré ma tenue neuve et mon équipement. Ils m'emmenèrent le lendemain faire mes adieux à ma tante Lucie Lemouette et à ma tante Arsène Renault (35 rue du Sommerard) chez qui je reçois un nouveau contingent d'admiration.

Les dernières courses, puis les Baudran me garnissent ma gourde d'étain d'un rhum splendide dont j'ai encore le goût au palais (très précieux par le temps actuel de restriction où le rhum n'est plus qu'un souvenir). Adieux, puis je retrouve à la gare du Nord Pierre Loyer accompagné de sa

tante Ollivier et de ses deux cousins ; départ 17h30... très incognito! Arrêt au Bourget où nous dînons dans un bistrot devant la gare ; le capitaine commissaire de gare à qui nous nous présentons nous fait embarquer dans un train de ravitaillement heureusement pourvu d'un wagon de voyageurs. Nous nous y installons confortablement avec nos cantines.

J'aurais bien désiré aller jusqu'au cimetière faire une visite à papa qui dort là bas, qui nous a quittés il y a si peu de temps et qui aurait été si heureux de me voir sous-lieutenant d'artillerie. Mais il faisait nuit, le cimetière était loin de la gare et le temps pressait. Tout de même j'ai eu le cœur gros de ne pouvoir accomplir ce pèlerinage !

12 mars 1915. Arrivés à 8h du matin dans une petite gare du Pas-de-Calais dont j'ai oublié le nom et qui était la gare de ravitaillement du 11ème corps. Premier soin, faire dans un bistrot un formidable petit déjeuner, puis un camion du train nous emmène avec nos bagages à l'état-major du 11ème corps où nous sommes courtoisement invités à déjeuner : une grande salle de café-restaurant avec 7 ou 8 petites tables pleines d'officiers d'état major. Je mange silencieusement, écoutant de toutes mes oreilles, plein d'une curiosité admirative et anxieux de savoir les dernières nouvelles.

Présentation au général major, commandant l'artillerie du corps d'armée ; cet homme charmant nous prête sa voiture pour nous conduire chez le colonel Le Diberder commandant le 10ème d'artillerie, c'est à dire l'AD/20 (artillerie de la 20ème division) ; accueil cordial et paternel. Je suis classé au 1er groupe ; Loyer au 3ème ; ces deux unités étant toutes deux en batterie dans Sainte-Catherine, un des faubourgs d'Arras, l'auto du général nous y emmène tous les deux.

C'est le commandant Bernheim qui commande mon groupe : il m'affecte à la deuxième batterie qui est partagée en 2 sections, l'une à Sainte-Catherine sous le commandement du Lieutenant Dupont, l'autre en position avancée dans un autre faubourg, Saint-Sauveur, avec le capitaine Herment.

Le groupe (moins cette section et moins une section de la 3ème batterie) est installé le long de la Scarpe dont il est séparé par un petit bois de peupliers assez marécageux ; les pièces et leurs caissons sont entourés de murets de terre et couverts de clayonnages et de branchages. Cet essai de camouflage plein d'une bonne volonté naïve a dû être assez inefficace, car la position a été soigneusement bombardée et d'énormes trous de 210 (de 3m de diamètre) parsèment la nature. Il y a d'ailleurs eu fort peu de dégât, la majorité des obus étant tombée dans le bois de peuplier qu'ils ont saccagé et où, dans le terrain marécageux, ils ont fait des entonnoirs vraiment impressionnants.

Près des pièces et légèrement en contrebas, les gourbis des hommes, vraiment confortables, en terre et branchages, avec des toits en tôle ou chaume, précédés de tonnelles rustiques avec tables et bancs et entourés de jardins de fleurs du plus magnifique effet. Et tout cela a un aspect rustique et champêtre, bon enfant et paisible qui contraste étonnamment avec l'idée qu'on se fait à l'arrière de la vie au front ; les hommes sous leur tonnelle mangent, lisent, jouent aux cartes et font des bagues en aluminium d'un air concentré et attentif. Cela ressemble vraiment plus à un campement de bohémiens ou à des huttes de chiffonniers de la zone qu'à une installation guerrière ; mais l'aspect en est tellement sympathique et accueillant que j'entre de plein pied dans cette nouvelle existence, sans aucune cérémonie et sans aucun heurt, comme si de toute éternité, je n'étais destiné qu'à cela.

Les officiers logent en avant des batteries dans une ferme abandonnée (ferme Dumur) à l'entrée du village d'Anzin (ch't'anzin comme disent les gens du Ch'nord) : il y a là un observatoire de principe plutôt que réel, le poste de commandement des batteries et le poste téléphonique avec ses équipes. Au 1er étage chacun a sa chambre, installation plus que sommaire, puisqu'il n'y a pas de meuble, mais les mots sont souvent plus précieux que la réalité. D'ailleurs l'ingéniosité de tous à transformé ce taudis : des tables, des chaises, des bancs, des étagères ont été construits ou trouvés ; le poste des officiers installé dans la salle commune est plein d'intimité, une grande table de campagne couverte de journaux, de livres, de photos, et aussi de verres et de bouteilles, un magnifique phono qui ne cesse de servir des airs connus depuis la Tosca jusqu'aux refrains anglais :

Tiperary et Allo ! Who is your lady friend ? , et par dessus tout une atmosphère de cordialité particulièrement précieuse pour un nouvel arrivant comme moi.

13 3 1915. La première nuit j'ai couché sur la paille dans un des gourbis de la position et j'y ai magnifiquement dormi. Mais dès le lendemain, installation à la ferme Dumur, réquisition d'un matelas à Sainte-Catherine pris aux bons offices du garde champêtre ; et le soir, je couchais dans mes meubles ! Si j'ose m'exprimer ainsi. Mais cette expression dépeint très réellement l'état d'esprit qui était le mien : ma première expérience du front a été dénuée de confort, je dormais n'importe où, mangeais à n'importe quelle heure et n'importe comment, je m'attendais bien à être mieux traité comme officier, mais alors que j'étais près à tous les sacrifices, je me trouvais dans une situation agréable à tous points de vue.

Évidemment, la nuit, quand on était au chaud entre ses draps, il était peu satisfaisant d'être réveillé par des sifflements d'obus au dessus de vous et des éclatements à proximité. Quelques jours après mon arrivée, la capitaine d'une batterie voisine de 90 avait eu ainsi la jambe coupée dans son lit par un obus malencontreux qui avait cependant eu la courtoisie de ne pas éclater, de sorte que la victime s'en était tirée avec sa jambe en moins. Mais en réalité, le risque couru n'était pas très grand, car, faute de munitions de part et d'autre, l'artillerie tirait très peu ; aussi dormait-on avec un calme parfait. Suprême délice, le matin à 7h, mon ordonnance m'apportait chocolat et pain beurré que je dégustais au lit comme un boyard. Un poème, cet ordonnance, le canonnier conducteur Lecoq, un breton bretonnant, un vrai « mao » du Morbihan, sachant à peine le français, se dandinant comme un canard, mais la crème des braves types, dévoué jusqu'à la mort et bien plus soucieux que moi de mon confort, de ma nourriture, de l'entretien de mon linge et de mon équipement ; et mon cheval (Belette) était non moins bien traité que son patron, ce qui n'est pas peu dire. Le plus drôle, c'est qu'il lui était impossible de me dire vous, ses connaissances en français n'allant pas jusqu'à la deuxième personne du pluriel ; alors il me tutoyait et m'appelait mon yeutnant et même mon vieux les jours de grande émotion. Quant à mes leggings, dans son langage ils s'appelaient des guiguines ! Quoiqu'il en soit, j'étais enchanté de ses services et je l'ai conservé pendant tout le temps où je suis resté dans l'artillerie.

Autre splendeur, la popote qui se tenait dans une maison voisine, chez une grande jeune femme rousse appelée Sidonie. Là trainaient nos « gens de cuisine », les dénommés Michel cuisinier et Legaq serveur, dénommés Mitchel et John par le capitaine Le Gorec qui était atteint d'anglomanie. Nous faisons des repas magnifiques : biftecks impressionnants, pommes frites comme s'il en pleuvait, et formidables hachis Parmentier dorés à souhait, gâteaux de riz et flancs succulents, alcools et liqueurs comme dans un bistrot, et surtout des petits gâteaux secs, sablés, gaufrettes, dont à 6 nous mangions une bonne livre à chaque repas. J'oublie des omelettes gigantesques.

Mars 1915. Très vite, j'ai été promu popotier, ce qui n'est pas une petite affaire, ni même une affaire de tout repos, car on se fait, par principe et à tout bout de champ, engueuler par tout le monde. Les vivres étaient d'ailleurs fournis par « l'ordinaire » et mon gros travail consistait à aller à Arras faire le ravitaillement en épicerie, surtout en gâteaux et en liqueurs (à la maison Dinzy-Carré), accompagné du fidèle Le Coq surchargé de paquets et de sacs.

Quand à Loyer, il lui est arrivé quelque chose d'in vraisemblable, il est logé chez Madame Warvin, la veuve de l'ancien commandant de mon père au 48ème d'infanterie qui habite à Sainte-Catherine une délicieuse maison remplie de meubles et de tableaux merveilleux. Il y occupe une chambre épatante qui n'a rien de commun avec mon taudis, et mène là une vie de coq en pâte, faisant presque toute la journée de la musique avec Marie-Maximilienne, la dernière fille non mariée, sous les yeux attendris de madame Warvin et de sa mère. De temps en temps, j'y allais prendre le thé et même déjeuner, et c'est avec une satisfaction béate que je me replongeais ainsi dans une existence civilisée et familiale, qui me rappelait les vieux souvenirs de Guingamp. Et puis tout cela était si parfaitement inattendu, à 4km à peine des premières lignes.

À Sainte-Catherine également, se trouvait le poste de commandement (PC) du commandant Bernheim, ainsi que les avant-trains des batteries, somptueusement installées avec les conducteurs et les chevaux dans des fermes et des maisons particulières, les écuries aussi soignées et bien entretenues qu'au quartier. Le tout avec un air patriarcal et campagnard beaucoup plus que guerrier.

Le plus curieux était l'installation des batteries du 2ème groupe dans un faubourg voisin : certaines pièces étaient en batterie dans des maisons, dans la pièce même qui servait de cantonnement aux servants. Il n'y avait qu'à ouvrir la fenêtre pour tirer et quand c'était fini on n'avait plus qu'à refermer et reprendre paisiblement sommeil ou occupation ménagère suivant l'heure.

Quant aux deux sections avancées de la 2ème et de la 3ème batterie, elles se trouvaient en batterie dans le faubourg Saint-Sauveur à quelques centaines de mètres des premières lignes, dans des casemates enterrées et soigneusement camouflées, communiquant par des boyaux couverts avec les maisons où cantonnaient les hommes. Et les deux commandants de batterie, les capitaines Le Gorec (3ème batterie) et Herment (2ème batterie) menaient une vie luxueuse dans une villa élégante et confortable : chambres de petit maître, salon et fumoir d'un goût parfait, service impeccable dans une salle à manger décorée de vieilles faïences des Flandres. En somme un cadre charmant ... à quelques 600m des allemands.

Moins confortable était leur observatoire situé au sommet d'une cheminée d'usine et auquel on accédait par une montée acrobatique d'une vingtaine de mètres en échelons de fer sellés dans les briques. Un trou d'obus qui avait transpercé de plein fouet sans éclater donnait air et lumière à ce boyau vertical. Mais là haut, quel admirable panorama sur les tranchées et tout le système défensif allemand ; rien n'échappait aux investigations à la jumelle et c'était un plaisir que d'y observer les tirs commandés par téléphone de ce 7ème ciel au sous-sol des pièces.

On tirait d'ailleurs très rarement ; tant de munitions avaient été jetées dans les batailles de fin 1914, que les plus strictes économies avaient été ordonnées pendant les 6 mois d'hiver. C'est à peine si l'on tirait un ou deux coup de réglage par batterie et par jour, et ce uniquement pour avoir la hausse du jour, c'est à dire régler le tir. Ce réglage permettait à tout moment le déclenchement d'un tir sur les lignes allemandes, sans trop de risque de voir nos coups tomber sur les lignes françaises, même là où l'interligne était à peine d'une cinquantaine de mètres.

Mars 1915. Nous qui étions à 4000 mètres de nos objectifs, nous devons porter une grande attention et une grande précision à ces réglages, car à ces grandes distances l'écart probable est considérable et la certitude du tir s'en ressent lourdement ; deux coups tirés sur la même hausse pouvant tomber à 400 mètres l'un de l'autre. Il est facile de saisir dans ces conditions la nécessité de précaution méticuleuse.

D'ailleurs à 4000 mètres, il était impossible de déclencher un tir de barrage (ainsi appelé parce qu'il était destiné à barrer la route à une attaque) sur les premières lignes allemandes situées à quelques 50 mètres des nôtres. En réalité, on augmentait la hausse de 2 ou 300 mètres pour ne pas risquer de tuer nos propres fantassins ; et c'est seulement lorsque, pour les réglages, nous nous trouvions dans les tranchées avancées que nous nous livrions à cette dangereuse acrobatie. C'est d'ailleurs, ce que les fantassins ne pouvaient pas arriver à comprendre ; pour eux il aurait fallu poser les obus comme avec la main sur les objectifs infimes qu'ils nous signalaient et, à leurs yeux, nous passions avec nos théories sur l'écart probable, pour de joyeux fumistes ou d'infests salauds suivant leur état d'esprit.

Personnellement plus tard, en Argonne, j'ai bien failli me tuer moi-même à ce petit jeu là : je réglais le tir sur un poste allemand situé à une trentaine de mètres, commandant le tir aux batteries situées à 4000 mètres de là par le téléphone. Tout allait bien quand un de nos propres obus nous éclata à moins de 10 mètres derrière notre abri ; mon téléphoniste et moi nous sommes regardés sans rien dire, pendant que la terre tombait tout autour de nous ... puis j'ai continué le réglage avec une prudence renouvelée ! Les obus allemands, c'est régulier, mais écoper des siens propres, ça

n'est plus de jeu ! Par contre, il y a de drôles d'histoires : un beau jour, pendant que nous réglions le tir à Blangy devant Arras, arrive le général Hennocque commandant une brigade ; il nous désigne un tuyau de poêle émergeant à 20 mètres de la tranchée allemande et laissant monter dans l'air calme un non moins calme panache de fumée. Il nous enjoint de le démolir et devant nos mines effarées nous demande la hausse correspondante et la commande lui même au téléphone : « coup parti ! » annonce le téléphoniste, et quelques instants après (4000 mètres c'est un voyage même pour un obus), le dit obus siffle au ras de nos têtes en nous les faisant rentrer dans les épaules ... et éclate en plein sur le tuyau de poêle ! Le général sourit d'un air goguenard et s'éloigne, nous laissant pantois, mais navrés de l'exemple désastreux donné par cet extraordinaire coup de chance, tant à lui-même qu'à ses propres hommes. C'était une petite plaisanterie qu'il n'aurait pas fallu s'amuser à essayer de renouveler ; il ne s'en doutait guère, semblait-il, et encore moins les fantassins présents à ce spectacle.

Le secteur de tir de notre groupe était dans le village de Blangy, dont une partie était chez nous, l'autre chez l'ennemi ; il y avait un enchevêtrement de tranchées, de fils de fer et de débris de toutes sortes dans ce village en ruine où nos objectifs types étaient désignés par nous sous le nom de château rouge, château blanc, distillerie. Pour y aller, c'était évidemment tout une expédition, d'ailleurs presque quotidiennement exécutée : à pieds et accompagné d'un agent de liaison, on prenait les grands routes de Sainte-Catherine à Arras. À l'entrée d'Arras, poste de gendarmerie à qui il fallait montrer patte blanche sous forme d'un laissez passer car l'accès de la ville était interdit. Puis on traversait Arras de plus en plus démolie au fur et à mesure que l'on s'approchait de la place du beffroi, aux trois quarts détruite ; mais cette ville en ruines était loin d'être déserte, elle était encore habitée par de nombreux civils, surtout des commerçants dont les magasins, très achalandés, étaient presque tous en cave. Et c'était même un spectacle assez curieux que d'assister dans ces caves fort bien organisées, au ravitaillement des popotes ; dans certains quartiers, moins bombardés, les magasins n'avaient pas souffert, et c'est ainsi que nous passions souvent dans un magasin de photos tenu par deux vieilles demoiselles des plus aimables.

Après avoir ainsi traversé Arras, en faisant quelques emplettes à reprendre au retour, on s'arrêtait une première fois au PC des sections avancées pour prendre un porto, puis par la gare et le cimetière, on arrivait à Blangy où l'on commençait à abandonner les chemins pour les boyaux. Visite au chef de bataillon, aux commandants de compagnie, réglage du tir aux tranchées de la première ligne et retour par le même chemin. Le cérémonial variait peu ! En principe, cette opération avait lieu tous les jours, mais la terrible pénurie de munitions obligeait souvent à ne la faire que tous les huit jours et avec quelques deux ou trois obus seulement pour l'ensemble des pièces du groupe !

Le 16 mars, à peine quatre jours après mon arrivée, je passe de la deuxième batterie à la troisième, capitaine Le Gorrec et sous-lieutenant Bessu.

En somme l'existence était des plus tranquilles et le fait guerrier de tirer des coups de canon ou d'aller aux tranchées d'infanterie était la grande distraction. Une autre occupation, c'était la chasse aux rats dans la cour de notre ferme, le soir à la tombée de la nuit avec des lampes électriques, des bâtons et les innombrables chiens adoptés par les téléphonistes. Quand il faisait beau, on faisait du cheval pendant une heure avant le déjeuner sur une piste aménagée près de la batterie ; car, chose précieuse, nous avions nos chevaux bien installés dans une grange à proximité de la popote.

À ne pas oublier les distractions mondaines, thé ou repas chez les Wavrin où mon plaisir était un peu assombri par la nécessité d'écouter les tartarinades de Loyer, vraiment de plus en plus ridicule et bien agaçant avec ses « expliquages de coups ». Et j'y rencontrais très souvent des officiers du 48ème d'infanterie venus au repos à Arras ou à Sainte-Catherine et ravis de se retrouver en pays de connaissance chez la femme d'un de leurs anciens commandants d'autrefois. C'est ainsi que j'ai retrouvé le capitaine Le Courson et le capitaine Siméon qui devaient être tués quelques mois après, le capitaine Dugenes (gendre des du Créhu) toujours sombre et renfermé, le capitaine

Émery. Par eux j'ai appris que le 48ème avait été terriblement éprouvé : colonel de Flotte tué, capitaine Jubault tué, son fils aîné grièvement blessé, capitaine Quentin tué, son fils Pierre disparu, lieutenant Bobiere de Vallieres renvoyé à l'arrière comme parfaitement incapable, et tant d'autres ! Pauvre 48ème !

Dîné un soir avec Loyer à la popote du capitaine Siméon. Et puis je reçois des visites : un jour c'est le commandant Loyer qui, venu voir son fils, pousse jusque chez moi ; un autre jour c'est un de mes anciens condisciples du collège Notre-Dame de Guingamp, l'adjudant Le Gall du 48ème, séminariste. À chaque pas je me retrouvais en pays de connaissance et dans une ambiance sympathique. Celle de mon groupe ne l'était d'ailleurs pas moins dans l'ensemble.

Commandant de groupe, le chef d'escadron Bernheim-Dennery, un X de la race élue, témoin à décharge du procès Dreyfus, extrêmement intelligent, mais d'un orgueil incommensurable. On ne pouvait rien lui dire, rien lui raconter sans qu'il vous réponde d'un ton sec : « Je le savais ! ». D'un autoritarisme outrancier, il régenterait tout, depuis la façon de jouer au bridge jusqu'à celle de faire les omelettes, et tout sans discussion, ni appel. Infiniment ambitieux, son désir d'arriver lui donnant un réel courage, et je ne l'ai jamais vu reculer devant les inspections et liaisons dans les secteurs les plus dangereux. En somme une intelligence, mais impossible à vivre ; et dire que par la suite j'ai été son adjoint pendant près de deux ans !

Arrêté comme juif par les allemands en 1942, et il a été grièvement blessé par eux puis jeté dans un puits presque à sec où il a fini d'agoniser.

Son officier orienteur en mars 1915 était le lieutenant Salbantin, un Central d'une trentaine d'années, calme, pondéré, très militaire, toujours accueillant, aimable et souriant, d'une intelligence très vive et très organisatrice. Il fallait vraiment que ce soit un as pour occuper le poste d'orienteur dès le début de la guerre, comme officier de réserve, alors que dans tous les groupes, c'était un poste d'officier d'active. De plus, ce qui ne diminuait en rien son mérite, grand, bien bâti et courageux.

À l'état-major du groupe était attaché le médecin major à deux galons Henry, un médecin de la banlieue de Paris qui devait être un excellent praticien, mais qui faisait un détestable guerrier, comme l'immense majorité de ses congénères. Petit, gros et chauve, il était surtout soucieux de ses aises, de son confort... et de la solidité de son abri qu'il ne quittait jamais. Très intéressé par les batteries ennemies, qui pouvaient tirer sur nous (donc sur lui), il faisait ses délices des bulletins de renseignements sur l'ennemi et jouissait, de ce fait, de la confiance totale et de toute la considération du commandant : au fond un excellent homme, un bon bourgeois en temps de paix, parfaitement déplacé dans les opérations de guerre ; sauf en quelques rares et fâcheuses occasions, j'ai toujours été au mieux avec lui. La première batterie était commandée en principe par le capitaine de Maismont, mais ce pauvre homme s'était avéré tellement nul dans ses fonctions qu'on l'avait relégué quelques kilomètres en arrière comme commandant du groupe des échelons et du train réglementaire, poste peu reluisant pour un officier d'active, mais que faire d'un parfait honnête homme, sans commandement, ni énergie, ni instruction militaire, d'un parfait chrétien que j'ai vu abandonner sa batterie pour aller à la messe à quelques kilomètres, sans s'occuper d'en faire assurer le commandement.

En réalité, la première était commandée par le lieutenant Ricoux, ancien sous-officier et en ayant gardé l'esprit, hâbleur et mal élevé, je l'ai d'ailleurs peu connu, car il a été blessé quelques temps après. Le lieutenant en second était le sous-lieutenant Cornet d'Helzins, un réserviste d'origine belge parfaitement agréable, sympathique et bien élevé. Grièvement blessé à Anzin, a été amputé de la jambe droite quelques jours après.

C'est le capitaine Herment qui commandait la deuxième batterie, un saint-cyrien passé dans l'artillerie, officier modèle au sens le plus laudatif du mot. Toujours calme quelque soit le danger, quelques soient les circonstances, et même taciturne et presque triste. D'une rare valeur militaire,

c'était un artilleur de premier ordre. Il a été tué d'une balle au front le 4 septembre 1917 à son observatoire dans les tranchées d'infanterie devant Chailly.

Son lieutenant en premier, lieutenant Dupont, un Central passé dans l'active ; très bon artilleur lui aussi, très consciencieux, d'une pondération imperturbable, mais parfaitement égoïste.

Le lieutenant en second, sous-lieutenant Le Boulanger, polytechnicien et le faisant savoir, il se présentait toujours « Le Boulanger... de l'X! », d'une intelligence schématique et autoritaire. Esbroufeur et plein de lui, prenant les autres pour des imbéciles, et les traitant comme tels. Assez ridicule dans ses propos et sa façon d'être, il avait peu de sympathisants, en général on se moquait de lui. Je l'ai retrouvé en occupation en Allemagne en 1945-46 à Baden-Baden.

Troisième batterie, la mienne, capitaine Le Gorrec, un X remarquablement intelligent et artiste jouant du violon à la perfection, écuyer consommé. S'habillant extrêmement bien, et même d'une façon un peu précieuse ; c'est à lui que je dois d'avoir appris à m'habiller, au moins en ce qui concerne l'uniforme. D'un cran invraisemblable et même d'une terrible ironie, d'une activité inlassable, il avait les défauts de ses qualités : assez poseur et même passablement comédien, il ménageait ses effets avec art, son caractère étant très entier et il supportait mal la plus petite contradiction. Dans l'ensemble, un splendide commandant de batterie, un beau guerrier et un excellent camarade. Il a toujours été très chic pour moi et je l'aimais bien, malgré ses sautes d'humeur. Il avait été blessé en Belgique et gardait une jambe faible. Ce qui le forçait à utiliser une canne : il boitait d'ailleurs d'autant plus bas que le nombre et surtout la qualité des assistants étaient plus importants. C'est lui qui avait été le premier officier orienteur du premier groupe.

Le lieutenant en premier, sous-lieutenant Bessec, avait eu en Belgique comme maréchal des logis, une conduite splendide qui, outre son galon lui avait valu la médaille militaire et la croix de guerre avec palmes. Un véritable athlète, très militaire, très consciencieux, assez bellâtre, il était resté très sous-officier. Fort mal élevé malgré ses prétentions, il n'était pas très en odeur de sainteté auprès de Le Gorrec que choquaient ses façons et manières d'être. Par contre il avait beaucoup de commandement et un courage confinant à l'inconscience et à la folie. Je suis passé avec lui par des alternatives de grande amitié et de sombre inimitié. Très peu cultivé et d'une intelligence très moyenne, il ne comprenait en aucune façon la plaisanterie. Très susceptible, il était très imbus de ses trois mois d'ancienneté par rapport à moi et se mettait dans des colères folles lorsque je blaguais à froid et tournait en ridicule ses prétentions à ce sujet. Au fond, un très brave type, et un type très brave. Nous nous sommes retrouvés plus tard dans l'aviation, à la même escadrille ; nous y sommes passés par les mêmes alternatives de cordialité et de fâcherie et lorsqu'il a été descendu à Verdun c'est moi qui ai pris la suite de sa mission interrompue et qui ai fait les photos, objet de cette mission.

À cette liste j'ajoute le lieutenant Lemarchand, commandant le groupe des échelons, dans le civil, inspecteur de la Société Générale, tout-à-fait sympathique, agréable et bien élevé, et le lieutenant N?, un Central, commandant le train régimentaire, assez bizarre d'esprit et d'allure, vraiment bien à sa place comme officier de ravitaillement, ce qui lui permettait des promenades fréquentes à l'arrière et tous les agréments qui s'en suivent.

En résumé un très beau corps d'officiers, un très beau groupe et, en particulier deux commandants de batterie de tout premier ordre. Et quels éloges ne décernerai-je aux hommes que j'ai appris à connaître au milieu des dangers, des privations, des joies, des tristesses ; des bretons pour la plupart (le 11ème corps est un corps breton), ils avaient toutes les qualités de leur race : dévoués jusqu'à la mort, d'une bravoure obstinée et d'ailleurs plus développée dans la défensive que dans l'attaque. J'ai conservé d'eux tous un magnifique et affectueux souvenir.

Et quels éloges ne ferai-je pas des sous-officiers ! L'adjudant Vallet qui aurait pu rester tranquillement à l'échelon, volontaire pour la batterie de tir, le maréchal des logis chef de section Lorfeuvre, solide d'aspect et toujours calme et maître de lui et de ses hommes, le maréchal des logis Demarq (grièvement blessé à la bataille de la Somme en août 1917), sous-officier mécanicien,

toujours de bonne humeur malgré tout son travail de réparation, d'aménagement de lotissement des munitions et surtout de pose et d'entretien de liaisons téléphoniques innombrables et fragiles. Je voudrais citer les noms de tous, sous-officiers, brigadiers et canonniers, et donner un souvenir à chacun ; dans l'impossibilité de le faire je veux les réunir tous dans un sentiment d'affectueuse sympathie, d'admiration pour leur calme bravoure et de reconnaissance pour leur dévouement à toute épreuve.

18 avril 1915. Jusqu'ici, hivernage et guerre de stagnation encore plus que de position ; guerre confortable en ce qui nous concernait tout au moins ; guerre où des journées entières se passaient sans entendre un coup de canon ; guerre presque mondaine comme on a pu en juger.

Mais voici des indices d'une plus grande activité : des obus de 150 tombent sur Anzin; d'autres de 280 dans les champs autour de Sainte-Catherine, faisant des entonnoirs énormes de près de 6 mètres de diamètre et de 2 à 3 mètres de profondeur. Les allemands visent sans doute là la centrale électrique de la sortie de Sainte-Catherine par la route de Béthune ; ils ont bien tort car elle a déjà été gravement saccagée par un splendide tir d'efficacité de 210 opéré avant même mon arrivée. Nos lignes téléphoniques avec l'infanterie sont souvent coupées et ce ne sont évidemment pas les seules ; ordre général de les enterrer, ce qui consiste à creuser des caniveaux de 20 centimètres de profondeur et à y poser les lignes sur des petites fourches ou sur des baguettes horizontales. Excellente précaution, mais travail gigantesques, et puis on s'aperçoit plus tard que ces caniveaux décèlent sur les photos d'avion les centraux vers lesquels ils convergent : ainsi les postes de commandement sont bien repérés et bombardés en conséquence. Il faudra inventer de nouveaux trucs.

29 avril 1915. Et les troupes affluent dans le secteur ; la cour et les communs de notre ferme deviennent le cantonnement d'une compagnie de Joyeux (bataillon d'Afrique). Ce sont des drôles de types, d'une témérité sans borne (ils allèrent la nuit en rampant jusqu'aux batteries allemandes faire les poches des artilleurs endormis et les égorger en cas de besoin). Mais voleurs et chapardeurs sans vergogne, il nous fallu mettre des hommes de garde partout, au poste de commandement, à nos chambres, et même aux pièces et aux abris, sans cela tout aurait disparu. Fort heureusement ils sont restés peu de temps, juste celui de prendre part aux attaques du 5 mai sur Ecurie, Rochincourt, et Vimy et il paraît qu'ils sont partis en Orient. Ils ont en tout cas été splendides à l'attaque et tout le monde ne peut en dire autant : les régiments du midi ont été au dessous de tout.

À partir du 5 mai la bataille s'est déchainée et n'a presque plus cessé ; nous avons enfin des munitions et elles éclatent rudement bien ! Les obus allemands ne leur cèdent d'ailleurs en rien en qualité ; à la suite d'une attaque sur Neuville St Vaast, série de bombardements sérieux. Anzin est très abimé ; le 15 mai, un obus tombe dans une cave par le soupirail et fait une effroyable bouillie de la vingtaine de malheureux militaires et civils, femmes et enfants qui s'y étaient réfugiés. Du coup de nombreux habitants, dont notre Sidonie, évacuent la localité.

Le plus désagréable ce sont les coups isolés qui passent la nuit en miaulant. Le 17 mai alors que j'étais en visite chez les Wavrin, un obus tombe dans le jardin : dégringolade des vitres sur toute la façade, descente précipitée des trois femmes à la cave, qui, le lendemain déménagent avec prestesse. Elles font bien, car à peine sont elles parties que leur maison écope de deux ou trois obus. Pauvre Loyer qui menait là une vie de coq en pâte, faisant le joli cœur ... et de la musique, ça va le changer.

24 mai 1915. Et puis, c'est le tour de notre popote d'écooper d'un obus de 150 qui la saccage ; nous avons de la chance, nos provisions n'ont rien, seules deux bouteilles de bénédictine sont volatilisées. Michel et Le Gac, couverts de débris, sont indemnes et continuent à faire la cuisine dans ce qui reste de la maison ; ils déblayent quelques meubles et nous nous installons à déjeuner. À peine le café avalé, le bombardement recommence, toujours avec du gros calibre ; nous sortons dans la rue et nous avons juste le temps de faire un plat ventre à l'arrivée d'une nouvelle salve qui

tombe à une trentaine de mètres. Des cris : c'est le sous-lieutenant Cornet-d'Helzins qui est blessé d'un éclat d'obus au genou ; on le transporte à la cave et on le panse pendant que la danse continue. Il se plaint beaucoup et s'affole, demandant un prêtre soldat. Le brigadier infirmier qui arrive sous le feu, le réconforte. Nous avons su plus tard qu'on avait du lui couper la jambe, il s'en est encore tiré à bon compte car, au genou, c'est souvent grave. Quant à moi, en vrai conscrit, j'ai fait l'imbécile, d'abord j'ai voulu montrer que je n'avais pas peur et puis j'ai tenu à voir tomber les obus. Alors au lieu de me plaquer la tête contre le sol comme il est d'usage en pareil cas, je me suis bien jeté par terre mais j'ai tenu la tête droite et j'ai regardé de tous mes yeux.

Conclusion, j'ai pris un minuscule éclat juste entre les deux yeux, ce qui m'a valu une cicatrice pendant quelques jours, et surtout l'engueulade du capitaine Le Gorrec. Mais aucune gloire ne m'en est résultée, surtout au moment de la blessure grave de Cornet ; j'en ai seulement acquis quelque prudence et une marque en haut du nez qui subsiste encore maintenant.

Pendant ce temps, d'autres obus sont tombés sur l'écurie de la troisième batterie ; les chevaux n'ont rien, ma sellerie non plus, mais mon magnifique manteau bleu qui était roulé sur l'arçon est transformé en écumoire : un téléphoniste, tailleur de son métier, me le raccommode en y mettant des pièces, ça a vraiment une drôle de tête !

À la nuit, je pars avec une corvée de chariots et de fourragères prendre des rondins et autres matériaux de construction à Anzin pour les transporter à la ferme de Madagascar au croisement de la route de Béthune avec la route Anzin-Ecurie. Et en même temps j'apprends que nous allons déménager ; des artilleurs du 57ème vont occuper nos positions et nous allons nous mettre en batterie à la dite ferme de Madagascar pour nous rapprocher des lignes que viennent d'occuper nos fantassins devant Écurie.

Charmant endroit où il ne fait pas toujours bon ; mais j'ai la veine de faire ma corvée pendant une nuit parfaitement calme. Quel magnifique objectif pourtant ! Toute la nuit, à ce croisement de route, ce ne sont que passages de corvées de toutes sortes, ravitaillements en munitions, en vivres, en matériaux de construction d'abris, en fils de fer. Et par dessus le marché, on a établi là un poste d'eau potable ; de grands tonneaux enclavés dans des alvéoles ménagées dans le bas côté de la route en léger déblai, ça c'est une trouvaille : les tonneaux sont constamment percés par des éclats et les pauvres fantassins se font casser la figure en venant chercher de l'eau fraîche qui s'est répandue par les trous. Il y a vraiment des gens qui ont du génie ! Mettre un tel poste d'eau en un tel endroit. Il faut croire qu'eux même ne s'en servent pas et n'y viennent jamais. C'est plus que probable.

26 mai 1915. Finie décidément la guerre en dentelle ; cet après-midi, le 57ème est venu nous relever. Ces gens du midi sont couverts de croix de guerre, alors qu'ils se sont conduits comme des salauds ; nos hommes sont écœurés, eux qui n'ont reçu aucune récompense. Le général Anthoine, plus tard général d'armée, notre divisionnaire est plus chiche de citations que de punitions !

Le groupe part dans la nuit prendre position à la ferme de Madagascar ; pour ma part comme les abris sont insuffisants et qu'il y a encore des corvées de rondins à surveiller, le capitaine Le Gorrec me fait rester quelques jours sur l'autre bout d'Anzin dans une villa délabrée et presque démolie où je fais popote avec des officiers du 50ème et où, pendant ce petit répit, je profite encore du privilège d'avoir une vraie chambre ! Mais j'ai vite assez de cette mise à l'écart et à force de réclamations au capitaine je fini par monter à la position.

À la fois désertique et surpeuplée, cette position : l'immense plateau situé entre Anzin et la route de Béthune, sans un arbre, sans un buisson, est tout creusé et retourné et près de cinq lignes de batteries de différents calibres, 75, 105, 120, 155, tirent les unes par dessus les autres. Entre elles serpentent des dédales de boyaux, alternativement blancs de craie ou jaunes d'argile, par ce soleil de mai, il y fait une chaleur atroce dans une effroyable poussière tour à tour blanche et jaune.

Notre groupe est le plus en avant, à 1800 mètres des lignes, juste derrière Écurie ; la position est encore très mal aménagée, et les servants travaillent dur avec mes rondins. On construit des casemates au dessus des pièces, chaque casemate abritant un canon et son caisson ; on creuse et

boise les abris commencés par nos prédécesseurs. Pour le moment nous sommes installés dans de très vagues gourbis, de simples trous un peu large à fleur de terre avec un toit en rondin peu solide et de la vieille paille humide et hachée.

Et sur ce plateau, nous sommes en pleine vue des saucisses (ballons captifs) allemandes qui nous surveillent et nous voient tirer et terrasser. Du moins prenons nous des précautions : on circule le moins possible en dehors des abris et des boyaux qui les rejoignent, et par dessus tout, on évite de faire aucune fumée. La cuisine est faite à Anzin et tous les jours les cuistots apportent les repas matin et soir ; pour les officiers c'est Le Gacq notre maître d'hôtel, qui arrive bardé de musettes, de sacs et chargé de paniers et de bouteilles. Toujours flegmatique, il apparaît un jour couvert de poussière et véritablement dégoutant : dans son jargon mi-breton mi-français, il nous explique qu'il a été encadré par un tir de 77 allemand, mais qu'il n'a pu se mettre à plat-ventre de peur de renverser le fricot. C'est drôle ! mais vraiment, à y bien réfléchir, c'est une forme de l'héroïsme, admirable dans sa simplicité fruste et presque ridicule.

Tout de même, notre ordinaire se ressent douloureusement de cette méthode de ravitaillement à longue distance : le menu est devenu uniforme : le matin, bifteck-frites et fromage, le soir, fricassée de bouilli ou pâté Parmentier et confiture avec quelques légumes. Par contre, café toujours excellent et des liqueurs comme s'il en pleuvait.

D'ailleurs nous déjeunons seuls, Bessu et moi, à la batterie dans un abri sommaire promu au grade de salle-à-manger grâce à la table et aux bancs rustiques dont nous l'avons trouvé garni. Le capitaine déjeunait avec les autres commandants de batteries à l'observatoire, à quelques 7 à 800 m de là, où Le Gacq faisait une deuxième étape de ravitaillement. Cet observatoire était situé en bordure de la route de Béthune dans une meule de paille ; il serait mieux de dire « dans ce qui fut une meule de paille », car si, côté lignes, on ne voyait que de la paille, l'intérieur en était complètement évidé et aménagé. Un rez-de-chaussée comprenant le central téléphonique (relié aux batteries et à l'infanterie) et le poste de commandement ; un premier étage servant d'observatoire, avec des créneaux armés de jumelles à ciseaux à fort grossissement.

De là s'étendait sous le regard un admirable panorama sur cet effroyable enfer qu'était le trop fameux labyrinthe, et, au delà, sur les lignes allemandes sur une grande profondeur. Là se retrouvaient de nombreux commandants de batterie qui y passaient leur journées et même souvent les nuits ; il y avait là non seulement les trois capitaines du premier groupe, mais encore ceux d'autres groupes du 10ème, du 50ème et de batteries lourdes. Tous déjeunaient là ensemble et c'était un sérieux danger pour mes bouteilles de liqueur : le capitaine Le Gorrec, toujours aimable, faisait d'innombrables politesses au grand dam de la caisse de la popote et à titre de popotier, soucieux de ses devoirs, je dus lui faire à ce sujet de véhémentes représentations... sans aucun succès d'ailleurs.

La bataille d'Artois faisait son plein et c'était constamment des réglages ou des tirs de barrage contre les attaques allemandes, ou des tirs de protection pour accompagner nos fantassins. Car la lutte d'infanterie était incessante, allant depuis le coup de main jusqu'à l'assaut monté sur grande échelle, avec un perpétuel échange de grenades et de coups de fusils. Pauvres fantassins, quelle vie ils menaient dans ce chaos ! À l'observatoire j'ai assisté à l'un de ces coups de main exécuté sans préparation d'artillerie : tout d'un coup, sur une barricade allemande, une floraison de petits flocons blancs de grenades, puis quelques uns de nos fantassins bondissent par petits groupes ; ils reviennent au bout de quelques instants ramenant un prisonnier les bras en l'air. Puis le combat a continué assez longtemps à coups de grenades et tout cela vu à la jumelle à ciseaux à très fort grossissement, comme si c'était à quelques mètres.

Et à quoi bon cette âpre lutte de fantassins qui a duré des mois sans aucun but, sans aucun intérêt au moins compréhensible. Je me suis toujours demandé si le véritable intérêt n'était pas ailleurs et si tout cela ne servait pas plutôt à l'avancement des grands chefs et de leur entourage,

sans oublier la chamarrure de leur poitrine : les citations, si parcimonieusement distribuées aux combattants, fleurissaient avec plus d'exubérance d'autre part.

Un seul fait : pendant des semaines, on s'est battu pour la possession d'un point dénommé « 500 » sur le plan directeur ; pendant des semaines, on a écrasé ce secteur sous un déluge d'acier, pendant des semaines l'infanterie s'y est sacrifiée et y a versé son sang à flots sans comprendre. Puis un beau jour, on a découvert sur les photos d'avion que le sinistre « point 500 » n'existait pas ou n'existait plus. À l'immense soulagement de tous il ne fut plus question de s'en emparer ; mais avant d'en arriver là, d'innombrables compagnies de régiments de toutes sortes avaient été décimées pour ce mythe, pour cette sottise. Et la conclusion : le général Anthoine est nommé commandant de corps d'armée et accroche une palme à sa croix de guerre ! Je dédaigne de tirer la morale, si tant est qu'on puisse appeler ça une morale. Seule chose consolante : il en était sûrement de même de l'autre coté de la barricade. Malheureusement le malheur des autres ne fait pas le bonheur des uns.

À mon grand regret, je ne pouvais pas aller très souvent à l'observatoire où j'avais le grand plaisir de commander des tirs sous la haute direction et avec les conseils du capitaine Le Gorrec, toujours très gentil et très cordial avec moi. Le fait que j'étais fils d'officier tué à l'ennemi m'a valu dès le début sa très vive et très sincère sympathie, et puis la question éducation nous rapprochait aux dépens de ce pauvre Bessu ; en public le capitaine lui donnait raison mais ensuite il m'expliquait affectueusement les raisons de son attitude.

Il me fallait rester presque constamment à la batterie ; en principe d'ailleurs seul le lieutenant en premier Bessu, dit lieutenant de tir, devait s'y tenir tandis que le lieutenant en second devait se trouver à l'arrière, au commandement de l'échelon de combat. Mais j'ai immédiatement été d'accord avec le capitaine pour rester à la position ; Bessu était chargé des tirs et moi de la construction des abris et de la pièce contre avion.

Nous tirions énormément, comme il est normal dans un secteur agité en période offensive, et la pièce, malgré une surveillance incessante, commençait à donner des signes de fatigue. De plus les munitions nouvelles, fabriquées en grande série dans des usines novices dans ce genre de fabrication, s'avèrent mal calibrées, il y eut des accidents graves : des obus, se coincant dans l'âme au départ, éclataient dans le canon en tuant la plupart des servants.

24 juin 1915. Grâce à une surveillance incessante, la troisième batterie n'eut à déplorer aucune catastrophe de ce genre ; cependant je me souviens l'avoir frisée de près, un jour où dans une casemate de pièces, je surveillais un tir de barrage, c'est à dire un tir extrêmement rapide et nourri (10 à 12 coups à la minute). Sous ces casemates en rondin basses de plafond le fracas était infernal et l'on en sortait les oreilles cassées si l'on ne prenait pas la précaution de se mettre les mains à plat sur les oreilles. Tout d'un coup il me semble voir une déformation du tube ; je commande « Halte au feu » en saisissant le bras du tireur prêt à actionner les cordons tire-feu. Heureuse inspiration et heureuse rapidité de décision : le tube présentait un énorme renflement crevassé à trente à quarante centimètres en avant du bouclier, certainement un obus venait d'éclater avant sa sortie, le tube avait résisté, mais au coup suivant l'obus aurait certainement éclaté lui aussi dans la cavité formée et cette fois c'était l'explosion dans la casemate et nous avions toutes les chances d'être bousillés tous les huit ; nous en avons eu un peu chaud en constatant notre veine !

Mais il y avait d'autres défauts que ceux du calibrage des obus ; les munitions présentaient fréquemment des différences de poids et même des différences de charge. Conséquences : de gros écarts de portée ; et comme nos lignes étaient très rapprochées des lignes allemandes, c'était la vie des fantassins qui était en jeu. Il fallu se livrer à un minutieux classement des munitions par lots : pour chaque lot un réglage de tir était exécuté et les éléments en étaient enregistrés et de plus pendant les journées calmes chaque obus était présenté à l'avance à la bouche de la pièce pour vérifier son calibrage. Au plus petit écart, la munition était rebutée et renvoyée au parc avec un rapport. Travail considérable de classement, mais qui en valait la peine : le sous-officier mécanicien Demarq y passait ses journées avec un dévouement et une conscience inlassables, et

même ses nuits, car bien entendu le ravitaillement en munitions s'opérait seulement dans l'obscurité la plus absolue, ce qui n'était pas fait pour simplifier le travail de classement.

Au fond de la sape où, près de chaque pièce, étaient entassées les munitions, chaque obus était examiné, ses marques distinctives vérifiées à la lueur d'une lampe sourde et l'arrivage était classé par lots bien séparés. On imagine facilement le temps que représentait d'une part ce lotissement, d'autre part la vérification de calibrage ; mais encore une fois la vie des fantassins en dépendait, et la nôtre aussi.

Personnellement j'étais chargé de la pièce contre-avion : à cette époque primitive, il n'y avait pas de matériel et encore moins d'unité spécialisée dans ce genre de tir. Une pièce par groupe était établie sur une plateforme entourée d'un fossé circulaire, culasse en bas, volets pointés vers le ciel. Inutile de dire que les tirs ainsi exécutés étaient d'une rare imprécision et d'une remarquable inefficacité ; mais il fallait voir l'enthousiasme des servants ! Ils étaient même tellement excités qu'une fois, le tireur à fait partir le coup alors que, la pièce ayant pivoté sur la plateforme, sa bouche se trouvait à un mètre de ma tête ; qu'est-ce que j'ai pris dans l'oreille ! J'en ai eu la tête en compote et le tympan idem pendant plusieurs jours ; maintenant encore je m'en ressens et mon oreille droite est nettement plus faible que l'autre.

Naturellement tous ces tirs se passaient sous les yeux des observateurs adverses en ballon et en avion et ,comme en face de nous une artillerie formidable se trouvait déployée, nous recevions l'équitable contrepartie de nos obus, soit du 88 et du 77 peu dangereux et n'éclatant pas tous, du 105 fusant en gros nuages verts en forme de bouchons de champagne, du 130 infiniment dangereux car si rapide qu'aucun sifflement n'annonçait son arrivée, enfin du 150 éclatant avec un fracas déchirant en projetant au ras du sol des éclats meurtriers à plusieurs centaines de mètres.

Au risque d'être taxé d'orgueil ou tout au moins de manque de modestie, je dois dire que les bruyantes manifestations de ma pièce contre-avion déclenchèrent de sévères représailles : un bon matin, nous dormions, Bessu et moi, dans notre illusoire abri, du sommeil du juste ... ou du fatigué ; tout à coup je me réveille en sursaut enserré dans une gangue d'argile lourde et molle qui me laissait à peu près le haut de la tête libre. Un énorme obus de 280 venait de tombé à deux mètres à peine de notre abri, la puissance de l'explosion avait resserré les parois l'une contre l'autre, nous ensevelissant entre elles. Bessu couché le long de la paroi contiguë à l'entonnoir de l'obus disparaissait complètement sous la terre et les débris.

À force d'efforts et de contorsions je réussis à m'arracher à mon tombeau et à me libérer de son poids. Juste à ce moment les téléphonistes, dont l'abri était proche, accoururent avec des pelles et des pioches et sans perdre une minute, fébrilement, nous dégageons Bessu au risque de le blesser à coup de pioche. Nous le sortons de là blanc comme un cadavre, il était, malgré nôtre hâte, resté plusieurs minutes enseveli et l'asphyxie commençait. De plus, il se demandait avec angoisse si on viendrait à son secours ; aussi, la commotion aidant, resta-t-il plusieurs jours dans un état d'abrutissement complet.

Et pendant que nous le sortions de là les grosses marmites continuaient à tomber à intervalles réguliers tout autour et à quelques mètres de nous, en nous assourdissant de leur fracas et nous couvrant de terre et de débris sans compter l'acre fumée des explosions qui nous hachait la respiration. Et la danse continua près de 20 minutes ; puis après un entracte de quelques heures elle reprit avec une telle précision et une telle intensité qu'il fallu évacuer la position. Mais cette précision elle même nous permis de nous borner à nous réfugier à 100 mètres à peine à gauche de la batterie dans une tranchée ; là nous ne risquions pas grand chose, sauf la chute d'énormes éclats pesant plusieurs kilos et tranchant comme un couteau de guillotine, qui évidemment auraient pu nous sectionner la tête ou un membre avec une magnifique dextérité. Il n'en fut heureusement rien et sans souffrir aucune perte, nous pûmes assister à un splendide feu d'artifice : toutes les minutes, la marmite arrivait avec un mugissement d'express traversant une petite gare et éclatait en plein sur la position avec un énorme nuage de fumée grise de poussière.

Mais tout a une fin, et après avoir observé un large délai de prudence, je ramène mes hommes sur la position qui a pris un aspect lunaire avec d'énormes entonnoirs jointifs. Et que dire du résultat : trois casemates de pièces démolies, les canons retournés, brisés, tordus, les caissons éventrés et déchiquetés ; presque tous les abris effondrés et les sapes comblées. Une seule pièce était indemne et en ordre de tir.

Pour un magnifique tir, vraiment on peut le dire, c'était un magnifique tir ! Et en bons artilleurs qui savent apprécier la belle ouvrage, nous décernâmes de cordiales félicitations à nos adversaires.

Il n'était évidemment plus question pour nous d'assurer notre mission qui fut répartie entre les deux autres batteries du groupe. Et en attendant l'arrivée de matériel neuf, tout le personnel se consacra à la construction de nouveaux abris, au déblaiement des anciens, au sauvetage des paquetages et du matériel ensevelis dans les décombres. Il faisait heureusement un temps splendide, car bien entendu, il nous fallu demander l'hospitalité aux batteries environnantes où des abris fort sommaires nous furent attribués.

Grâce à un labeur acharné, de jour et de nuit, la batterie fut remise en état en quatre ou cinq jours, reçu de nouvelles pièces et repris fièrement sa mission. Mais l'installation n'était encore que très sommaire et très médiocre et les hommes travaillèrent encore longtemps pour refaire sapes et casemates convenables. L'abri des officiers fut construit cette fois à l'autre bout de la batterie, à l'épreuve d'un obus de 105 et surtout assez confortable avec ses parois planchéiées derrière les poteaux de mines, son toit imperméabilisé par l'interposition de toiles enduites entre les rondins et le calfeutrage en mottes de terre, et un aménagement intérieur d'un luxe effarant : une table, deux bancs et un grabat en planches inclinées couvertes de paille où l'on pouvait se coucher à trois. Nous y avions une telle impression de sécurité, d'ailleurs parfaitement fausse, que nous y dormions d'un sommeil de bienheureux. Je me souviens ne m'être aperçu, même en rêve, de très violents tirs de barrage exécutés par la batterie la nuit où je n'étais pas de service... et pourtant le fracas en était assourdissant.

Le record-abri fut battu et de loin par le commandant Bernheim qui se fit construire un somptueux poste de commandement à trois mètres sous la route de Béthune, avec un couloir central à deux issues desservant plusieurs alvéoles confortables et assez spacieuses, logements des hommes et des officiers, centrale téléphonique et dépôt de matériel. J'y suis allé plusieurs fois, invité par le commandant, à faire un bridge, et j'en suis toujours revenu avec l'impression que l'on a au sortir d'un restaurant de grand luxe !

D'ailleurs, toutes ces précautions n'étaient pas vaines et nous continuions à écoper de fréquents et violents bombardements, sans grands dégâts autres que matériels : en deux mois, à la troisième batterie, un tué et un blessé, les deux atteints par le même obus-éclair de 130, un obus isolé idiot, le seul de la journée.

18 juillet 1915. Et Arras prend sa part, et quelle part ! Le 25 juin je vais au ravitaillement, il n'y a presque plus d'habitants et de nombreux magasins souterrains ont fermé faute de stock ; les rues sont jonchées de débris, la Grand-Place n'existe plus, le beffroi a sérieusement diminué de hauteur. Au retour, passé par Sainte-Catherine qui est bien abimée : la maison des Wavrin a été épargnée.

Le 8 juillet, la bibliothèque et le musée commencent à brûler et pendant plusieurs jours leur incendie fait rage et répand la nuit une lueur sinistre.

Les obus n'étaient pas les seuls de la partie : le 19 juin, nous avons reçu une émission de gaz chloré sur les lignes qui avait été poussée par le vent jusque sur les batteries : rien de grave, mais pour ma part, j'ai pleuré comme une madeleine pendant plusieurs jours. Nous avons immédiatement touché des tampons à l'hyposulfite qu'on pouvait s'appliquer sur le nez et la bouche et qui étaient fixés par deux cordons noués autour de la tête, le tout dans un sachet en toile caoutchoutée. Et également des lunettes en verre ou mica avec monture en caoutchouc s'appliquant autour des yeux. Quelques jours après, le 30, nous avons été dotés du nouveau casque, assez pratique au moins contre la pluie ; comme il est pourvu de la grenade, un signe de l'infanterie, le

capitaine Le Gorrec fait venir de Paris des insignes d'artillerie, deux canons croisés, pour lui et pour ses officiers. Nous les arborons fièrement sur nos casques, ça fait très riche et ça ne fait de mal à personne.

Toutes ces attaques, tous ces bombardements, ont fait de gros dégâts chez les fantassins ; même actuellement où les offensives sont arrêtées, le combat d'artillerie continue avec une extrême violence et il y a de lourdes pertes. Il y a quelques jours, un malheureux fantassin s'est fait tuer dans le layon qui va vers les lignes à quelques mètres de nous : un obus de 150 est tombé sur le parapet et le pauvre type a été enseveli sous plusieurs mètres cubes de terre et quand on l'a sorti de là, il était asphyxié. Il a eu moins de chance que nous l'autre jour.

Les officiers ont sérieusement écopé : le capitaine Billaud (qui était autrefois avec papa au 41ème à Guingamp et qui est le frère du cardinal Billaud) a été asphyxié au cours d'une émission de gaz. Le commandant Loyer a été blessé, mais peu gravement, il est soigné à Amiens. Le capitaine Siméon qui, deux mois avant, m'avait invité à dîner à sa popote, de repos à Sainte-Catherine, a été tué. Et tant d'autres ! Ces stériles attaques des Ouvrages Blancs, de Neuville-Saint-Vaast et du Labyrinthe ont été terribles.

On n'est pas étonné de ces pertes quand on parcourt le Labyrinthe ; j'ai pu m'en rendre compte tout particulièrement au début de juillet un jour où je suis allé en liaison auprès du commandant d'infanterie, dont la batterie défend le secteur ; son bataillon occupe les tranchées au nord de la route de Lille et c'est un dédale inimaginable. Les parapets maintes fois pilonnés par les obus ne sont plus fait que de milliers de sacs à terre plus ou moins éventrés ; de loin en loin, au ras du sol, des ouvertures étroites par lesquelles on descend dans les sapes où se tient la majorité de la garnison, armée, équipée et prête à bondir dehors. En première ligne, quelques hommes seulement dont les guetteurs aux créneaux qui se relaient pour surveiller la ligne adverse. Par les créneaux, on voit une étendue désolée, plantée de paquets de réseau, émaillée d'entonnoirs, un chaos de débris, de bois déchiqueté, de grosses mottes de terre, de paquets de réseaux de fils de fer et de tristes tas informes, bleuâtres et rougeâtres :

Ces tas innommables sont les cadavres des pauvres types tombés au dernier assaut ; on n'a pas pu les enlever au cours des patrouilles de nuit, car les guetteurs allemands sont eux aussi très vigilants, et à quelques dizaines de mètres de nous. Par le créneau on voit tous les détails de leurs tranchées, trainées larges de terre rougeâtre avec des taches blanchâtres de sous-sol crayeux.

Les fantassins sauf quelques grognons sont toujours ravis de nous voir et d'ailleurs, à notre division, la 20ème, les artilleurs sont très aimés, car nous les soutenons bien et nous sommes en liaison personnelle et constante avec eux. Ce n'est pas partout comme cela et il y a bien des divisions où les deux armes sont à couteaux tirés : c'est d'ailleurs bien la faute des artilleurs qui préfèrent rester tranquillement terrés aux abris profonds des batteries, plutôt que d'aller patauger chez les fantassins, écouter leurs doléances et leurs indications, les reconforter de leur présence et leur prouver qu'il ne sont pas abandonnés à eux même, à leur misère et à leur danger.

Ce jour là je vais voir chaque commandant de compagnie et le commandant du bataillon ; les uns et les autres me signalent les nouveaux travaux allemands, leurs emplacements probables de mitrailleuses et toute sorte de renseignements précieux. Le commandant m'invite à déjeuner, mais je dois être l'hôte des artilleurs de tranchées chez qui je suis également allé en liaison : de bien braves types qui me font faire un repas magnifique, invraisemblable en pareil lieu, avec du pinard et de la gnôle comme s'il en pleuvait. Rien ne vaut ce genre de liaison en toute cordialité et en toute sympathie ; c'est une telle camaraderie de combat qui fait les corps bien cohérents et les belles unités.

Juillet 1915. À titre d'excursion, j'ai obtenu du capitaine Le Gorrec l'autorisation d'aller faire une tournée dans un secteur voisin de sinistre renommée, celui des Ouvrages Blancs et de Neuville-Saint-Vaast, à quelques kilomètres de chez nous. On a tellement parlé de ces sales coins dans les communiqués, dans les journaux, dans les illustrés, que je tenais à faire le pèlerinage. Je pars

accompagné d'un brigadier téléphoniste, Marin, car il n'est pas prudent de se promener seul dans un secteur où l'on n'est pas connu. Après avoir cheminé longtemps dans le boyau qui suit la route de Béthune, nous arrivons aux « Ouvrages Blancs » : c'est maintenant un bloc de boue où les tranchées sont presque comblées sous les éboulis des bombardements. De loin en loin, dans le parapet, parmi les sacs à terre, d'autres sacs d'aspect suspect : ils sont en drap d'uniforme et renferme de la chaire en putréfaction qui coule en trainées noirâtre. À un détour, un bras momifié surgit de terre, tendant une main aux doigts crispés. Sous les ruines d'une maison isolée, probablement un cabaret, de magnifiques souterrains encore remplis de munitions d'artillerie de tranchée et de matériel du génie.

Après être passés à la Targette par la fameuse barricade, nous parcourons Neuville-Saint-Vaast qui n'est plus qu'un réseau inextricable de boyaux à travers des ruines sans nom. De ci et de là des anciennes tranchées abandonnées, et là toujours ces gros sacs suspects : on ne voit pas le cadavre qui est entièrement recouvert d'un énorme grouillement de mouches bleues serrées ailes contre ailes et qui s'envolent à notre approche en un formidable essaim au bourdonnement sourd.

Si la promenade n'est pas très réjouissante, elle n'est pas non plus exempte de danger et nous essayons plusieurs bombardements, dont l'un de 180 assez malsain ; sans savoir où nous abriter dans ce secteur que nous ne connaissons pas. Après quelques photos, nous rejoignons la position très satisfaits de cette très intéressante tournée.

Cependant des bruits assez agréables commencent à courir : on annonce la prochaine inauguration d'un roulement de permission de détente : quatre jours, voyage compris, au départ de la gare régulatrice ! Pour moi qui suis dans les derniers arrivés, j'ai encore le temps d'attendre avant que ce ne soit mon tour. On chuchote aussi que notre division serait relevée et que nous partirions au repos : nouvelle anxieusement commentée, car dans l'ensemble, ces deux mois de juin et juillet ont été terriblement durs et tout le monde aspire à un peu de tranquillité de corps et d'esprit.

15 juillet 1915. J'apprends avec joie que Gilbert est reçu à son bachot : il l'a bien mérité, car il travaille extrêmement bien. Et puis son succès est une consolation pour maman, si triste et si anxieuse à la fois.

Un aspirant, Verdouck, nouvellement arrivé au groupe, vient d'être affecté à la batterie ; il a l'air très gentil. C'est la première fournée des jeunes aspirants formés par les nouvelles écoles, qui ont remplacé les anciennes écoles d'élèves officiers de réserve. Il paraît qu'on les mène dur dans ces boîtes et que leur instruction est poussée à fond et à force.

Les bruits de relève étaient bien fondés ; nous partons le 25 pour notre premier cantonnement de repos. Le lieutenant Sallantin orienteur étant en permission, le commandant Bernheim me désigne pour remplir les fonctions d'orienteur à sa place pendant la route. L'officier orienteur est en somme le chef d'état major du groupe ; de plus, pendant les déplacements, c'est lui qui a la charge de guider, d'orienter la colonne avec l'aide des trois maréchaux des logis éclaireurs et de deux trompettes, un de chaque par batterie, ceci de nuit comme de jour à travers champ comme sur route. Il a encore de multiples autres fonctions qui font de lui l'adjoint immédiat du commandant de groupe, et il a de ce fait la priorité sur les autres adjoints (officiers commandant les trains régimentaires (TR), officiers commandant le groupe des échelons et officiers de liaison, plus tard en plus officiers téléphonistes). C'est un poste très lourd, qui, normalement, est assumé par le plus ancien lieutenant de l'active du groupe, et qui à la fin de la guerre revint même à un capitaine adjoint.

24 juillet 1915. Cet exposé suffira à faire comprendre tout mon orgueil d'avoir été désigné, même provisoirement pour un tel poste. Et pourtant, en plein jour, sur des routes droites et pour une quinzaine de kilomètres, mon rôle consista simplement à me tenir à cheval près du commandant, à transmettre de temps en temps ses ordres, et surtout à écouter ses palabres. Plus tard, quand j'ai été orienteur titulaire pendant de longs mois, j'ai sérieusement déchanté sur l'honneur d'un tel poste ; pour le moment, je le répète, je n'en vois que la fierté. Et d'ailleurs, je

n'eut pas le temps d'en connaître l'amertume, Sallantin étant rentré le soir même de notre arrivée au premier cantonnement de repos à Agnéz-Les-Duisans.

Tout le régiment dans un seul village ! Avec le colonel et son état major, alors naturellement ... les sous-lieutenants couchent dans la paille. Ce fut mon cas avec Bessu, dans une grange ouverte, sur de la paille hachée et humide.

Le lendemain départ à l'aube, puis cantonnement dans un faubourg d'Amiens : absolument épatant. La batterie est dans une briqueterie, nous les trois officiers dans une maison particulière où nous sommes admirablement logés dans des chambres charmantes. Il y a même un petit salon où le capitaine nous joue du piano.

26 juillet 1915. Dîner à Amiens avec Le Boulanger après avoir visité la ville et admiré la cathédrale.

Malheureusement nous ne restons pas longtemps dans cet éden et nous allons cantonner dans un petit village où j'ai encore la chance d'être admirablement logé chez une fermière avec un lit excellent ; après tant de nuits passées à la position sur la paille, j'accorde une attention particulière au couchage et quand il est bon, je l'apprécie pleinement. La messe du dimanche dite par le brigadier infirmier dans une église pleine, ce qui n'a rien d'étonnant pour une troupe bretonne après deux mois de labyrinthe.

Je reçois une tenue magnifique commandée chez Buisson, le grand tailleur militaire de Saumur : vareuse 80 F et culotte 45 F bleu horizon et calot idem très haut avec deux pointes magnifiques. Le tout vraiment très sobre et très chic à la fois ; il était temps que je remonte un peu ma garde robe, bien éprouvée en Artois. Et puis le capitaine Le Gorrec tient à avoir des officiers très bien tenus et ses conseils sont de très bon goût au point de vue vestimentaire. Pour ma part je suis ravi, mais le plus enchanté est certainement Lecoq mon ordonnance qui passe son temps à broser tout cela avec amour et admiration. Et j'ai découvert quelque chose dont je ne me doutais guère : non seulement les hommes n'aiment pas avoir des officiers mal tenus, mais ils désirent et aiment les voir bien habillés et même élégants. Ils en sont fiers et ce leur est une satisfaction d'amour propre.

Naturellement ce point de vue n'est pas le seul et unique et, pour avoir droit à du prestige vis à vis d'eux, il faut réunir bien d'autres qualités, en particulier être calme et brave sous le feu, et savoir son métier d'artilleur. Mais chose étrange, ces qualités essentielles semblent ne pas suffire, il paraît absolument nécessaire qu'elles soient accompagnées et même couronnées par d'autres purement superficielles comme l'élégance et l'aspect extérieur.

Août 1915. Mais le bruit court que notre temps de repos est terminé, et de fait nous embarquons en chemin de fer et nous partons ... destination inconnue ! Étonnement et enthousiasme quand nous nous apercevons tout à coup de la proximité de Paris. Nous sommes en grande banlieue et nous apercevons les coupes du sacré-cœur, immédiatement des bruits courent et les espoirs les plus mirifiques brillent dans nos yeux. Et ce n'est qu'une illusion, vite dissipée, nous contourrons la capitale et nous nous dirigeons vers l'est et nous débarquons à Sainte Menehould.

C'est la région de l'Argonne où viennent d'avoir lieu de furieux combats dont les communiqués ont très fréquemment relaté les épisodes. Nous allons occuper la section du bois de la Grurie de sinistre réputation, là où de nombreuses divisions ont essuyé de lourdes pertes. Actuellement c'est une division coloniale lourdement éprouvée que la 20ème division va relever ; et l'opération est assez délicate car depuis des semaines, malgré la résistance acharnée de nos troupes, nous avons reculé petit à petit jusqu'à quelques kilomètres seulement au nord de la vallée de la Bienne. Il s'agit pour le 10ème corps d'armée d'arrêter définitivement l'ennemi dans sa progression et de lui barrer l'accès à cette vallée d'importance capitale.

Les positions sont donc à l'heure actuelle des positions de retraite, c'est à dire assez sommaires ; à mon grand regret le capitaine décide de ne faire monter que le personnel strictement indispensable et je dois rester à l'échelon.

Les échelons de tous les régiments forment le parc dans une immense prairie au nord de Sainte Menehould et restent en état d'alerte ; les hommes dorment comme ils peuvent autour des chevaux et des caissons. Pour ma part, je passe les nuits dans mon hamac en filet de soie tendu entre deux arbres, mais je dors très mal, peu habitué à ce genre de couchage. Le jour nous traînons notre ennui entre le parc et les rues de Sainte Menehould, petite ville sans attrait et littéralement bourrée de troupes ; popote lamentable dans une maison servant de garage à une auberge. Les journées traînent lamentablement dans un ennui et un désœuvrement profonds.

Enfin on permet aux officiers de loger en ville, quelques uns, ne pouvant trouver de chambre, se logent à leur frais à l'hôtel. Je réussis à apitoyer le secrétaire de la mairie qui m'octroie l'appartement libre d'un lieutenant de cuirassiers de l'ex-garnison de 1914 en me faisant mille recommandations, car il en a la charge et la garde. Ravi, je fais l'inspection de mon domaine, et j'y trouve des livres, quelle chance, et toute une installation inespérée, mais je ne suis pas là depuis une heure et je n'ai même pas encore fait apporter mon léger bagage que je quitte ce séjour prometteur pour en rendre les clés : l'ordre vient d'arriver de nous porter en avant.

C'est en plein bois que s'installe le groupe des échelons ; lecoq me construit une hutte en branchages et y accroche mon hamac, installation plus que sommaire. Et je constate avec étonnement que les gens de l'échelon mènent une existence bien plus austère que ceux de la batterie de tir : malgré toutes les facilités que leur donne la proximité des villes et d'un ravitaillement plus aisé, leur installation est généralement assez fâcheuse, leur popote lamentable et leurs habitudes spartiates. On dirait qu'ils tiennent à compenser leur éloignement du front et de ses dangers par un genre de vie d'autant plus guerrier.

27 août 1915. Sincèrement, tout cela ne me convient et ne m'enchant guère, avec Le Gorrec mon existence a été tout autre, plus trépidante, plus intéressante et plus confortable, ce dernier point valable seulement par comparaison. Aussi suis-je aux anges lorsque je reçois du capitaine l'ordre tant attendu et tant quémandé de monter à la position.

Elle n'est pourtant guère attrayante, la dite position : en plein bois humide et froid malgré la saison, dans le ravin qui descend sur la ferme de la Renarde. Les pièces sont en batterie tout le long de la lisière, les hommes sont sous la tente ou sous les branchages parmi les fourrés. Mais déjà, on travaille à construire des abris enterrés, on a reçu des rondins pour les boisages, des tôles ondulées pour les toitures ; comme on se trouve le long d'une pente très accentuée ce seront des abris adossés à une coupure et donnant de plein pied sur la sortie.

À mon arrivée la tente des officiers est fort spacieuse, c'est la bâche du chariot de batterie qui en rempli l'office. Après ma pénible expérience de hamac, je suis tout à fait heureux de retrouver une sorte de couchette faite sur le sol détrempé avec des racines, des branchages et une paille plus que tassée et j'y dors comme un bienheureux pour me rattraper de mes récentes insomnies à un mètre du sol. Seul ennui, le matin, au petit jour, on crève littéralement de froid. C'est un détail et je suis si content d'être à la position que je n'y fais pas attention.

Tous les matins, le capitaine Le Gorrec part régler le tir aux tranchées d'infanterie ; comme nous tirons à 4000 m, c'est une vraie promenade de 5 à 6 km. Tour à tour Bessu et moi l'accompagnons. Un trompette amène les chevaux, nous allons à cheval jusqu'à Vienne-Le-Château où nous laissons nos montures et nous cheminons à travers bois, puis par les boyaux jusqu'au poste d'observation qui est situé dans un petit poste d'infanterie et où nous avons en permanence un maréchal des logis éclaireur avec un téléphoniste. Opération délicate pour de multiples raisons : d'abord les tranchées sont en certains endroits à une dizaine de mètres à peine des lignes allemandes. De plus nous tirons à 4000 mètres et à cette distance, l'écart probable est de 500 mètres environ soit 50 fois la distance entre les petits postes. Enfin nous tirons en terrain boisé, ce qui provoque souvent, à la rencontre des arbres, des éclatements prématurés en zone amie. Et par dessus le marché le terrain est très accidenté, avec des ravins escarpés, ce qui complique singulièrement les choses. Toutes ces circonstances très défavorables font que l'on doit opérer très

prudemment en tirant d'abord très long et en raccourcissant la hausse par bonds très modestes de 25 mètres, ce qui est rigoureusement contraire au règlement ; et la hausse des tirs éventuels de barrage est fixée assez longue pour ne pas faire de dégâts dans nos propres lignes. Chose curieuse, alors que nous agissons ainsi dans l'intérêt des fantassins, ce sont eux qui rouspètent contre cette timidité et ils s'étonnent que nous ne placions pas, comme à la main, les obus dans l'intervalle des 10 mètres entre les petits postes.

Après le brouillard de notre arrivée, c'est la pluie et cette pluie transforme le secteur en une mer de boue ; dans les tranchées, on est dans l'eau et la boue jusqu'aux genoux. Pauvres fantassins ! Heureusement le secteur se calme. Les premiers jours avaient été terriblement durs, la 20ème division étant d'ailleurs arrivée avec une réputation de troupe de choc chez les allemands qui avaient établi sur leurs parapets des pancartes ainsi conçues « nous savons que nous avons devant nous les bandits d'Arras et les assassins du Labyrinthe ! » et puis petit à petit la lutte s'est apaisée et notre division a rempli sa mission qui était, je le répète, de fixer l'ennemi sur ses positions à quelques kilomètres au nord de la vallée de la Brenne, sans vue ni accès sur cette vallée. Il reste quelques atroces souvenirs des combats du mois précédent : par exemple sur les fils de fer de la route de Vienne-Le-Château à Binnarville, des lambeaux d'humanité en putréfaction, des jambes, des troncs, des débris innommables accrochés de-ci de-là.

Premier septembre 1915. À la batterie, nous profitons de ce calme pour nous installer pour l'hiver : les abris commencent à prendre forme, d'abord ceux des hommes, puis celui du capitaine, enfin celui des lieutenants Bessu et moi. Toit en tôle ondulée, étais et chevrons en rondins, les parois bien coffrées en planches, des châssis de fenêtre et des chaises prélevés dans les ruines de Vienne-Le-Château, tout cela prend un petit air rustique et confortable, tout-à-fait sympathique et réconfortant.

Nous avons même construit une chapelle en branchages et autel en planches où la messe est dite le dimanche par le brigadier infirmier du groupe. La popote elle-même, très sommaire au début, s'améliore et au titre de popotier, je vais à Sainte Menehould faire des provisions de conserves, de liqueurs et de gâteaux secs. J'en profite pour y échanger mon Vest-Pocket à objectif ordinaire contre un autre à objectif anastigmat dont j'espère les films les plus réussis ; et puis devant la boue qui sévit et l'hiver qui menace j'achète, par Bessu dont les parents ont un magasin de chaussures à Rennes et à Saint-Malo, une paire de gros godillots de luxe où je me trouve admirablement à l'aise, au chaud et à l'abri de l'eau et de la boue.

Mais encore une fois, tout cela n'était qu'illusion de calme. Il paraît que nous allons attaquer et déjà, dans cette idée sans doute, des mutations se produisent dans le commandement : le colonel O'neil prend le commandement du groupement d'artillerie destiné à appuyer l'attaque de la 20ème division d'infanterie, la 38ème brigade passe aux ordres du général Hennocque que j'avais connu autrefois à Dinan comme chef d'escadron au 13ème Hussard, quand mon père y fit une année de stage de cavalerie.

Le premier groupe reçoit l'ordre de préparer une position avancée sur la rive nord de la Brenne, à l'extrémité nord de l'un des petits ravins qui descendent vers Vienne-Le-Château. Le Gorrec me charge de ces travaux de sape et de construction de casemate, ce qui me va tout-à-fait ; tous les matins, je vais à la première heure là-bas à cheval pour surveiller les travaux que j'active vigoureusement. Consigne a été donnée d'opérer discrètement, ce qui est assez facile puisque le ravin est boisé et puisque nous sommes parfaitement à l'abri des vues. Oui mais, à l'orée de notre ravin s'est établi une grosse pièce de 280 Tournier ; c'est un énorme obusier sur voie étroite ; dès qu'il se met à tirer, nous recevons des rafales, surtout en obus asphyxiants : un matin, en traversant la vallée de la Brenne à cheval avec mon trompette, j'essuie une magnifique dégelée de fusant à bonne hauteur. Les balles et éclats ricochent à terre autour de nous et aux pieds de nos chevaux que nous mettons au galop : je ne sais vraiment pas comment nous échappons à cette sale histoire, les spectateurs nous croient morts alors que nous disparaissions dans la poussière et la fumée des

éclatements et ils sont tout étonnés de nous en voir sortir sains et saufs ... Nous aussi, nous avons eu chaud, mais nous sommes tout guillerets et tout fiers de notre aventure.

Et le lendemain pendant que je surveillais les travaux, mon cheval est blessé par un éclat d'obus pendant que mon trompette le tenait en main en m'attendant. Je touche un autre cheval, une grande bête alezane à la longue queue et à la longue crinière, de fort belle allure, mais peureuse et dérobarde, ayant une frousse atroce des autos, en somme fort désagréable à monter, mais des plus honorables pour un jeune sous-lieutenant.

18 septembre 1915. À peine notre nouvelle position commence-t-elle à prendre figure, nous recevons ordre de l'occuper. Comme les abris ne sont pas encore terminés, c'est la vie sous la tente qui recommence ; mais nous emportons tous les matériaux et meubles de notre ancienne position, à la grande fureur de la batterie qui nous y relève (ce sont des artilleurs du régiment de mes cousins Mazure, que je n'ai d'ailleurs pas occasion de revoir). Et nous continuons à terrasser avec acharnement.

Mais les événements se précipitent : en vue de l'exploitation de la percée projetée, on établit des passerelles sur les boyaux et les tranchées autour de nous, des reconnaissances de cavalerie viennent reconnaître ces points de franchissement, des batteries de tout calibre s'établissent autour de nous. Je vais à Sainte Menehould faire de nouvelles provisions de boîtes de conserve et de lait condensé pour pouvoir alimenter dignement la popote pendant la marche en avant.

En première ligne, quelques uns de nos hommes construisent un magnifique observatoire en sacs de terre avec un abri sous-terrain pour le téléphone. Malgré toutes nos précautions de discrétion, nous sommes repérés, et en face de nous un canon de 47 nous tire dessus : il fait sauter un à un nos sacs à terre, ce qui rend les réglages singulièrement sportifs. Les lignes téléphoniques sont doublées par des postes de signaleurs à bras.

Alors commence la préparation de l'attaque : nous sommes à la charnière extrême Est du mouvement, ce qui n'est pas spécialement favorable puisque, devant nous, l'ennemi sera tranquille et que sur notre droite il sera en parfaite position pour nous contrebattre et nous contre-attaquer ; le secteur de la division s'étend en terrain découvert entre l'Aisne à Cernon et le Bois Carré, à la lisière ouest du bois de la Grurie. Devant nous des réseaux de fils de fer d'une largeur et d'une densité qui donnent à réfléchir et une organisation de tranchées et de casemates d'une allure vraiment impressionnante. Pendant quatre jours et quatre nuits, les commandants de batterie tirent sur cette position en vue de la démolir et surtout d'ouvrir des brèches dans le réseau de fils de fer pour le passage des colonnes d'attaque. Ils sont aidés dans cette tâche par du 155 et du 280 qui font des explosions magnifiques, mais le résultat est douteux, car la position allemande est à contre-pente et, dans ces conditions, les obus ont bien de la difficulté à atteindre l'objectif ; il suffit d'un écart infime pour que l'obus tombe parallèlement à la pente et aille éclater beaucoup trop loin et sans aucune efficacité. La nuit on envoie surtout des obus à gaz (à croix jaune ou verte) pour empêcher l'ennemi de reconstruire et de réparer. En effet, la destruction pour être bien conduite en ce terrain difficile, doit être constamment observée, ce qui est impossible dans l'obscurité. À ce moment là, il faut donc se contenter de ce qu'on appelle des tirs d'interdiction.

25 septembre 1915. L'attaque est déclenchée, précédée d'un violent tir d'artillerie. Bessu est en liaison auprès du colonel d'infanterie dont le premier groupe soutien le régiment (le 2ème d'infanterie je crois) ; il est là bas avec quelques agents de liaison et de téléphonistes et d'après ce qu'il m'a raconté, au moment où il sortait de l'abri pour accompagner le colonel à l'assaut une balle traverse la trachée artère de l'un des téléphonistes qui mortellement atteint, s'effondre dans un jaillissement et un macabre gargouillis de sang. Et il paraît que le malheureux fixait avec des yeux fous de terreur et de reproche le lieutenant Bessu obligé de l'abandonner dans son agonie pour suivre le colonel.

Comme je l'avais fait prévoir, les brèches dans les fils de fer adverses n'ont pas été suffisantes, en raison de la difficulté de destruction par l'artillerie. Seules quelques sections parvinrent dans les

lignes ennemies, mais isolées et sans soutien sur leurs flancs, elles sont rejetées par les contre-attaques qui pénètrent même pendant quelques temps dans nos propres lignes. Il faut chasser les fantassins allemands à coup de grenades et de bombes de tranchées ; le capitaine Le Gorrec privé de conversation téléphonique avec nous, prend le commandement de canons obusiers de tranchée et contribue efficacement au succès de leur tir.

C'est l'échec : d'ailleurs le rôle de charnière est difficile et périlleux: peu de gloire à attendre, puisque l'avance est automatiquement limitée par la fixité de l'axe de la charnière. Par contre beaucoup de pertes à craindre, et ce fut malheureusement le cas pour nos troupes.

28 septembre. Alors, notre rôle terminé, la bataille se calma sur notre secteur alors qu'elle continuait acharnée et violente en Champagne de l'autre côté de l'Aisne. En ce qui nous concerne, nous nous bornons à des tirs d'interdiction.

4 octobre 1915. Je suis désigné pour passer 6 jours au central téléphonique avancé du groupe ; c'est l'ancien poste de commandement d'une division coloniale, alors que nos lignes étaient trois ou quatre km au-delà de leur position actuelle. Situé dans une carrière à 1500 mètres au nord de Vienne-Le-Château sur la route de Benarville, il est entièrement construit en demis cylindres de tôle d'acier recouverts de terre et de rondins, d'où son nom officiel de PC tunnel. Là aboutissent toutes les lignes venant de l'infanterie et de l'artillerie, c'est ici que se fait leur liaison et leur connexion. L'importance d'un tel poste est primordiale, aussi un officier du groupe y réside-t-il en permanence avec les cinq ou six téléphonistes qui assurent un service également permanent au central téléphonique.

C'est véritablement une cure de silence (si tant est qu'on puisse appeler ainsi le bruit ininterrompu des appels téléphoniques) et de solitude. On n'a guère de visite, sauf celle des commandants de batterie qui passent quelques fois par là en allant régler aux tranchées, et sauf à 11h et 18h l'arrivée des cuisiniers qui apportent les repas faits à l'arrière. La grande distraction, c'est le soir à la tombée de la nuit, la chasse aux rats qui pullulent et vivent gros et gras en troupes innombrables : on les assomme à coup de trique après les avoir éblouis par le jet lumineux d'une lampe électrique de poche, certains sont gros comme des chats.

Autre distraction, la destruction des obus allemands non éclatés ; de temps en temps les fantassins viennent nous les signaler et nous les faisons sauter avec des pétards de cheddite. Travail assez malsain car il faut transporter à bras les dits engins pour les réunir en un endroit propice où leur explosion peut être réalisée sans danger. Alors dame ! On ne sait pas ce qui peut arriver. Personnellement, je n'ai jamais eu d'accident, et pourtant que d'imprudences nous avons commises au grand effroi, mêlé d'admiration, des fantassins du secteur. Notre plus beau coup fut la destruction d'un splendide obus de 210 ; mais celui là nous l'avons détruit là où il était, car c'était un joli morceau d'acier de 100 kilos.

Et j'ai eu de la chance, sous la forme de quelques visites qui sortent de l'ordinaire ; celle du commandant Bernheim, celle du colonel Le Diberder, commandant l'AD 20 (artillerie de la 20ème division), enfin celle tout-à-fait inattendue du lieutenant Desmichels, un cousin de mon oncle Emile Lemouette, qui commande une batterie de mortiers de tranchée.

9 octobre 1915. Mon temps de garde terminé, je retourne à la batterie que je retrouve réinstallée à l'ancienne position. Décidément nous prenons nos quartiers d'hiver : d'ailleurs l'installation est devenue véritablement confortable et sympathique et je fais mille projets d'amélioration et d'embellissement.

13 octobre 1915. Il ne faut jamais faire trop de projets, surtout en guerre : il est écrit que je ne profiterai pas de mon splendide gourbi. Je passe à l'état-major du groupe où je prends les fonctions d'officier orienteur en remplacement de Sallantin qui est passé à l'état-major de l'A.D.20 : du point de vue confort, je suis loin de perdre au change : le PC du commandant Bernheim situé dans un ravinot à l'est de la ferme de la Renarde, est d'une solidité et d'un luxe qui me comblent de joie et d'admiration béate. Des lits en fils de fer ont des paillasses bien garnies et même des matelas ; il y a

des tables, des chaises, des fauteuils et tout un luxe de quasi civilisation, et puis le comble c'est un plancher, un vrai, un vrai plancher en vraies planches qui me change agréablement de la terre battue vite muée en boue les jours de pluie et de brouillard.

Enfin la popote y est somptueuse, et dans un abri voisin est établie une véritable cuisine où trônent un chef, dans le civil entremetier chez Maxime's, et son aide ; et les repas sont à la hauteur du cuisinier, une merveille, une délectation, mais la moitié de ma solde y passe (100 francs par mois) !

Si je gagne en confort, je perds sur tous les autres tableaux ; d'abord je quitte la batterie, le capitaine Le Gorrec si sympathique pour moi, Bessu si brave type au fond malgré ses perpétuelles engueulades et sa susceptibilité maladive, et tous mes hommes si chics et si gentils; je n'emmène que Lecoq, mon fidèle ordonnance. J'abandonne aussi la vie aventureuse qui me plaisait tant, avec des tournées continues aux tranchées, aux observatoires et aux PC des colonels, commandants de batterie, de compagnie et de section d'infanterie. Me voilà au contraire devenu un personnage stable et plutôt sédentaire avec une besogne de bureau assez considérable : réception et exploitation du courrier, rédaction des ordres et notes de service du commandant aux batteries, de ses comptes rendus aux autorités supérieures, et surtout d'innombrables états sur l'activité ennemie, les tirs effectués par les batteries, les observations faites ... pour ne citer que les plus importantes.

À cette époque, il n'y avait pas encore d'officier téléphoniste dans les groupes d'artillerie, j'ai donc la direction de l'entretien, de la construction et de l'exploitation de tout le réseau du groupe. Et cela représente des dizaines de kilomètres de lignes et de petites tranchées pour enterrer ces lignes ; et le tout doit être constamment en parfait ordre de marche ; à peine une ligne est-elle coupée, soit par un obus, soit par des éboulis, soit par la maladresse d'un passant, qu'il faut envoyer une équipe pour rechercher et réparer la coupure.

Je dois aussi accompagner le commandant dans ses visites aux généraux et aux différents chefs de l'infanterie, du colonel au chef de section, car il faut rendre cette justice au commandant Bernheim, il n'hésite pas à payer de sa personne et à faire de périodiques tournées de liaison. Ces promenades me sont d'ailleurs un réel agrément et une vraie distraction malgré les conditions quelques fois fort fâcheuses dans lesquelles nous les faisons.

Ce qui est moins drôle, ce sont les rapports avec le commandant lui même; il est d'un autoritarisme et d'une suffisance extrêmes. Quant à son éducation, ... un simple vernis et peu épais. Dans le service, il est cassant, à table il est cassant, même au bridge il est cassant, car après chaque repas, je suis commandé de service au bridge et j'y perds une partie de ma solde, le commandant étant un joueur excellent. Il plume sans vergogne tous ceux qui jouent avec lui et arrondit ainsi doublement sa solde. Les autres partenaires sont le docteur Henry et un officier d'une batterie, convoqué à cet effet par ordre téléphonique ; je dis bien un ordre, car cette invitation était faite sous forme impérative par cet animal de commandant qui ne connaissait aucune forme qui ne soit pas impérative et qui, en tout cas, ignorait systématiquement toute forme courtoise ou même simplement polie.

Octobre 1915. Les permissions ont repris depuis quelques temps et enfin mon tour arrive : mon titre de permission est à la signature à la division et l'officier de liaison de l'artillerie divisionnaire doit le rapporter avec le courrier du soir. Prévenu à l'avance, je suis prêt à partir, mon cheval est là, à la porte du PC, tenu en main par mon trompette ; je boue et rien ne vient. Pour gagner du temps je pars à cheval au PC de l'artillerie divisionnaire : toujours rien et l'heure tourne et je vais rater le train de la nuit ! Enfin, après une attente qui m'a paru interminable, le courrier arrive, je prends fébrilement possession de mon bien, je saute à cheval et je trotte bon train jusqu'à Sainte Menehould à quinze kilomètres de là. La route est noire et longue, derrière mon trompette me suit fidèlement. Et j'ai la chance d'arriver à peine dix minutes avant l'heure du train. Voyage à peu près confortable, arrivée à Paris au petit matin. Accueilli à bras ouverts par les Baudran. Et encore une nuit de voyage pour être à Vannes à six heures du matin ! Maman est satisfaite et ravie à la fois de

mon arrivée dont elle n'était pas prévenue. Pauvre maman, c'est une joie folle pour elle de me voir et Gilbert gambade autour de moi en me posant mille questions à tort et à travers, pendant que je fais un vrai déballage de tout ce que je rapporte: fusées d'obus, photos, sans oublier le linge à raccommoder. Mia et Robert Dorron sont là, eux aussi, mon oncle Pierre les ayant confiés à maman pour leurs études (Hélène et Michel sont restés à Loches à la Croix Brézet chez leur grand-mère).

Et ces 6 jours de permission passent terriblement vite ; maman m'emmène faire quelques visites aux des Roziers, Riant, des Vallières et autres et nous faisons quelques promenades à Conlhan avec Yette Riant et les deux Mougou. Et c'est le doux farniente de la vie de famille, avec de grasses matinées magnifiques.

Je repars le 1er novembre après le dîner et je passe la journée du 2 à Paris, hébergé magnifiquement chez les Baudran qui m'emmènent le matin à la messe à la chapelle espagnole et le soir nous allons voir ma tante Renoult dont l'accueil est touchant. Comme tout les gens qui ont vécu 1870, son moral est craintif et m'étonne. Par contre, celui de mon oncle Émile Lemouette est splendide ; il est précisément en permission et je déjeune chez lui ; il est chef d'escadron, commandant un parc d'artillerie et m'explique le coup sur l'installation de son parc et de ses ateliers. Dès le soir, départ à 20h à la gare de l'Est dans un train archi-bondé où je suis debout jusqu'à 11h du soir ; je peux enfin trouver une place assise et me reposer un peu. Ces quelques heures de sommeil ne sont pas de trop, car c'est la deuxième nuit que je passe dans le train et mes pérégrinations sont loin d'être terminées, car j'arrive à 3h du matin à Sainte Menehould, sans aucun moyen de transport pour rejoindre le groupe. Je pars à pied par une nuit noire et brumeuse en compagnie d'un lieutenant d'infanterie, aussi peu favorisé que moi ; à deux la route paraît moins longue, mais je suis tout de même un peu las lorsque j'arrive enfin à la Renarde, après avoir abattu mes quinze kilomètres, avec mon baluchon de permissionnaire pourtant bien léger mais qui me paraissait de plus en plus lourd.

6 novembre 1915. Je reprends mon service et spécialement mes inspections de lignes téléphoniques jusqu'aux tranchées. Comme il fait un temps pluvieux et une boue atroce, je reviens dégoutant et d'autant plus heureux de retrouver la confortable installation du PC du premier groupe et sa cuisine non moins appréciable. Les fantassins sont d'ailleurs enchantés de nous voir, nous autres artilleurs si attentifs à garder avec eux de bonnes liaisons ; ils m'accueillent toujours avec beaucoup de sympathie. D'ailleurs le dixième d'artillerie a la grande cote et vraiment à la 20ème division, la confraternité d'arme est absolue et d'autant plus remarquable qu'en bien d'autres divisions, fantassins et artilleurs se regardent comme chiens et chats, chacun restant chez soi et ne cherchant en aucune façon à établir des liaisons personnelles sympathiques, gage certain d'une parfaite liaison technique.

8 novembre. Il est écrit que mon existence sera pleine d'imprévus et de changements : me voilà maintenant envoyé comme adjoint de liaison du groupe auprès de la 39ème brigade d'infanterie. Je n'y arrive pas en inconnu, car le commandant de cette brigade est le général Hennocque que j'ai connu autrefois à Dinan comme chef d'escadron au 13ème Hussard alors que mon père y faisait un stage de cavalerie ; il m'accueille plus qu'aimablement dans son splendide poste de commandement à demi souterrain établi aux flancs d'un ravin au nord de la vallée de la Brenne (nommé PC Madeleine). Ce PC est vraiment une pure merveille, la principale pièce, très spacieuse, est une grande salle servant de salle à manger et munie d'une immense cheminée à hotte entièrement construite en briques par les sapeurs des régiments. Elle est meublée comme le serait une salle à manger de gentilhommière de province, grâce à de nombreux emprunts de mobilier, de vaisselles et même de tableaux et de bibelots faits à Vienne-Le-Château aux dépens des maisons de campagne bourgeoises avant qu'elles ne soient démolies par les obus. J'ai spécialement gardé le souvenir d'une pendule Louis-Philippe qui, à certaines heures, jouait des airs naïfs d'opéras comique.

Et les chambres ne le cédaient en rien à cette salle, de vraies chambres de jeunes filles, tendues en toile de Jouy, avec de vrais lits, de vrais tapis, de vrais matelas, de vrais cabinets de toilettes, le

tout confortable, accueillant et sympathique à souhait. Dans ce sinistre bois de la Grurie, tout cela est tellement imprévu que cela me rappelle les merveilles du Nautilus dans l'île mystérieuse de Jules Verne !

Également à flanc de ravin et un peu plus bas les logements des hommes, les salles des secrétaires, des hommes de garde, des téléphonistes, des ordonnances, également propres, spacieuses et même luxueuses, avec des magasins, des écuries ... la vie de château.

Affectueusement accueilli par le général, j'étais évidemment le bienvenu chez les officiers de l'état-major : le capitaine Molinier, très gentil, très intelligent (devant passer peu après à l'état-major du corps d'armée et je l'ai retrouvé général de division en 1939), le capitaine Tual, d'une intelligence et d'une éducation bornée et, naturellement, d'autant plus content de lui-même et d'autant plus méprisant pour les autres ; le sous-lieutenant Méheut, réserviste, dans le civil artiste dessinateur à l'Illustration, extrêmement gentil et sympathique ; devenu le célèbre peintre de la marine, professeur aux Beaux Arts, qui a décoré plusieurs paquebots. Je l'ai retrouvé à Paris en 1955, il est mort peu après. Enfin l'abbé Lemasson, aumônier de la brigade, le type du prêtre de village, borné et paresseux, passant ses journées au coin du feu au lieu de remplir son ministère, étudiant des vieilles écritures gothiques au lieu de se pencher sur l'âme des pauvres troupiers.

Mon rôle dans cet été major était tout diplomatique, j'étais l'officier de liaison de l'artillerie et comme tel, je devais aplanir toutes les difficultés, recueillir les renseignements, et surtout, par ma présence et mes allées et venues dans le secteur de la brigade, concrétiser la coopération de l'artillerie. Dans cet esprit, j'accompagnais toujours le général dans ses inspections et il en faisait très fréquemment, escorté de ses deux chiennes fox qui entre parenthèses, me procuraient bien de l'ennui en se perdant constamment ; à part ce désagrément, je retirais grand plaisir de ces promenades, le général étant un très agréable causeur et, je le répète, particulièrement bienveillant à mon égard. Par contre je le trouvais extrêmement dur avec les fantassins dont lui, cavalier fraîchement promu au commandement d'une brigade d'infanterie, comprenait mal la mentalité et n'excusait jamais le moindre manquement à la tenue et à la discipline ; dans cette boue atroce et dans cette misère, ces pauvres troupiers rescapés de l'Artois et âgés souvent de plus de 35 ans, se voyaient assimilés par lui à ses cavaliers de 20 à 25 ans, aussi peu éprouvés que possible par les combats, et encore moins par la misère puisqu'ils étaient toujours à l'arrière dans de bons cantonnements, prêts à je ne sais quelle percée hypothétique, occupés seulement à seconder la gendarmerie dans sa surveillance des routes.

Tout de même, plus tard, le général Hennocque acquit une plus exacte compréhension des choses ; en attendant je me souviens avoir sauvé des pires sanctions un pauvre fantassin qui, placé en sentinelle en carrefour de boyaux, s'était assis et avait posé son fusil. Il m'avait fallu pour cela mentir effrontément au nez du général en lui affirmant contre toute vraisemblance qu'il avait mal vu.

Au cours de ces inspections, j'avais occasion de voir mille détails très intéressants, par exemple des sapes profondes construites par le génie à huit à dix mètres sous terre dans les règles les plus parfaites de l'art du mineur, avec coffrage et boisage. De plus je faisais personnellement de jour et de nuit des rondes aux postes téléphoniques d'artillerie occupés par un sous-officier et deux ou trois hommes soit aux observatoires avancés, soit en liaison avec les commandants de bataillons ou de compagnies d'infanterie. Déjà le jour, dans une boue glacée de près de 50 cm d'épaisseur, ce n'était pas très drôle, mais la nuit, ce ne l'était plus du tout, et il y avait en plus le risque de se faire surprendre par des patrouilles allemandes : en effet, dans cette période de stagnation, les lignes n'étaient pas occupées sur tout le front et seuls des îlots réservaient une garnison d'ailleurs terrée dans les abris, sous la garde de quelques guetteurs. Dans une telle situation, il était facile de se faufiler d'une ligne dans l'autre sans rencontrer âme qui vive. Et c'est pourquoi le général plein de sollicitude me faisait-il toujours accompagner par un fantassin en arme, fusil chargé et prêt à toute éventualité. Il ne m'est d'ailleurs jamais rien arrivé que, plusieurs fois, le risque d'être enlisé, et

constamment des ennuis de lignes téléphoniques coupées ou mal entretenues. Et je passe sous silence le froid glacial qui régnait à cette époque et qui me faisait apprécier d'autant plus, à mon retour, la chaude et sympathique atmosphère de ce poste de commandement somptueux.

Le général recevait beaucoup et la chère y était de premier ordre ; il invitait souvent ses commandants de régiments: le colonel de La Touche cdt le 2ème d'infanterie, le colonel Pigne cdt le 25ème d'infanterie (camarade de promotion de St Cyr de mon père), des chefs de bataillon, des officiers des autres armes, entre autres le colonel Le Diberder et le commandant Bernheim (qui venait soigner là son futur 5ème galon), le capitaine du Génie Lippman, un X, dans le civil ingénieur des Ponts et Chaussées, que j'avais autrefois connu à Vendôme ami de mon futur cousin Georges Normand.

Il ne passait guère de jour qu'il n'y ait quelque invité, ce qui était très intéressant pour moi en me faisant faire connaissance d'un tas de gens et en me faisant assister à toutes sortes de conversations. Ordinairement, je me levais à 8h, la matinée était occupée, soit à accompagner le général dans ses tournées, soit à faire les miennes et à m'occuper de mes liaisons téléphoniques. Généralement, chacun travaillait de son côté, le général dans sa chambre, les officiers dans les bureaux, l'abbé et moi dans la grande salle. Le soir après le dîner, tout le monde jouait au 31, y compris le général qui semblait y prendre grand plaisir.

C'est au PC Madeleine que j'ai eu l'occasion de retrouver mon camarade Dagallier, un X que j'avais connu au lycée de Rennes, que j'ai ensuite retrouvé à l'U.S.I.C. (Union Syndicale des Ingénieurs Catholiques), puis à Grenoble où il était directeur de la célèbre maison de turbines hydrauliques Neyret-Bellier-Picard-Pictet, et qui est maintenant un des seigneurs de la construction et de l'équipement électrique. À cette époque, il était à l'É.M. de l'Artillerie du Corps d'armée et venait d'être détaché dans le secteur pour y organiser l'écoute des communications téléphoniques ennemies. Des prises de terre étaient posées par des patrouilles le plus près possible des tranchées allemandes et, grâce à des appareils amplificateurs, on arrivait à capter par induction tout ce qui se disait de l'autre côté, par une écoute permanente de jour et de nuit assurée par des sapeurs télégraphistes du Génie. On arrivait à avoir ainsi un nombre considérable de renseignements des plus précieux sur les troupes en ligne, les relèves des unités, le moral de ces troupes, les emplacements des postes de commandement, des batteries, le régime des tirs, les heures des ravitaillements en munitions et en vivres. Et le tout nous permettait de conduire utilement les tirs de notre propre artillerie, ainsi que les sorties de nos patrouilles, sans compter les informations utilisables en haut lieu.

En fin novembre, vinrent deux opérateurs de la section photographique de l'Armée qui, pilotés par le général lui-même, prirent une série de photos remarquables du secteur au point de vue documentation historique. À leur grand émoi, le général les emmena jusque dans un petit poste d'infanterie prendre des vues d'un petit poste allemand situé à quelques 15 m de là. Beaucoup de ces photos ont paru dans les albums de la section historique de l'Armée et j'ai pu en acquérir quelques unes (je suis pris sur l'une d'elle aux côtés du général Hennocque et du colonel Piqué).

Je fis ainsi mes premières armes dans l'État-Major et j'en ai gardé le meilleur souvenir, tant au point de vue intérêt que, il faut bien le dire, au point de vue confort matériel. Par la suite de mon récit, on pourra s'apercevoir que, petit à petit, mon enthousiasme baissa et se transforma même en une véritable réprobation de l'esprit d'état-major, lorsque, prenant de la bouteille, je me rendis mieux compte de l'ambiance réelle.

Cette première expérience d'état major fût d'ailleurs assez courte, un mois à peine ; en effet en fin novembre, la structure intérieure des divisions d'infanterie fût modifiée. Au lieu de quatre régiments groupés en deux brigades, il y eut une infanterie divisionnaire composée de trois régiments seulement. Du coup la trente-neuvième brigade fut supprimée, l'infanterie divisionnaire fut installée dans un poste de commandement appelé PC Lavoisier, contigu à celui de l'artillerie

divisionnaire, colonel Le Diberder, et le général Hennocque pris le commandement de l'infanterie de la vingtième division.

Ainsi le PC Madeleine ne fut plus le siège d'une brigade mais d'un régiment d'infanterie ; en principe je devais donc continuer ma liaison au près de l'infanterie au PC Lavoisier; mais arrivé là avec ordonnance, arme et bagage, j'y fus très mal reçu par le lieutenant Groth de cet état major, sec comme un coup de trique au physique comme au moral. Officier de réserve possédant de très beaux états de services, décoré pour s'être évadé en 1915, très intelligent, c'était le fils du général Groth qui autrefois commandait à Rennes la vingtième division d'infanterie en temps de paix (à cette division appartenait le quarante-huitième d'infanterie où mon père était capitaine) et j'étais plusieurs fois sorti chez son père, lorsque en 1909 j'étais en mathématiques élémentaires pensionnaire au lycée de Rennes. Ces souvenirs communs ne me valurent aucune courtoisie de sa part et il se borna à me déclarer que les PC de l'infanterie divisionnaire et de l'artillerie divisionnaire étant contigus, la liaison se faisait automatiquement et que ma présence était inutile.

1er décembre 1915 : Je n'eus donc qu'à rejoindre le PC du premier groupe où le commandant Bernheim m'affecta à la première batterie. Je fus assez marri de cette décision, car je m'attendais à réintégrer la troisième batterie dont j'avais gardé un si bon souvenir; mais il paraît qu'il n'y avait plus de place de lieutenant, car j'avais déjà été remplacé. Mes regrets furent atténués quelques jours plus tard par le départ du capitaine Le Gorrec, désigné comme instructeur à Fontainebleau. Ce n'est cependant pas le cœur très gai que j'entrai à la première batterie ; d'abord par souci trop matériel, je comptais retrouver à la troisième ma cagna construite avec tant de soin et l'objet de mon orgueil, tandis qu'il n'y avait rien pour moi à la première. Ce ne fût qu'un détail vite effacé, car en quelques jours, on me construisit une installation tout aussi agréable et peut-être même plus confortable.

Mais chose plus grave, la première batterie était en principe commandée par le capitaine de Maismont qui, je l'ai déjà dit, fut relégué pour incapacité notoire, au commandement du regroupement des échelons de tout le régiment. Le commandement était donc exercé pratiquement par le lieutenant en premier, d'abord par le lieutenant Rico qui fut blessé en Artois et évacué, actuellement par le sous-lieutenant Noullet : c'est donc ce dernier qui devenait mon commandant de batterie. Or c'était un drôle de type : fils d'un commandant d'artillerie, il avait été sans doute fort mal élevé, car c'était un dévoyé, très amusant, très spirituel, mais d'un esprit de commis voyageur ou de sous-officier. D'ailleurs il était encore sous-officier tout récemment et venait d'être promu sous-lieutenant. Mais alors que j'étais de réserve et donc à titre temporaire, il était d'active et à titre définitif par le jeu des règlements et, de ce fait, mon subordonné de la veille devenait mon supérieur. Je l'avoue très humblement, j'étais assez froissé de la situation dans laquelle me mettait ainsi le commandant Bernheim avec son autoritarisme sans courtoisie ni délicatesse. Comme on le verra par la suite, cette situation anormale se reproduisit plusieurs fois : en effet un officier à titre temporaire comme je l'étais n'avait d'ancienneté que vis à vis des autres officiers à titre temporaire et tous les officiers à titre définitif d'active et de réserve avaient automatiquement le pas sur moi, même tout récemment nommés. Bien mieux il en était également de même pour les sous-lieutenants d'active temporaires, l'active l'emportant toujours sur la réserve. Comme je suis resté pendant près de deux ans à titre temporaire, cela me mit dans des situations ridicules et désobligeantes, soit que mon poste me donna le commandement sur des officiers qui légalement avaient le pas sur moi, soit que j'eus à obéir du jour au lendemain à des sous-officiers de la veille. Il n'y avait évidemment rien à faire contre des prescriptions légales et réglementaires ; pour y remédier il aurait fallu que je sois nommé à titre définitif, c'est à dire titularisé, mais par un imbroglio extraordinaire de règlements contradictoires, je dus attendre des dispositions légales parues en 1917 pour être enfin titularisé. Jusque là, il fût impossible de me faire passer et pourtant je dois reconnaître que tous mes chefs s'employaient activement à cela, aussi bien le capitaine Le Gorrec et le commandant Bernheim, que le colonel Le Diberder et le général Majon (commandant l'infanterie du Xème corps d'armée).

Je dois d'ailleurs reconnaître que Nouillet fut très gentil avec moi, malgré ses manières un peu « étonnantes » de vieux sous-officier.

Un peu plus tard, en janvier, arriva au groupe un aspirant, cousin du commandant Bernheim et portant le même nom que lui et, suivant l'usage dans l'artillerie où les aspirants ont pratiquement rang d'officiers, il vivait complètement avec nous. Charmant garçon d'ailleurs, très beau gosse d'un type oriental ou sud-américain, tout à fait le genre de Manuel Arequipa dans l'édition illustrée de « Train de luxe » d'Abel Hermant : Très raffiné, très élégant, fils unique de juifs colossalement riches, il recevait des tas de paquets de friandises de grand luxe dont il nous faisait d'ailleurs généreusement profiter. Très gentil, très bien élevé, ne cherchant pas du tout à arguer de sa parenté avec le commandant, c'était un excellent camarade et je n'ai eu qu'à me louer de mes rapports avec lui. Le pauvre garçon devait être très grièvement blessé en Champagne en 1917 : un éclat d'obus de 210 lui arracha la moitié de la face et il mourut au bout de quelques jours de cette horrible blessure.

La première batterie faisait popote avec le commandant ; deux fois par jour, nous faisons donc à travers bois les quinze cents mètres qui nous séparaient du PC, en hiver par la pluie, le vent et quelques fois la neige et le froid, ce n'était pas toujours très drôle. Mais la cuisine était si bonne que cela aurait compensé le dérangement s'il n'y avait pas eu comme fâcheux digestif la perspective du bridge du commandant, corvée obligatoire!

7 décembre 1915: Mais il était écrit que mon existence continuerait à être vagabonde : quelques jours à peine après mon installation à la première batterie, mon tour arrive de passer six jours au PC avancé du tunnel. Cette fois c'est pire que jamais : pluie atroce, tout est plein d'eau, tout tombe en boue et s'effondre, les lignes téléphoniques sont constamment coupées par des éboulis. Par contre fort heureusement le secteur est des plus calme; boyaux et tranchées sont plein d'eau au ras bord, tout le monde circule en pleine vue de l'ennemi et les allemands font de même, c'est même une perspective assez curieuse que de voir cette sorte de trêve due à l'inondation : on pourrait se démolir à vue et pourtant pas un coup de fusil n'est tiré. Des allemands viennent jusqu'à nos lignes et offrent cigares et cigarettes; certains discutent et déclarent l'existence intenable dans leurs tranchées inondées, il est vrai que leur ligne étant dans le fond du ravin, ils doivent être encore plus malheureux que nous dont la position se trouve sur la crête et sur les pentes. Je voisine agréablement avec un lieutenant commandant une batterie d'artillerie de tranchée dont les pièces sont au fond de l'eau, et avec les officiers d'une compagnie de mitrailleuses dont j'ai fait la connaissance chez le général Hennocque.

15 décembre 1915: Et le vagabondage continue; à peine rentré à la batterie, je pars au PC de l'artillerie divisionnaire pour remplacer un officier en permission. Le colonel Le Diberder qui m'a demandé personnellement (quel honneur!) m'accueille paternellement; ce n'est pas un foudre de guerre et il est surtout d'une paresse insurmontable. Mais sa gourmandise surpasse encore sa paresse; c'est une fine gueule dans toute l'acception du terme. Les repas constituent la grande préoccupation de sa journée, la popote est délectable, mais hors de prix : on fait venir du beurre et des poulets de Bretagne, des plats cuisinés en boîtes de conserve de chez Prunier, et ce vieux grigou de colonel ne veut pas payer un sou de popote de plus que nous, pauvres lieutenants qui touchons trois fois moins de solde que lui et deux fois moins de ration réglementaire!

Très intelligent (c'est un x), très spirituel, il est très gai et très amusant; il abuse d'ailleurs de son grade pour faire sur ses subordonnés des plaisanteries à l'emporte-pièce qui désobligent vivement ses malheureuses victimes sans que, par discipline elles puissent répliquer. Quand aux absents, les oreilles doivent leur teinter, car il ne les épargne guère, même les généraux et même ses propres commandants de groupe. Avec cela passionné de bridge et très fort joueur : je perds contre lui tout ce qui me reste de ma solde, une fois la popote payée. Décidément je n'ai pas de chance avec mes chefs au bridge !

Le capitaine adjoint, capitaine Lesourd, est absolument charmant; très intelligent, très homme du monde, remarquablement chic et bien élevé, jeune et très sympathique, c'est de plus un excellent

officier et pour un paresseux comme le père Le Diberder, c'est le chef d'état major rêvé : celui qui s'occupe de tout, qui règle tout sans une erreur, à la perfection, avec un tact et un doigté remarquables. Avec cela toujours souriant, aimable et de bonne humeur. Pour moi, il a été à la fois un chef et un camarade agréable. J'ai encore des photos en couleur qu'il a faites de moi revêtu d'une nouvelle et splendide tenue doublée de poils de chameau (pour l'hiver) arrivée précisément de chez Buisson à Saumur. Il a été grièvement blessé à la tête en Champagne en juin 1917.

Les deux autres adjoints sont deux Centraux de promotions relativement anciennes. Le plus ancien, lieutenant Amiard, un peu fruste et bougon, le deuxième lieutenant Cléret de Langavant, très gentil et aimable mais un peu niais. Je les ai remplacés l'un après l'autre dans leur permission, de sorte que je suis resté plus de quinze jours à l'artillerie divisionnaire. Fait curieux pendant toute la guerre, j'ai trouvé beaucoup plus d'agrément et de soutien auprès des X qu'auprès des Centraux. Le Gorrec, Le Sourd, O'Neil, Le Diberder, Majon étaient des X, Bernheim aussi mais celui là...! Par contre les Centraux ne m'ont jamais aidé en rien, quand ils ne m'ont pas franchement desservis ; j'ai souvent eu à souffrir de leurs incartades, de leur mauvais vouloir, de leur jalousie, et le plus grand nombre m'est resté parfaitement indifférent.

Agrément renouvelé de mes autres pérégrinations et toujours appréciable, j'ai une installation charmante : un gourbi à flanc de coteau très sec et très confortable, planchéié sur le sol et le long des parois, exposé plein midi et bien chauffé par un petit poêle à bois religieusement entretenu par mon fidèle Lecoq. Travail peu pénible : quelques comptes-rendus écrits ou téléphonés, surveillance des liaisons. Et chaque jour, l'un de nous va en liaison au rapport à l'état major de la division à Noiremont. Une auto de la division vient nous chercher et nous ramène; agréable impression pour moi d'être ainsi véhiculé dans des conditions de confort jusqu'ici inconnues de moi. Mais en passant le long des convois, on éclabousse des fantassins qui pataugent dans la boue gluante et la neige fondue et ça me dégoute effroyablement en supprimant tout mon plaisir.

Le rapport est présidé soit par le général, soit par le chef d'état major, commandant Bourtel ; chacun fait le compte rendu des événements de la journée, ce qui est d'ailleurs assez bref par le calme absolu qui règne sur ce secteur d'hivernage et de boue. On reçoit les ordres, on échange le courrier. Les officiers de la division sont sympathiques, surtout le capitaine de Liancourt, un artilleur qui sera tué en 1916 dans la Somme, mais, sauf le capitaine Bonamy un cavalier pourtant, mais très sévère, trop froid et l'ai trop gendarme ; et pourtant je l'ai connu à Dinan ; lorsque mon père faisait son stage aux hussards, il était lieutenant au vingt-quatrième dragon à l'escadron du capitaine Brunet.

À Noël, échange de politesse gastronomiques avec l'état major de l'infanterie divisionnaire, d'abord le général Hennocque déjeune chez nous, repas pantagruélique : huitres, omelette au jambon (rarissime!), oie grasse fourrée aux marrons, pâté de foie gras Prunier, gâteau breton, etc. etc, le tout succulent. Et le soir c'est nous qui réveillonnons chez le général : huitres, langue en gelée, jambon d'York (!), foie gras, gâteau, vins fins, champagne. Le lendemain nous étions fatigués de toutes ces bombances ! Après tout ce luxe, il faut se replonger dans la boue qui devient pire que jamais ! Et le premier janvier c'est chez le commandant Bernheim qu'a lieu le festin du jour de l'an, bien fatigant pour les intestins, toutes ces folies gastronomiques.

19 janvier 1916. À part ces détails de cuisine, il paraît que mes services ont été appréciés par le colonel Le Diberder et le capitaine Lesourd, car à peine revenu à la première batterie le 7 janvier, je suis de nouveau rappelé à l'état major de l'artillerie divisionnaire et cette fois définitivement affecté comme officier adjoint : on vient en effet de réorganiser le service téléphonique qui prend de plus en plus d'importance, des équipes de spécialistes sont formées dans les différents états-majors à partir de ceux des groupes et dans chaque état-major un officier est spécialement chargé de ce service. C'est moi qui étrenne celui de l'A.D./20.

Il ne s'agit en aucune façon d'une sinécure ; j'ai sous ma direction près de 200 km de lignes et une centaine de postes de toutes marques, le tout dans un certain désordre, ou tout au moins dans

un absolu manque d'unité. Une partie des lignes est à vérifier de fond en comble, un grand nombre d'appareils sont à réformer, les équipes de téléphonistes sont à constituer et à instruire, le plan général des liaisons est à fixer.

Tout ce travail est à effectuer sous la haute direction d'un colonel, commandant le génie du corps d'armée (télégraphistes) ; je dois aller en liaison auprès de lui à Sainte Menehould toutes les semaines, ainsi que les autres officiers téléphonistes. Je ne m'en plains pas, c'est une agréable diversion à mon existence habituelle ; je vois enfin des lieux à peu près civilisés, si tant est que l'on puisse qualifier de ce nom un petit trou comme Sainte Menehould où les rues sont bondées de troupiers et où l'on rencontre vingt militaires pour un civil. Et puis cela donne l'occasion de faire quelques courses pour moi dans les magasins, et de nombreux achats pour la popote de mon gourmet de colonel. Rencontré à Sainte Menehould le commandant Guillot-Lohan, autrefois lieutenant de mon père au quarante-huitième. Je l'ai trouvé bien fatigué, il paraît qu'il n'a pas été un guerrier bien brillant.

D'ailleurs je fais le parcours dans des conditions confortables, grâce à mon camarade de promotion, le sous-lieutenant Béquart, officier téléphoniste à l'état major de l'artillerie lourde du corps d'armée qui m'emmène dans sa voiture.

Moins confortable, mes inspections dans le secteur, pour visiter les lignes des groupes, des batteries, des relais et des observatoires, car on patauge dans une glu effroyable. Et moins sympathique aussi mes liaisons auprès des commandants de groupe : je suis évidemment loin d'être le bienvenu lorsque je viens les activer pour remettre leur ligne en état, pour leur faire rendre leurs appareils en excédent et pour me faire remettre les comptes exactes de leur matériel.

Une question est particulièrement épineuse, c'est la nécessité de poser les lignes dans des caniveaux (j'en ai déjà parlé) pour les rendre moins vulnérables aux éclats d'obus. En effet, la plupart d'entre elles traversent la vallée de la Biesme qui, normalement marécageuse, est complètement inondée en hiver. Creuser des caniveaux dans un étang est pure chimère. Un beau jour j'ai adressé à ce sujet un magnifique rapport au général Anthoine, commandant le corps d'armée pour lui demander l'autorisation de laisser les lignes aériennes dans la traversée de la vallée ; quelques jours après, mon rapport m'est revenu avec la mention suivante « il n'y a qu'à creuser les caniveaux plus profond » écrite et signée de la main d'Anthoine, ipsissimus ! Quelle magnifique négation du principe des vases communicants ; je n'ai pas pensé à conserver cette pièce insigne, ce document scientifique magnifique, signé d'un X ; quel dommage pour l'édification des générations à venir ! On aurait pu ainsi apprécier à sa juste valeur l'influence de la discipline et des règlements militaires sur les lois de la physique la plus élémentaire.

Je n'ai pas encore eu l'occasion de parler de ce célèbre général Anthoine (si pourtant à l'occasion du fameux, tristement fameux point 500 dans le labyrinthe). Je tiens à dire un mot de ce chef surnommé : « le Satrape ». Ce nom le définit admirablement : très intelligent, mais d'un autoritarisme fou, auprès duquel celui du commandant Bernheim n'était que jeu d'enfant. Tout devait plier devant lui, les hommes, les choses et les événements. Brutal, cassant, sans pitié, deux hommes seulement trouvaient grâce devant ses yeux, son officier d'ordonnance, un lieutenant de cavalerie, qui seul de tout le corps d'armée, osait se promener dans Sainte Menehould avec une éternelle bouffarde au bec, alors qu'un ukase du général avait interdit de fumer la pipe, et l'adjudant Porger, son adjudant automobiliste, un banquier juif très riche qui lui servait de popotier, de maître de cérémonies, de factotum et de grand maître de ses déplacements. Tous les autres tremblaient devant lui, du plus petit jusqu'au plus grand ; et ses ukases étaient impitoyables dans leur imprévu. N'avait-il pas un jour, pour je ne sais quelle raison, interdit de faire trotter les chevaux sur les routes ; du coup les liaisons par cavalier, les convois et les ravitaillements se trainèrent sur les routes en les encombrant indéfiniment, amenant des retards considérables et exposant hommes et chevaux au froid et aux intempéries pendant d'inutiles heures supplémentaires. Et des postes de gendarmes et de cavaliers, les uns fixes les autres mobiles, surveillaient sur les routes et spécialement aux

carrefours et aux points de passage obligés la stricte exécution de ses ordres : le gendarme est sans pitié, également sans doute le cavalier promu gendarme, car d'innombrables délinquants furent punis et avec quelle vigueur. Pour les hommes c'était trente jours de corvée de réparation des boyaux aux premières lignes, pour les sous-officiers c'était la cassation, pour les officiers quinze à trente jours d'arrêt de rigueur (Loyer a ainsi écopé de ses quinze jours) : ainsi de nombreuses unités se sont vues du jour au lendemain privées des deux tiers de leurs gradés et il n'est plus resté aux commandants de ces unités d'autres alternatives que de proposer pour l'avancement leurs gradés cassés... ridicule, invraisemblable, mais rigoureusement exact !

Naturellement, avec un tel commandant de corps d'armée, il y eut une forte recrudescence de sévérité dans tout le secteur. En particulier le général Hennocque qui venait de prendre le commandement de la vingtième division, s'en donnait à cœur joie ; comme je l'ai déjà signalé, ses antériorités de cavalier amoureux de la tenue faisaient de lui un terrain particulièrement favorable à de telles mesures. En ce qui me concernait, il était particulièrement excité sur la question des lignes téléphoniques et j'en avais le contrecoup.

Autre question bien épineuse, le recrutement des nouvelles équipes téléphoniques, car évidemment les commandants d'unité, requis de désigner pour ces postes délicats leurs meilleurs hommes, n'avaient rien trouvé de mieux que de donner les noms de leurs indésirables, fainéants, dévoyés, condamnés, voyous et autres. J'ai eu à ce sujet de terribles prises de bec et choses curieuses, ces étranges recrues ont donné les meilleurs résultats ; évidemment, il fallait savoir les mener et les commander, mais une fois qu'on avait leur confiance, ils se faisaient tuer pour nous et leur travail était exécuté dans des conditions de rapidité et de perfection inattendues sous les bombardements les plus intenses et malgré les pires intempéries.

Ainsi ce gigantesque travail d'organisation fut mis sur pieds en quelques semaines et tout était à peu près complètement terminé quand j'ai été désigné pour suivre un cours d'officiers de liaison à la compagnie des sapeurs télégraphistes de l'armée à Nettancourt. J'ai passé la six jours avec une douzaine d'officiers des différents corps d'armée, aimablement accueillis par les officiers du génie, mais soigneusement empoisonnés par six heures d'instruction journalières en plein air par un froid de moins dix degrés et un vent glacial. Cependant, si au point de vue technique ce stage ne me laissait qu'une impression très vague, j'en ai conservé un souvenir inoubliable : c'est là que dans la nuit du 20 au 21 février qui a marqué le début de l'offensive sur Verdun, j'ai assisté à la chute d'un zeppelin descendu par une batterie antiaérienne.

Spectacle inouï que cette énorme masse brusquement traversée par une trajectoire qui y laissait une longue trainée lumineuse ; puis tout d'un coup, l'embrasement, la cassure en angle du ballon allongé et la chute de cette gigantesque torche ; de toute part, les spectateurs criaient leur enthousiasme, sans pitié pour les victimes. Le lendemain nos instructeurs ont été assez aimables pour nous emmener à Revigny voir les débris de l'aéronef : un chaos de poutrelles d'aluminium tordues, brisées, noircies, entassées, fumant encore dans une odeur fade de pétrole et de chaire brûlée. Et de fait, dans ce qui était l'avant de la nacelle, une vingtaine de gros tas noirâtres, gonflés, méconnaissables, affreux restes de ce qui fut des hommes. Ils s'étaient entassés là, sans réfléchir, dans ce qui était le point le plus éloigné du foyer de l'incendie. L'un d'eux avait même sauté par dessus bord, sans parachute naturellement puisqu'il n'en existait pas à cette époque, il était tombé droit dans le sol, une partie de son corps avait pénétré de près d'un mètre dans la terre pourtant durcie par un gel prolongé, l'ensemble s'était écrasé sur soi même en un tas informe. Pénible spectacle vraiment, même lorsqu'il s'agit de l'ennemi.

Une fois réinstallé tout le réseau et organisé tout le personnel et le matériel de transmission tant téléphonique qu'optique, j'ai dû me plonger dans la paperasse d'état major : un tas d'états, de comptes-rendus, de rapports compliqués à ravir et probablement indispensables quoiqu'il y paraisse. Vie de bureau abrutissante et stupide, marquée seulement par un somptueux dîner organisé chez nous le 3 avril 1916 pour le six-centième jour de la guerre : carpe frite, foie gras

truffé, poulet rôti... pour ne citer que les pièces principales. Le printemps apporta quelques diversions à cette existence monacale : mes téléphonistes se livrèrent au jardinage avec des fleurs prélevées dans les jardins abandonnés de Vienne-la-ville. De mon côté, grâce au beau temps et à la sécheresse, je pus faire de délicieuses promenades à cheval avec le capitaine Lesourd dans les bois de ce magnifique pays d'Argonne. Le même printemps, favorable aux évolutions de l'aviation, nous fit cadeau d'un magnifique avion albatros allemand abattu « à l'influence » et sans un coup de mitrailleuse par un de nos avions de chasse. Il se posa dans un atterrissage parfait dans la vallée de la Biesme tout près de Vienne-le-Château, avec son équipage indemne!

Autre cadeau mais bien moins agréable : en remplacement du général Majou promu au commandement d'une artillerie d'armée, nous recevons le colonel Bordeaux comme commandant de l'artillerie du corps d'armée. C'est un excité de première classe qui s'agite follement pour gagner ses étoiles !

Mais il n'est pas le seul à s'exciter dans les hautes sphères du commandement : notre grand chef lui-même le général Anthoine, le Satrape, ronge son frein en voyant son Xème corps d'armée enlisé dans un secteur calme, plus que calme, stagnant, alors qu'à Verdun, d'autres généraux sont en pleine action et avancent à ses dépens. Il veut avoir son commandement d'armée et, dans un tel marasme, il ne réussira jamais à l'obtenir ; alors pour faire parler de lui, pour se mettre en valeur, il monte une action d'une stupidité navrante et d'une niaiserie désespérante, d'une inutilité évidente.

Dans la zone de la vingtième division, les allemands possèdent une avancée d'une cinquantaine de mètres sur un front de cinq-cents mètres. Cette avancée ne gêne vraiment en rien nos troupes qui l'ont bien supportée depuis de longs mois, mais elle gêne le Satrape qui rêve une rectification de ligne sur ce point minuscule et sans intérêt. Tout d'un coup, à l'état major du corps d'armée, c'est une folle agitation, on dresse des plans, des cartes, des relevés de ce fameux « secteur C », on élabore des ordres d'opération, des concentrations de feu, une compagnie de volontaires est formée pour reprendre cette avancée, on lui fait répéter l'attaque à l'arrière sur un terrain d'exercice avec la reproduction exacte des lignes allemandes, on met en position plusieurs batteries de tranchée, on déplace des batteries d'artillerie lourde, on alerte plusieurs compagnies d'aviation, on fait exécuter par l'aviation (dont la trente-deux, ma future escadrille) une série de reconnaissances photographiques et à vue. C'est une folle excitation dans tous les états-majors. Et le 5 mai, après une préparation intense d'artillerie, l'attaque est déclenchée dans l'après-midi; elle est couronnée de succès et l'objectif est atteint en quelques minutes par les fantassins. Des commandants de batterie, dont le capitaine Hermant les ont accompagnés et établissent un observatoire dans la nouvelle ligne et règlent leurs tirs. Le Satrape exulte! Pendant l'attaque, le général Hennocque a établi son poste de commandement à son ancien poste du PC Madeleine et là, au milieu de nombreux officiers de liaison (dont moi même) et de l'état major, il reçoit les nouvelles de la progression: c'est une véritable réunion mondaine et on sert même le thé et les petits gâteaux ... pendant que les fantassins se font casser la gueule. Fâcheuse faute de goût et de cœur dont il a dû avoir plus tard une certaine honte, mais qu'il put regretter dès le lendemain!

En effet, dès le petit jour, les allemands qui avaient tout simplement abandonné la ligne conquise sans opposer de résistance, la reprennent à la grenade en moins d'une demi-heure : la malheureuse compagnie d'attaque y laisse la moitié de son effectif et le front est purement et simplement rétabli comme si rien de s'était passé.

Mais là ne se bornent pas les dégâts : quelques instants après l'attaque, la veille, une très violente bourrasque éclate brusquement. Les câbles d'une demi-douzaine de ballons sont rompus et les ballons emportés vers le Nord vont atterrir loin dans les lignes allemandes avec tout leur équipement, certains même avec leur observateur. Et sur la même quantité d'avions d'observation sortis, pas un ne rejoint le terrain ; tous s'écrasent dans la nature au hasard des possibilités, sans autre perte fort heureusement que celle des appareils et quelques blessés légers.

Bilan de l'opération : une soixantaine de tués et de blessés graves, une folle dépense de matériel et de munitions, une extravagante excitation, et surtout un échec et le tout pour rien, pour le bon plaisir, pour le caprice, pour l'ambition d'une homme dévoré par l'avancite. Quelle leçon pour les vingt-trois ans que j'avais à cette époque ; il m'en est resté un immense mépris pour cette sorte de chefs qui confondent agitation avec activité, autoritarisme avec autorité, rigueur avec discipline, vantardise avec génie ou même simplement avec intelligence. Et par la suite, que de chefs ai-je trouvé qui n'étaient comme celui là que de petits hommes glorieux, ambitieux et dévoré d'orgueil, prêts à tout sacrifier pour leur seule gloire. Comme il y a peu de vrais chefs et quelle responsabilité portent ces fantoches qui se croient de grands stratèges !

Huit jours de permission, sans histoire comme tous les jours heureux, me consolent un peu de cette lamentable opération, mais ne me la font pas oublier. Et je rentre à l'état major juste à temps pour assister à une visite du président Poincaré, accompagné de Marcel Sembat ; leur allure est des moins satisfaisante: Poincaré a l'air d'un chauffeur de bonne maison dans un costume mi-civil mi-militaire avec une casquette, une culotte, des leggings et une tunique montante ; quant à Sembat, quoique modestement vêtu en civil, il est tout à fait affreux.

5 juin 1916. Et je change de poste... encore une fois ! J'en ai vraiment plein le dos de ces constants changements d'affectation. Le capitaine Lesourd ayant demandé à recevoir un commandement, prend une batterie du deuxième groupe ; pour le remplacer, le colonel Le Diberder demande Sallatin au commandant Bernheim qui en contre partie, exige mon retour. Et ce gros égoïste de Le Diberder me lâche tranquillement, digne remerciement de tout le boulot que j'ai fait chez lui. Il est vrai que ce n'est pas pour lui que j'ai travaillé, mais tout de même, on ne laisse pas tomber de cette façon là un officier qui vous a donné toute satisfaction et dont on faisait grand éloge à tout venant.

Ce brave colonel a le tempérament assez paresseux de corps et d'esprit; de là à la lâcheté, il n'y a qu'un pas et il en a fait plus d'un. Je m'en étais rendu compte en fin avril dernier, quand il s'est agit d'annoncer au commandant de Guillebon, commandant du huitième groupe, son limogeage... pour insuffisance flagrante : ce jour là, il a convoqué la victime à son PC puis il est parti se promener. C'est moi qui ai eu la délicate mission de recevoir le commandant de Guillebon et de le faire attendre pendant deux heures interminables, en l'entretenant de toutes sortes de choses sauf du principal; mais ça sentait le brûlé et son impatience se mit à tourner en mauvaise humeur, à mon grand dam. Enfin comme le père Le Diberder ne rentrait toujours pas, il avait fait exprès l'animal, il a fallut que ce soit le capitaine Lesourd qui annonce au condamné son arrêt de mort avec toutes sortes de précautions et une délicieuse diplomatie.

Quelle besogne pour un sous-lieutenant de vingt-deux ans et pour un capitaine de trente, vis à vis d'un commandant de plus de cinquante ans ! Et quelle pitié que ce colonel qui va se promener pour fuir les corvées pourtant inhérentes à ses galons et à son commandement. De telles choses ont une fâcheuse influence sur les jeunes officiers dont le respect et la déférence vis à vis de leurs supérieurs faiblissent sensiblement à de pareilles épreuves. Je n'ai pas échappé à cette désillusion et j'y ai de plus gagné un certain dégoût pour l'état major, où l'on assiste à de semblables spectacles.

En résumé, j'étais dans de très mauvaises dispositions en rejoignant le premier groupe. J'aurais dû être extrêmement flatté d'être ainsi demandé personnellement par Bernheim ; c'est en général une preuve d'estime à laquelle on est très sensible. Évidemment, il n'en était rigoureusement rien pour moi; bien au contraire, j'étais navré de retomber sous la coupe directe d'un chef aussi désagréable, aussi autoritaire et aussi discourtois, parlant toujours d'un ton acariâtre et cassant et ne débitant que des mots désobligeants et froissants.

De plus ce n'était pas pour reprendre mon poste d'orienteur que cet animal me réclamait, car il voulait réaffecter à ce poste un de ses anciens orienteurs, le lieutenant Le Boulanger (de l'X !) qui venait de faire dans l'aviation un stage d'essai infructueux et rejoignait le groupe. Et il a fallut que

ce dernier refuse catégoriquement son ancien poste pour que le commandant se décide à m'y affecter.

Sans cela il m'aurait simplement gardé à son état major dans un emploi secondaire; officier de liaison ou autre, que l'on réserve généralement à des sous-lieutenants tout franchement promu. On peut juger par là de son autoritarisme et de son manque absolu de toute délicatesse: et c'est avec ça que j'allais avoir à vivre en contact constant et intime dans un abri de six mètres carré de jour et de nuit pendant des mois. Je n'étais d'ailleurs pas le seul à ressentir cette impression répulsive ; d'après ce que j'ai pu en juger à mon arrivée, les officiers du groupe fuyaient de plus en plus le PC et seuls ceux de la première batterie y venaient assidument... pour les repas, et pour le bridge! Quelle corvée ce bridge par ordre.

Pour comble de tristesse, il y a eut au groupe des arrivages de nouveaux sous-lieutenants frais émoulus de Fontainebleau : ce sont en général d'anciens sous-officiers trop vieux ou trop jeunes, d'une mentalité bizarre, certains d'une allure et d'un langage de soudard, d'une instruction militaire sommaire, d'une éducation lamentable. Il faut en excepter quelques très brillantes personnalités, mais vraiment, sans aucun parti pris, l'ensemble était aussi peu engageant que possible et j'avais surtout cette sensation très pénible de ne pouvoir jamais trouver parmi eux de véritables camarades.

Juin 1916. C'est dans cette ambiance peu réconfortante que, vers la mi-juin, nous avons quitté Argonne, d'abord par la route, puis par voies ferrées et encore par la route. Que dire de ces étapes, botte à botte avec mon excellent commandant ! De temps en temps, pour m'embêter, il m'envoyait malgré la fatigue de la route faire un croquis panoramique sur le flanc de la colonne qu'il me fallait ensuite rejoindre au grand trot par une chaleur accablante. Mais si éreinté que je l'étais, j'aimais encore mieux cette besogne supplémentaire que le supplice de sa présence et de sa conversation ; heureusement il ne s'en doutait guère, et croyait faire du joyeux dressage sur ma personne !

Compensation, quelques jours de vie civilisée avec de bons cantonnements et de bons lits; mais ça ne dura pas longtemps. Nous nous doutions depuis quelques temps déjà que nous allions être engagés dans la bataille de la Somme ; nos derniers cantonnements ne nous laissèrent plus aucun doute à cet égard. Cette confirmation nous combla de joie, car nous suivions avec anxiété et impatience les derniers communiqués et nous espérions arriver pour enlever les derniers obstacles et opérer la fameuse percée des lignes allemandes, notre rêve et notre obsession.

17 juillet 1916. Nous contournons le village de Grivesnes qui fut plus tard le lieu de combats acharnés pendant la bataille de Montdidier et dont on parla souvent dans les communiqués. L'état major est logé au château qui est inhabité et presque entièrement démeublé, les propriétaires ayant eu avant de partir la sage précaution d'entasser les meubles les plus précieux et les plus utiles dans quelques pièces ; il n'y a que quelques chambres à peu près habitables qui sont réservées au commandant et aux capitaines. Les lieutenants se casent comme ils peuvent, je m'installe dans une serre en étendant mon sac de couchage sur des paillassons nattés.

J'ai d'ailleurs fort peu à me servir d'un couchage quelconque, car je pars dès le lendemain, à la tombée de la nuit en reconnaissance avec mes trois maréchaux des logis éclaireurs, mes trois maréchaux des logis agents de liaison et mes trois trompettes ; pas très commode de se diriger la nuit dans une obscurité d'encre, dans un pays où les villages sont à peu près inhabités, certains même détruits, et où les poteaux indicateurs ont presque tous disparu. Au petit jour nous reconnaissons notre position de batterie qui a été préparée à notre usage, mais d'une façon plus que sommaire, spécialement au point de vue abri, ainsi que le village de Maucourt, presque entièrement vidé de ses habitants (les derniers seront évacués par la gendarmerie quelques jours plus tard) et déjà fortement éprouvé par les obus. Nous repérons les accès et nous préparons l'arrivée des batteries.

Puis nous retournons à Grivesnes et la nuit suivante, guidé par nous, tout le groupe vient prendre position. Quelle position ! Un pays plat comme la main où nous sommes à peine défilés aux vues terrestres et pas du tout aux vues aériennes des innombrables saucisses allemandes. Nous sommes

d'ailleurs très proches des lignes, à peine à 1800 mètres et le terrain est labouré de boyaux d'infanterie.

C'est ce qui a nécessité ma reconnaissance car il a fallu aménager des passerelles en rondins sur les boyaux et en repérer les emplacements pour pouvoir les retrouver la nuit. C'est également ce qui a nécessité notre arrivée en pleine obscurité. Toutes les routes sont, je l'ai dit, surveillées par l'ennemi et désormais une stricte discipline interdira tout mouvement de jour sur la position. On y circule dans des boyaux pour aller d'une pièce à l'autre, d'un abri à l'autre, et ces boyaux sont même recouverts de branchages, de clayonnages et de camouflages divers. Quant aux ravitaillements en vivres et en munitions, ils ne se font naturellement que la nuit venue et sans le moindre éclairage, même réduit, ce qui les rend très difficiles et très pénibles. Ça nous change terriblement des positions d'Argonne où les sous-bois nous protégeaient admirablement et nous permettaient une vie normale ! Ici, la guerre est tout autre et il va falloir prendre de toutes autres habitudes.

D'ailleurs une grande offensive est montée à laquelle nous devons participer et il ne faut pas que l'ennemi s'aperçoive de la quantité d'artillerie qui se concentre sur le secteur – aucun indice ne doit signaler notre présence. Pour le moment, nous n'avons pas de mission de tir, on nous laisse quinze jours de répit pour construire et aménager la position : casemates, soutes, abris; et toutes les nuits, des corvées ininterrompues déchargent des tonnes de rondins, de planches, de caillebotis, de sacs à terre et de tôles ondulées de forte épaisseur. Le PC du groupe est provisoirement installé à la sortie sud de Méharicourt dans un petit bâtiment microscopique à allure de poste d'octroi : le bureau est au rez-de-chaussée, on couche sur de la paille très humide dans une cave très exigüe où nous nous entassons à une demi douzaine, encore heureux d'avoir un toit au dessus de nos têtes.

La popote a élu domicile dans une maison à demi détruite, mais qui possède l'instrument essentiel qu'est un fourneau quand on veut manger de bonne cuisine.

Les journées se passent à remuer la terre et à construire avec entrain ; pour ma part, je m'occupe de la fabrication du PC du groupe qui donnera sur une espèce de garage dans un boyau (d'où le nom de PC garage dont on le baptisera) : deux mètres sous terre et le sol renforcé par des rondins entrecroisés, des sacs de terre et la terre des déblais. On travaille dans l'argile, ce qui rend la tâche facile et rapide, mais oblige à boiser tous les 0,75m au fur et à mesure de l'avancement du travail en fourrant bien les vides. Trois entrées pour éviter d'y être asphyxié si une entrée s'effondre sous un obus. L'intérieur est divisé en trois chambres par des cloisons en planches, l'une pour le logement des téléphonistes et le central téléphonique, l'autre pour les officiers, la troisième pour l'infirmerie et le logement du docteur et des infirmiers. Le tout garni de couchettes superposées en planches et treillis de fils de fer avec de la paille.

Il était temps que tout soit terminé ; un beau soir et bien avant le délai prévu, nous recevons une mission de tir. Il faut emménager ; je suis très fier de mon œuvre, on est très bien dans le PC; j'ai le téléphone à mon chevet de sorte que je n'ai pas besoin de me lever pour m'en servir : précieuse précaution, car l'orienteur est constamment dérangé ; toute la nuit, la discrète sonnerie me réveille sans cesse, soit pour une arrivée d'ordre qu'il faut ensuite transmettre aux batteries, soit pour des comptes-rendus des batteries qu'il faut transmettre à l'artillerie divisionnaire, soit par l'annonce de l'arrivée d'un convoi de ravitaillement qu'il faut répartir entre les batteries, soit par des appels de nos sous-officiers de liaison à l'infanterie qui fournissent des renseignements où demandent des tirs de la part des bataillons.

En temps calme, c'est à dire si le secteur n'est pas excité, c'est une moyenne de quinze à vingt réveils par nuit, mais je prends facilement l'habitude de ce sommeil coupé. Et à peine mes communications téléphoniques terminées, je me rendors sans délai et avec bonheur pour être parfaitement frais pour les suivantes ; ainsi j'ai constamment une parfaite lucidité d'esprit, laquelle est absolument nécessaire, la moindre erreur, la moindre oubli devant être strictement écartés. Cette tension d'esprit serait épuisante sans cette absolue discipline de sommeil ; en réalité je n'en éprouve aucune fatigue.

Il était temps que nous nous installions, car le pauvre village de Méharicourt s'émiette petit à petit : notre popote a été volatilisée quelques jours après notre départ, la cuisine qui y est restée a bien failli y passer bien qu'installée dans une sape solide et bien construite. Seul reste indemne notre PC provisoire ainsi qu'une petite chapelle située à proximité d'un carrefour de route où, le dimanche, je vais entendre la messe dite par notre brigadier infirmier.

D'ailleurs le secteur s'agite visiblement ; les allemands ont éventé le déplacement de force qui s'effectue devant eux. En particulier, malgré toutes nos précautions, notre position a été repérée. À cela rien d'étonnant : les allées et venues nocturnes de voitures de ravitaillement ont formé des chemins autour des batteries, l'herbe est piétinée, tassée, et même a disparu par larges plaques. Et puis, il est impossible de camoufler correctement tous nos travaux de terrassement et tous les déblais sortis de terre. Il a suffi de quelques photos d'avion pour que notre présence soit décelée sans aucune espèce d'hésitation ni de doute.

Sur les photos que nous avons nous-mêmes fait faire par l'escadrille de notre corps d'armée, la F32, nous pouvons nous rendre compte que nous sommes plus que visibles, provocants. En particulier le PC, avec son tas formidable de terre et de rondins, ressemble à une casemate blindée. C'est probablement l'impression qu'en ont également les allemands... nous nous en sommes aperçus au bout de peu de temps.

Cela a commencé par des rafales de petit calibre, 77 et 88, bien désagréables parce qu'inopinées. L'une d'elle m'a surpris un jour, comme je commençais à m'installer au bout d'un petit boyau dans les « feuillées » (WC en terme de règlement militaire), un obus a éclaté à cinquante centimètres à peine de moi sur le parapet. J'ai eu une extraordinaire impression de noir, de vide, de chute vertigineuse dans une obscurité profonde et dans un fracas de grincements à la fois bourdonnants et stridents. J'ai pensé avoir la tête arrachée et je suis revenu vers le PC en me tenant le cou à deux mains sans savoir très bien ce que je faisais ; j'ai été assez étonné quand le commandant après m'avoir examiné sous toutes les coutures, m'a déclaré que je n'avais absolument rien et que j'étais simplement criblé de terre. Je n'ai pas très bien compris ce qu'il disait et pendant près de quarante-huit heures, je suis resté passablement abruti, avec des bourdonnements d'oreille claironnants et lancinants.

Petit à petit le calibre a augmenté, d'abord du 105, puis bientôt des dégelées de 150, et ça c'est du gros et du solide, ça fait des gerbes terribles au ras du sol nettoyant tout sur un cercle de plus de vingt-cinq mètres de diamètre, avec un fracas brisant d'une extrême brutalité. Orgueilleux, le commandant tenait à riposter du tac au tac, et à chaque dégelée il se précipitait sur le téléphone pour donner ordre à une batterie d'exécuter un tir de représailles sur la batterie ennemie présumée tirant sur nous.

Petite manifestation qui ne servait absolument à rien qu'à affirmer et à confirmer notre présence et à nous faire repérer encore un peu plus que précédemment. Et une fois, les liaisons téléphoniques ayant été coupées par le bombardement, ce brave commandant s'est trouvé devant un appareil muet... crise de rage ! Comme un imbécile, je me suis proposé pour aller porter l'ordre à une batterie. Précisément c'est la plus éloignée dont c'était le tour; à l'allée rien ne se passe d'extraordinaire, je transmets l'ordre au lieutenant Dupont commandant la troisième batterie qui commande immédiatement le tir. Cette riposte a le don d'exciter les allemands qui, dans la minute qui suit, recommencent à tirer alors que j'étais à peine au premier tiers de mon parcours de retour dans un petit boyau peu profond, à peine un mètre, qui serpentait le long de la ligne des batteries.

Mais cette fois ce n'étais plus une simple rafale, mais un formidable bombardement dans toutes les règles de l'art, quelque chose d'inferral. Entre les salves je bondissais de quelques dizaines de mètres dans mon pitoyable boyau puis je m'abritais en entendant arriver la série suivante ; alors autour de moi, fracas de tous les diables, des abris de pièces étaient atteints à quelques mètres de moi, des éclats passaient au dessus de ma tête avec un bruit sec de couperet et tout autour

retombaient des paquets de terre, des rondins déchiquetés et des débris de toute sorte, au milieu d'une épaisse fumée verte et de l'acre et suffocante odeur de l'explosif.

Je parviens enfin à l'abri des officiers de la première batterie et je m'y engouffre juste au moment où un obus éclate en haut de l'escalier. Noullet est stupéfait de me voir ainsi arriver au milieu d'une telle danse. Cela dure encore une dizaine de minutes avec une intensité continue et lorsque, la danse terminée, nous sortons en plein air, un vrai spectacle de désolation se montre à nous, la moitié des abris de pièces sont détruits et effondrés sur les canons dont plusieurs sont hors d'usage. Heureusement, tous les abris de personnel ont résisté et nous n'avons pas une perte, même pas un blessé léger. Et quand je rentre au PC, le commandant m'accueille ironiquement, sans un éloge, sans même un regret, sans la plus infime marque de courtoisie. Ça m'apprendra à m'offrir volontairement pour porter un ordre idiot dans son principe, encore plus idiot dans son résultat final. Dès le lendemain nous touchons des pièces neuves et nous recommençons à assurer notre mission et à exécuter des tirs. Les allemands qui ont cru nous avoir retournés cul par dessus tête, en concluent probablement que nous avons des casemates bétonnées et particulièrement frappés par l'aspect formidable du PC, c'est à coup de 380 qu'ils tirent sur nous quelques jours après : nous déjeunions en compagnie de plusieurs aviateurs de la 32, quand une formidable explosion fait trembler l'abri dont les boisages oscillent visiblement, une deuxième suit quelques minutes après et dans un grand silence le son grêle de la sonnerie du central téléphonique : c'est le maréchal des logis Demange de la troisième batterie qui annonce d'une voix étouffée que son abris s'est écrasé sur lui et qu'il y est bloqué blessé avec un téléphoniste : par miracle la ligne qui le rejoint au PC est restée intacte! Les infirmiers se précipitent avec un brancard ; quant au docteur Henry, il ne se presse nullement car les gros obus continuent à tomber à intervalles fixes avec une régularité d'horloge.

Il n'a jamais été un foudre de guerre, mais ce jour là, il se montre au dessous de tout; comme je le bouscule pour qu'il aille au plus tôt relever les blessés, il regimbe et déclare en brochant son képi pour gagner du temps, qu'il est d'usage dans la faculté, de faire attendre les patients pour bien leur montrer qu'ils ont besoin des médecins. Il faut que moi, simple sous-lieutenant de vingt-trois ans, je lui donne l'ordre d'accompagner ses infirmiers, à lui médecin à deux galons et d'une quarantaine d'années.

Ce jour là, j'ai perdu bien des illusions sur la conscience professionnelle et le courage individuel du corps médical. Et ma lamentable impression s'est trouvée confirmée, lorsque deux jours après, le docteur Henry violemment ému par un tel danger, se fait évacuer sur l'arrière pour troubles cardiaques. Quel salaud!

D'après les points d'impact, nous constatons que le tir allemand est nettement dirigé contre le PC. Il y a déjà un impressionnant groupement d'énormes entonnoirs autour du PC et le tir continue pendant deux jours avec des arrêts de quelques heures ; toutes les cinq minutes environ, l'énorme obus arrive, précédé d'un hurlement vrombissant d'express traversant une petite gare. Et il n'y a pas à se tromper sur le calibre, car nous retrouvons des pointes d'ogive de rupture en acier chromé ainsi que des débris de culots : c'est bien du 380, c'est à dire un splendide engin de 200 à 300 kg.

Naturellement, si une telle masse était tombée sur le PC, rien ne lui aurait résisté, malgré le soin apporté à la construction, mais un abri bétonné lui même aurait été volatilisé, d'autant plus que les obus étaient munis de fusées à retardement, ce qui les faisait éclater non pas au contact du sol, mais seulement après quelques fractions de secondes. À ce moment, l'obus a déjà pénétré dans la terre molle de trois ou quatre mètres. C'est donc à l'intérieur de l'abri qu'il aurait fait explosion en cas de coup direct; et même s'il était tombé à quelques mètres l'éboulement et la poussée des terres auraient resserré les parois de l'abri l'une contre l'autre, nous écrasant entre les deux. Devant cette charmante perspective, bouillie ou volatilisation, nous avons dû évacuer le PC et nous réfugier dans l'abri voisin des radiotéléphonistes situé à quelques dizaines de mètres de là ; le tir de ces pièces à

grosse puissance est tellement précis en direction qu'il suffit de s'écarter quelque peu de l'axe de tir pour se trouver dans une sécurité presque parfaite.

Toutes ces émotions n'interrompaient que fort peu le travail normal : pour les batteries, c'était les tirs, les réglages et la surveillance du secteur continuellement assurée par des guetteurs aux fusées à l'observatoire du groupe. Cet observatoire était situé dans Mancourt à une centaine de mètres des premières lignes, dans le belvédère à demi démoli d'un pavillon de ferme ; on y accédait par une échelle presque verticale, d'où son nom d'observatoire de l'échelle. De là haut, derrière un sérieux blindage de poutrelles métalliques et de sacs de terre, on avait un magnifique panorama des lignes ennemies et grâce à la jumelle à ciseaux, dite « bête à cornes », on pouvait discerner les moindres détails des tranchées. En raison de la proximité des lignes, on n'y parlait qu'à voix basse et le moindre bruit était prescrit. Grâce à ces précautions, il ne fut jamais repéré et la seule réelle émotion qu'eurent jamais les occupants fut, à proximité, l'explosion d'un de nos dépôts de grenades et d'explosifs, provoquée par un coup heureux de l'artillerie allemande : d'où un splendide entonnoir de près de 30m de diamètre et de 10m de profondeur, semblable à un cratère de volcan.

Quant au travail de l'état major du groupe, c'était, de plus en plus intense, le flot des papiers et les séries ininterrompues de coups de téléphone. Fort heureusement, un peu de travail m'avait été enlevé : les états majors de groupe venaient en effet d'être remontés en personnel, ils avaient reçu l'appoint d'une équipe de sapeurs radios du génie, sous les ordres d'un caporal licencié ès sciences tout à fait gentil, Langlois, qui fut plus tard, et fort à propos, nommé sous-lieutenant. Cette équipe s'occupait des réglages par avion servant d'intermédiaire entre l'avion et les batteries.

De plus, nous avions maintenant un officier téléphoniste chargé de toutes les liaisons téléphoniques, optiques et radios ; c'est un nouveau venu qui occupait ce poste, le sous-lieutenant Huron, un élève des Arts et Métiers tout à fait gentil, plein d'entrain et de gaieté, très courageux. Pour moi c'était un excellent camarade qui partageait avec moi les algarades du commandant ; j'avais enfin près de moi un brave type qui me distrait et avec qui j'échangeais des lamentations sans fin sur le dit commandant. C'est qu'il devenait de plus en plus insupportable le père Bernheim, mais j'avais fini par trouver un truc pour le calmer, c'est de le priver de bridge pendant plus ou moins longtemps, suivant la gravité de ses incartades ; je prétendais un travail fou ou bien un simple et diplomatique mal de tête et, comme nous étions juste quatre, c'était une catastrophe et l'atmosphère en était singulièrement rafraîchie : au lieu de coup de gueule, ce n'était plus qu'une bouderie hargneuse qui me faisait rire intérieurement.

Autre satisfaction d'une rancune déjà vieille : le colonel Le Diberder est limogé: relevé de son commandement pour sa paresse et son insuffisance, il prend le misérable commandement d'un groupement de batteries de vieux matériel Delange de 90 et de 95 mm servis par des territoriaux et des réservistes de classes anciennes. Le jour où, très ému et sur le bord des larmes, il vient faire ses adieux au groupe, je me paye le malin plaisir d'être précisément absent au PC, appelé inopinément au poste avancé par une inspection d'urgence... absolue. C'est ma seule vengeance et je la savoure, car on me dit qu'il a été navré de ne pas me rencontrer.

Troisième satisfaction : j'apprends par une lettre de maman que Gilbert est reçu à son bachot de mathém. Brave petit gars, je suis enchanté pour lui et pour maman. Maintenant il veut préparer Saint Cyr et aller dans l'infanterie ; pourvu que la guerre finisse avant qu'il ne parte en campagne, maman a déjà bien assez d'inquiétudes et de tristesse. En octobre il doit entrer en corniche au lycée Saint Louis à Paris.

30 juillet 1916. Nous allons participer à une opération offensive de très grande envergure qui s'étendra sur un front de plusieurs dizaines de km; mais, comme le 25 septembre nous allons nous trouver à la charnière extrême sud de l'attaque et, comme je l'ai déjà dit, c'est une situation fort peu enviable. Les ordres de préparation pleuvent, l'agitation devient intense. Et tout d'un coup arrive un ordre du général Anthoine, prescrivant que les commandants des groupes d'artillerie devront

accompagner à l'assaut les commandants des bataillons d'infanterie qu'ils ont respectivement à soutenir de leur feu et de leur barrage roulant.

Violente émotion chez les dits commandant de groupe : coup de poing dans l'estomac de Bernheim qui perd de sa superbe et devient terriblement songeur, taciturne et silencieux. Mais leur émoi ne dure que fort peu de temps : la veille du jour fixé pour l'attaque, un contre ordre arrive. Ce ne sont plus les commandants de groupe, mais leurs orienteurs qui monteront sur le bled. Il paraît que le coup était monté à l'avance par Anthoine qui, fort astucieusement, avait pensé que du moment qu'il s'agissait de leur peau, la préparation de l'attaque serait faite beaucoup plus soigneusement par les commandants directement intéressés à la réussite de l'opération.

Ainsi c'est moi, au premier groupe, qui accompagnerai l'infanterie. Bernheim exulte, on dirait qu'un poids de cent kilos vient de lui être enlevé de la poitrine. Sa satisfaction éclate avec indécence et son soulagement est manifeste et sans vergogne. Pauvre type! Ce brave Huron, me voyant éreinté par plusieurs nuits de téléphone sans sommeil me propose de me remplacer : c'est très chic de sa part, mais bien entendu, je refuse énergiquement.

Quatre jours de préparation d'artillerie, pendant lesquels, nuit et jour, d'innombrables batteries de tous calibres pilonnent les lignes ennemies : l'artillerie de tranchée 58 et 220 détruit les réseaux de fils de fer, le 75 s'attaque aux lignes d'infanterie, aux abris, observatoires et aux lignes de communication avancées, tranchées et boyaux. L'artillerie lourde de tout calibre arrose et annihile les batteries ennemies et les arrières. C'est un grondement ininterrompu qui revêt une extraordinaire majesté.

4 septembre 1916. À midi, après un bon déjeuner, je monte en ligne avec les trois maréchaux des logis éclaireurs et 3 téléphonistes et je rejoins le PC du commandant Liébert, commandant le premier bataillon du 136ème d'infanterie, un chic officier plein de calme et de cran, très sympathique. À 13h50 après un dernier coup de gnôle, nous nous rendons à la tranchée du départ, pendant que le roulement d'artillerie redouble d'intensité et de puissance: nous sommes au coin d'une maison détruite derrière des buissons.

À 14h, le barrage d'artillerie s'éloigne, la première vague d'assaut grimpe sur le parapet; quelques secondes après c'est notre tour avec la deuxième vague, derrière nous ce seront les nettoyeurs avec pistolets, coutelas et grenades. Drôle d'impression de se trouver ainsi sur le bled à l'air libre, devant les tranchées ennemies qui sont à une cinquantaine de mètres de là : la première vague y est déjà parvenue, quelques coups de feu puis des flocons blancs de grenade. À coté de nous, l'adjudant de bataillon s'effondre avec un gargouillis sinistre : une balle vient de le frapper à la gorge, il râle dans un filet de sang. Un de mes téléphonistes, ce brave Laniel, tombe lui aussi tué net. Et au dessus de nous, distinct malgré le fracas de l'artillerie, c'est comme le frémissement d'une étoffe de soie lourde que l'on déploie : ça c'est la nappe de balles des mitrailleuses allemandes qui pour une raison que j'ignore, tire légèrement trop haut. Si jamais elles rectifient le tir, quelle sale affaire! Heureusement elles n'en font rien et finissent même par se taire, bousculées par notre première vague ; mais à coté de moi, un petit fantassin du 136ème se terre dans un trou d'obus ; ce n'est pas le moment de s'arrêter, bien au contraire, je le houspille, il se relève et part en avant. Nous abordons la première tranchée, un grenadier allemand debout se défend encore vigoureusement; je tire mon automatique, je l'ajuste et je presse sur la gâchette... rien ! Horreur, l'arme est restée au cran de sûreté. Je suis un peu étonné ; heureusement, derrière moi, un coup de fusil, c'est un de nos fantassins qui vient de descendre le grenadier. Heureuse inspiration ! Pour moi; dégouté, je remets mon pistolet dans son étui, bien décidé à ne plus me servir d'un instrument aussi décevant et me reposer sur les fantassins pour me défendre et me protéger.

La première tranchée allemande a été presque entièrement nivelée par le tir de nos crapouillots pendant la préparation d'artillerie ; c'est un chaos que l'on franchi presque sans s'en douter. Nous abordons la deuxième tranchée, où quelques éléments résistent encore, après s'être terrés au passage de la première vague ; un de mes sous-officiers est grièvement blessé, il y a du flottement

autour de moi ; quoique ce ne soit mon rôle en aucune façon, je bondis sur le parapet et je fais de grands gestes d'encouragement en agitant ma canne. À ma grande joie, les fantassins se rallient autour de moi et reprennent leur marche en avant ; je suis très fier de me trouver maintenant suivi de 200 baïonnettes et gonflé d'orgueil de ce commandement inopiné et imprévu.

Nous avançons derrière le barrage roulant qui éclate à une centaine de mètres devant nous et que nous suivons dans sa progression. Tout va bien ; nous franchissons sans encombre la route de Chilly à Fauquescourt, passage pourtant dangereux car battu de flanc par les mitrailleuses de Chilly que nous débordons par le sud ; nous passons une petite dénivellation, nous remontons dans un champ après un léger temps d'arrêt prévu dans l'horaire, nous avançons encore de quelques centaines de mètres. Il est 14h22, l'objectif est atteint : en 22 minutes, nous avons parcouru les 1400 mètres auxquels se limitait notre mission. Devant nous et à notre droite, les deux vagues s'installent dans une tranchée et dans un layon ennemi et commencent à s'y organiser définitivement en cas de contre-attaque.

Quant à nous, nous nous établissons dans un grand trou d'obus; je n'ai plus avec moi qu'un téléphoniste et un sous-officier éclaireur, le commandant Liébert est encore accompagné d'un sous-officier de cavalerie (éclaireur d'infanterie) de deux hommes de liaison.

Tout d'un coup, du mouvement devant nous au ras du sol ; je bondis avec un des hommes de liaison qui découvre un allemand sans arme tout prêt à se rendre. Il ramène sa capture, tellement enchanté qu'il lui offre incontinent un coup de vin de son bidon ; et j'interroge l'allemand, c'est un cocher de son métier, il déclare être abruti par la vie de ces derniers jours sous le bombardement, avoir perdu sa compagnie en reculant et semble ravi d'être prisonnier et de s'en tirer à si bon compte. Juste à ce moment un gémissement près de moi, mon sous-officier vient d'être atteint d'une balle en séton au flanc gauche, blessure sans gravité que je panse comme je peux.

Puis le commandant Liébert charge son sous-officier de cavalerie de ramener en arrière prisonnier et blessé, il nous quitte et nous restons seulement trois dans notre trou d'obus.

Depuis quelques temps déjà nous recevions quelques obus à coté de nous et bientôt nous nous apercevons à notre grand ennui que ce sont des coups amis d'une de nos batteries dont le tir s'est déréglé. Je lance quelques fusées signaux pour faire allonger le tir mais sans grand succès, car c'est en direction et non en porté que le tir est déréglé et il n'y a pas de signaux prévu pour demander cette rectification. On ne peut se faire idée combien il est désagréable de recevoir des coups de ses propres batteries ; par dessus le marché c'est vraiment dangereux car ça tombe tout près et je peux ainsi me rendre compte de l'efficacité de notre 75.

Il claque vraiment d'une façon magnifique. Mais il y a du dégât dans nos troupes, comme nous l'apprendrons tout à l'heure : en particulier, un obus tombant dans le boyau au milieu d'un peloton de mitrailleuse, a tué tous les servants. N'arrivant pas à rectifier le tir à l'aide de mes fusées, il faut que je tâche de me mettre en liaison avec les batteries.

Nous abandonnons tous les trois notre trou d'obus et nous gagnons à notre droite le boyau transformé en première ligne. Nous y trouvons le cadavre du sous-officier de cavalerie qui nous a quitté ¼ d'heure avant avec le prisonnier et mon sous-officier blessé ; les fantassins le prenant pour un allemand, ont tiré sur lui et l'on tué net : navrante méprise. Le commandant part de son coté pour chercher un abri où établir son PC, et moi du mien pour établir la liaison téléphonique avec le groupe.

Par un hasard que je bénis, je découvre les survivants de mes hommes, un sous-officier et deux téléphonistes admirablement installés dans un abri de Minenwerfer (canon de tranchée allemand) absolument intact et muni d'une sape profonde des plus confortables. Je m'empare de la dragonne d'argent et du manteau abandonné là par le commandant de la batterie de tranchée. La nuit est tombée; il est désormais impossible d'essayer d'établir la liaison téléphonique dans ce chaos où nous nous perdons, d'autant plus que les allemands ont déclenché un tir violent de 77 : tous nos

essais sont infructueux et au fur et à mesure que nous les établissons, nos lignes sont coupées par le bombardement.

Je me mets en liaison avec un PC d'infanterie voisin qui n'est pas plus heureux que moi dans ses tentatives. Ce n'est donc qu'au petit jour que je reprends les miennes : avec un de mes hommes, je refais en sens inverse le chemin parcouru pendant l'assaut en trébuchant à chaque pas dans un chaos indescriptible par une obscurité encore presque complète et je réussis à rejoindre le poste de l'observatoire de l'échelle. Je peux enfin téléphoner au commandant et lui donner toutes les indications voulues ; nous nous restaurons avec bonheur et avalons un quart de café froid mais fortement alcoolisé. Et nous apprenons les dernières nouvelles.

Il paraît que le bataillon qui a attaqué à notre gauche a eu plus de difficultés que nous ; une de ses compagnies est arrêtée devant une casemate en béton armé de mitrailleuses qui défendraient l'entrée d'un souterrain traversant tout le village de Chilly et pouvant contenir l'effectif d'un bataillon. Les autres unités ont pu s'emparer du village et atteindre leurs objectifs. C'est mon camarade Ledit, aviateur du deuxième groupe du 10ème, qui était en liaison avec ce bataillon et est monté à l'assaut avec lui.

Quant à notre compagnie de droite, elle a été très éprouvée, comme il est malheureusement fatal pour toutes les unités attaquant à la charnière : les allemands ont réussi à maintenir un saillant dans son flanc : ce saillant est constitué par un élément de tranchée qu'ils ont aveuglé vers le nord par une formidable barricade. Et pendant plus d'une demi heure, avec un cran inouï, un officier allemand debout sur ce parapet surélevé n'a cessé de lancer des grenades sur les nôtres pendant que ses hommes le défendaient à la mitrailleuse ; magnifique action qui nous a coûté cher.

Chez nous le capitaine Hermant a été tué à son observatoire d'une balle de shrapnel au front ; c'est une très grosse perte : officier d'une très haute valeur technique, d'une conscience et d'un cran invraisemblables, il était adoré de tous, hommes et officiers.

Dûment réconforté et documenté, je rejoins mon abri de Minenwerfer avec mon téléphoniste en déroulant une ligne ; les fantassins ont déjà commencé à creuser un boyau entre nos anciennes premières lignes et les anciennes premières lignes allemandes, mais il est loin d'être achevé et nous devons faire un bon trajet en pleine vue. Et comme maintenant, il fait grand jour, nous sommes salués d'une grêle de balles provenant du fameux saillant : à la course nous passons au travers.

La première ligne allemande nous découvre un triste spectacle: les cadavres d'une section d'artillerie de tranchée qui a été entièrement fauchée par les mitrailleuses. Je vois encore le chef de poste, un brigadier tout jeune et imberbe, resté à genoux dans la mort, avec son visage d'une affreuse pâleur de cire sous le jour qui se lève. Pauvres types, ils ont eu moins de chance que nous.

Dans la journée, le boyau est terminé, ma ligne téléphonique fonctionne enfin d'une façon régulière à mon extrême satisfaction. J'apprends avec un égal plaisir que la casemate et le sous-terrain de Chilly ont été réduits ; nous y avons fait un grand nombre de prisonniers et trouvé un matériel important. Il y a des malins qui s'y sont munis d'admirables jumelles allemandes et de non moins splendides pistolets qu'ils ont ensuite revendus à des officiers des grands états majors. Ces braves auront ainsi de magnifiques trophées à montrer à leurs amis et connaissances et pourront ainsi se faire une réputation de grand guerrier.

Dans la journée, mon fidèle Lecoq m'apporte mon courrier et un repas confortable qu'il me fait réchauffer sur une lampe à alcool : je savoure avec délice. Décidément j'ai un ordonnance épatant, d'un dévouement à toute épreuve, et puis c'est la crème des braves types. Grâce à lui je vais pouvoir manger aussi bien, ou presque, que si j'étais à la position et je n'ai pas le commandant sur le dos.

Ensuite les jours suivants, ce sont les commandants de batterie qui viennent me voir, puis le commandant Bernheim lui même! Avec lui, je fais le tour des secteurs, avec stations chez les différents commandants d'unité. Avec un de mes téléphonistes, je fais une visite plus détaillée. Je suis stupéfait de constater que sous un aspect extérieur lamentable, les abris allemands sont en sous-sol à peu près intacts ; ils sont magnifiquement installés avec des couchettes superposées et

tout un matériel de réserve : munitions, vivres, bouteilles d'eau minérale etc. . Mon téléphoniste y découvre même un puits, ressource précieuse et inespérée, car nous manquons souvent d'eau et celle là est très fraîche ; nous y puiserons tous les jours jusqu'au moment où la corvée d'eau reviendra à vide et la figure un peu pâle me dire qu'ils ont trouvé un cadavre d'allemand au fond du puits !!!

je visite aussi le fameux sous-terrain, c'est une merveille d'organisation; il comprend de véritables chambrées, des alvéoles particulières pour les officiers, les magasins et les postes téléphoniques. La garnison pouvait être d'au moins deux compagnies et nous aurions pu écoper dans le dos d'une contre attaque des plus dangereuses.

Au bout de quelques jours, le 136ème relevé par le 25ème, je reçois la visite du colonel Pique qui est des plus aimables et me fait l'éloge de mon camarade Ledit qui accompagnait une des unités à l'avant. Bien moins sympathique est son chef de bataillon qui a remplacé le commandant Liébert, c'est un excité, petit esprit mesquin, le vrai type de la caricature du fantassin méfiant et tatillon. Je m'en aperçoit particulièrement une nuit où le secteur s'est enflammé, toutes les batteries allemandes se mettant à nous arroser intensément; j'en ai profité pour repérer une série de batteries ennemies en action d'après les jalons préparés de jour, or cet animal de commandant du 25ème m'a engueulé des pieds à la tête, sous prétexte qu'en cas d'alerte mon poste était à son côté ; idiot, puisque mon observatoire était à vingt mètres de lui et que mes jalons de repérage n'avaient plus aucune valeur si je me déplaçais si peu que ce soit.

À part cela, nous avons eu assez chaud ce soir là et nous nous sommes demandé toute la nuit si l'ennemi n'allait pas nous tomber dessus tout d'un coup. Il n'en a heureusement rien été et au petit jour tout s'est calmé. Mais, quelques jours après, j'ai été enchanté de voir partir mon idiot de commandant du 25ème et de le voir relevé par un bataillon du 136ème dont le commandant, un ancien gendarme passé sur sa demande dans l'infanterie, était le plus brave type du monde : un peu frustré, mais plein de cran et d'entrain. J'ai tout de suite été au mieux avec lui et bientôt, j'ai pris mes repas avec lui : ça commençait toujours par une soupe à l'oignon arrosée de fromage râpé, la « soupe au frometon » comme il l'appelait, dont il raffolait et qui faisait également mes délices. Oui mais... il y avait six jours que j'étais là, j'avais déjà vu trois relevés d'infanterie et pour moi il n'en était pas question, ce n'est pas que je fusse mal installé, bien au contraire, notre sape était confortable et solide; mes repas et mon courrier me parvenaient avec régularité. Mais tout de même, j'aspirais à quelque repos après tant de nuits blanches, tant de promenades dans le secteur; et puis ce n'est pas extrêmement agréable de vivre au milieu des cadavres : pendant 3 jours j'en ai eu un à la porte même de mon abri, celui d'un jeune aspirant d'infanterie qu'on a fini par enlever pour l'enterrer décentement.

10 septembre 1916. Enfin à force de rouspéter je fini par être relevé ; je rejoins le PC éreinté et dégueulasse ; mon premier soin est de prendre un tub et de faire un déjeuner formidable. J'aurais bien voulu dormir également sans être dérangé, mais le téléphone n'a pas cessé de résonner à mon chevet toute la nuit qui a suivi mon retour. Chose admirable, le commandant a été presque aimable et d'une humeur magnifique : en somme il me doit bien cela, c'est moi qui suis monté à l'assaut à sa place.

À peine reposé, je repars aux tranchées relever Huron au poste du Minenwerfer ; mes 6 jours de service passent assez vite à organiser et à construire un magnifique observatoire: une espèce de cage en rondins et planches, convenablement blindée, où l'on se glisse avec difficulté pour observer par un créneau large et bas à l'aide de la jumelle en ciseaux.

Comme distraction, une chaude alerte comme la fois précédente ; j'étrene mon observatoire qui, bien étalonné, me permet de repérer avec une extrême précision toute une série de batteries allemandes en action. Mon compte-rendu fait sensation à l'état-major de l'artillerie divisionnaire et le colonel Bordeaux qui a remplacé Le Diberder m'adresse de chaudes félicitations.

14 septembre 1916. Par contre, une triste affaire : le sous-lieutenant Guiraudet, de la 3ème batterie, un charmant garçon très chic et plein de cran, (quoique neveu du général Anthoine), est tué à son observatoire par une balle tirée à une dizaine de mètres au plus et qui lui traverse la poitrine après avoir traversé le crane d'un fantassin. On l'amène au poste de secours contigu de mon abri dans un état d'inconscience presque complet avec, dans le dos, un trou à y mettre les deux poings : les balles tirées de très près ont cet effet d'arrachement qui fait le trou de sortie vingt fois plus important que le minuscule orifice d'entrée. Il meurt dans mes bras sans même que je m'en aperçoive. Je suis navré de voir disparaître cet excellent camarade.

Cependant le secteur devient de plus en plus calme, alors que la lutte se poursuit intense plus au nord; je retourne encore une fois faire un séjour à l'observatoire et j'en rapporte un magnifique casque allemand en cuir bouilli noir du modèle du temps de paix : ce sont des fantassins qui me le cèdent pour cent sous ; ils l'ont trouvé dans une sape allemande effondrée qu'ils étaient en train de déblayer et où ils ont trouvé les cadavres de deux allemands (probablement des nouveaux arrivés, puisqu'ils n'avaient pas le nouveau casque de tranchée : les pauvres types, ils sont en ce cas, arrivés à un moment bien mal choisi).

Je comprends maintenant pourquoi Bernheim était de si bonne humeur ces derniers temps ; il prend le commandement du 10ème d'artillerie. Il y a quelques temps qu'il devait avoir vent de cela. Maintenant que c'est fait, il est radieux, ravi, jubilard ; il éclate littéralement de joie et d'orgueil et puis c'est le cinquième galon à brève échéance ! Il est remplacé quelques jours après par le capitaine Rouhier qui nous fait dès son arrivée une excellente impression : grand, bel homme, bien élevé, causant agréablement, aimable et courtois, il nous change avec avantage de son prédécesseur. Il nous raconte ses succès mondains, car c'est un vieux garçon très lancé, et ses campagnes : comme commandant de batterie, il a manqué être asphyxié dans un abri dont l'entrée s'était effondrée sous l'éclatement d'un obus et, seul de ses trois officiers, il s'en est tiré vivant quoiqu'en fort piteux état. Nous sommes enchantés de notre nouveau chef d'escadron ... nous en déchanterons par la suite.

1er octobre 1916. Ce qui me ravi beaucoup moins, c'est la nouvelle qui me parvient : je suis cité à l'ordre de l'artillerie de la division (médaille de bronze), alors que j'étais proposé à une citation à l'ordre de l'armée et que tout le monde espérait pour moi au minimum l'ordre du corps d'armée. Tout ça à cause de Bernheim qui m'a proposé avec un motif un peu anodin. En fait de félicitation, tout le monde est venu me faire des condoléances ; l'un de mes téléphonistes me dit textuellement: « tout de même, mon lieutenant, ils attigent salement de ne vous donner que ça, c'est vraiment dégoûtant ! ». À côté de cela, dans les états-majors, les citations pleuvent à l'ordre de l'armée avec des motifs grandiloquents sur la tête de foudres de guerre qui n'ont pas quitté leurs abris à dix kilomètres du front !

1er octobre 1916. Pour me consoler, mes camarades m'offrent une croix de guerre et me la font remettre dans l'intimité sur la position de la première batterie par un maître pointeur de Vannes qui a eu la première croix de guerre du groupe, et celle là avec palme. Je suis très touché mais non point consolé.

Ledy, orienteur du 2ème groupe, a eu la même déconvenue que moi même; mais il a encore une chance dans son malheur, le commandant Pique, commandant le vingt-cinquième d'infanterie, furieux de cette parcimonie, fait supprimer sa citation à l'ordre de l'artillerie divisionnaire et le cite à l'ordre de son régiment. Pour un officier d'artillerie c'est réellement très chic d'être ainsi cité à l'ordre de l'infanterie et, pour ma part, j'en aurais été très heureux et très fier. De plus Ledy m'apprend que son chef d'escadron, le commandant Angot, a été encore plus désagréable que Bernheim lorsqu'il a su qu'il devait monter à l'assaut avec l'infanterie. Décidément ces salauds n'ont même pas la reconnaissance du ventre ou du cœur, si tant est qu'ils soient susceptibles d'avoir du cœur au ventre.

Cette aventure me dégoûte d'abord de l'armée ; déjà plusieurs fois, le commandant Bernheim, le colonel Le Diberder et d'autres m'ont conseillé de demander à passer dans l'active et m'ont proposé de m'appuyer très vivement. Cette offre me sera maintes fois renouvelée par la suite ; en 1917 et 1918, de très grandes facilités ont été données dans ce sens aux officiers de réserve des grandes écoles. Poursuivi par l'exécrable souvenir de ma déconvenue, dégoûté par certains chefs dont Bernheim, j'ai toujours refusé. Peut-être ai-je eu tort, car plusieurs fois, après la guerre j'ai regretté ma décision, et de fait, comme aviateur avec l'essor pris par cette arme, j'avais toutes chances d'un très bel avenir et la quasi certitude du cinquième galon à l'âge où j'écris ces lignes.

Mais si j'étais décidé à ne point rester dans l'armée dans l'avenir, pour le présent j'étais non moins décidé à quitter l'artillerie et à passer dans l'aviation : déjà Bessu de la troisième batterie était passé observateur à l'escadrille de notre corps d'armée, la F32. Ledy, partageant ma mauvaise humeur, mais plus expéditif que moi, venait de demander au commandant d'escadrille de le prendre comme stagiaire, ce qui avait été fait dans les huit jours. Et ce qui augmentait encore, s'il se peut, mon désir de quitter le régiment, c'était un bruit qui courait d'après lequel Bernheim avait l'intention de débarquer l'un de ses adjoints pour me prendre à son état major : cela, je n'en voulais à aucun prix ! J'ai donc écrit au commandant Muiron, ancien lieutenant de mon père au 48ème d'infanterie, passé dans l'aviation avant la guerre, actuellement dans les hautes huiles de l'aviation, chef de cabinet du secrétaire général de l'air, pour qu'il me facilite le passage dans son arme comme pilote, mais j'ai reçu de lui une réponse assez évasive ; j'ai toujours soupçonné maman, affolée de mon projet, de lui avoir écrit de son côté en le suppliant de m'en dissuader et de me décourager.

Il pleut, il pleut ! Boue atroce dans tout le secteur, une boue d'argile rougeâtre et pâteuse. Et les papiers sont de plus en plus innombrables ; je m'enlise dans l'une comme dans les autres !

6 novembre 1916. Nous partons enfin au repos, repos bien mérité s'il en fut ; et moi je pars en permission ; à mon passage à Paris je vais voir Gilbert pensionnaire en corniche à Saint Louis, puis je retrouve maman à Vendôme ce qui me donne l'occasion de voir tous les parents et amis de la région : mon oncle Lorcet se meurt, je suis navré de le voir si diminué.

19 novembre 1916. Après avoir passé à Vannes la fin de ma permission je repasse par Paris où je fais un formidable déjeuner chez les Baudran qui m'accueillent toujours avec infiniment d'affection, et j'arrive à destination à 4h de l'après-midi. Je trouve heureusement une voiture qui me conduit au nouveau cantonnement, car le groupe a déménagé en mon absence. Sans cette chance, il m'aurait fallu faire 19 kilomètres à pied, promenade sans aucun charme par cette saison. Je trouve une bonne chambre et un bon lit, donc tout va pour le mieux ! Du moins pour moi. En effet je trouve le commandant Rouhier gravement malade d'une congestion pulmonaire ; on l'évacuera quelques jours après.

Le commandant Bernheim vient faire popote avec nous ; il paraît que le colonel commandant l'artillerie divisionnaire dont il est l'adjoint l'a exoté car il le trouve insupportable. Il a un lieutenant adjoint qui n'a pas froid aux yeux, lui tient tête et le rembarre en public ; exemple d'un dialogue : le commandant exprime son admiration pour notre hôtesse, une forte fermière aux formes rebondies, réponse : « ça ne m'étonne pas de vous mon commandant, les orientaux ont toujours aimé les grosses femmes ! » discrète allusion à la race jaune du commandant ! Je me tords et je savoure délicieusement la satisfaction de voir ainsi traité en ma présence et en public un chef qui a toujours profité de ma jeunesse pour m'écraser de sa suffisance et de son autoritarisme. Et tous pensent comme moi et nous en faisons des gorges chaudes.

1er décembre 1916. Le repos est terminé, nous prenons position derrière Lihans qui a été repris l'été dernier et dans ce territoire reconquis, les installations sont plus que sommaires. Le PC du groupe se trouve le long de la route de Lihans à Rosières : trois gourbis, l'un à peu près confortable qui sert de chambre et de bureau pour le commandant de groupe, les deux autres infâmes pour les hommes et pour les deux adjoints, Huron et moi. Nous avons deux grabats ignobles avec de la paille hachée et humide, il n'y a ni coffrage, ni plancher en planches, il y a un perpétuel et universel

courant d'air car la porte ferme mal et la couverture n'est pas jointive. Il fait 15 degrés en dessous de zéro et nous n'avons qu'un ignoble poêle qui ne tire pas du tout : nous sommes noyés dans une fumée acre et pour pouvoir respirer, il faut que nous nous tenions penchés, la tête au dessous du nuage qui envahit tout le haut de l'abri. Nous passons les nuits à essayer de faire tirer le poêle, et nous grelotons sans pouvoir dormir.

Pour échapper à ce lieu de délice, je profite du moindre jour de beau temps pour aller voir les fantassins qui sont encore plus malheureux que nous : leur secteur est le bois triangulaire de sinistre mémoire devant Chaulnes, un bois qui n'est plus composé que de troncs et de branchages déchiquetés. Entre Lihans et Chaulnes, c'est une mer de boue sur l'emplacement des anciennes lignes amies et ennemies ; toute cette terre argileuse, mille fois remuée par les obus, a formé un cloaque où l'on enfonce jusqu'aux genoux en cheminant en pleine vue, car il n'est pas question de creuser des boyaux dans cette marmelade. On va en serpentant entre d'énormes entonnoirs pleins d'eau jusqu'aux ras-bords, transformés en fondrières qui sont un danger mortel : si l'on a le malheur d'y glisser c'est l'enlèvement certain et c'est sans appel. Les corvées de nuit pour le ravitaillement en vivres et en munitions sont dans ces conditions la terreur des hommes, car certains sont morts noyés ou enlisés après l'agonie atroce que l'on peut imaginer. Il est interdit de se promener seul dans ce secteur : les coureurs qui portent les ordres et les télégraphistes qui entretiennent les lignes doivent toujours aller au moins par deux, on peut ainsi espérer que l'un sauvera l'autre en cas de besoin.

Dans ce paysage lunaire émergent des débris invraisemblables, tôles tordues, madriers déchiquetés, sacs à terre éventrés et verdâtres ; c'est une fantastique vision dantesque. De loin en loin, cependant quelques abris très profonds ont résisté au pilonnage des bombardements ; rien ne les signale extérieurement et il faut arriver au vague trou qui représente l'entrée pour en deviner l'existence. C'est dans l'un d'eux qui se trouve le PC avancé et l'observatoire du groupe. Comme à Chilly, un officier et des téléphonistes y résident et assument la permanence de l'observation et des communications téléphoniques. Tous les lieutenants du groupe se relaient pour ce service à tour de rôle, sauf moi même depuis l'arrivée du nouveau commandant de groupe : en effet le capitaine Rouhier tient à conserver continuellement son officier orienteur auprès de lui et à sa disposition.

9 décembre 1916. Il vient de nous rejoindre au sortir de l'hôpital et, à notre profonde stupéfaction, c'est un tout autre homme qui nous revient. L'excellente impression du début s'efface sans espoir : nous avons maintenant un homme quinteux, tatillon, soupçonneux, discourtois, amer et agité par dessus le marché. Est-ce l'effet de la maladie ? Il n'est plus ni chic ni soigné dans sa tenue, il a souvent une barbe sale plusieurs jours et passe sa journée enfermé dans son abri, les pieds dans d'éternels chaussons de feutre d'une propreté douteuse.

Sa paresse est invraisemblable, huit jours après son retour il n'est même pas allé voir ses batteries qui sont en position à 800 mètres de là. Quant à sa frousse, elle est visible, il tréssaille au moindre éclatement, s'affole s'il se produit le moindre bombardement et n'ose même pas mettre le nez hors de son abri pour prendre l'air sur la route.

Il m'a froidement déclaré en me considérant avec commisération que tous ses lieutenants avaient toujours été tués : il avait l'air de me jeter un sort... charmant ! De fait le sous-lieutenant Bernheim qui m'a remplacé comme orienteur a été tué quelques mois après. Même sort pour un autre de ses adjoints, le sous-lieutenant Van Brock.

Pendant les repas, il tient des propos d'un pessimisme et d'un défaitisme effarants, surtout dans la bouche d'un chef et d'un officier de carrière. Pendant qu'il discourt ainsi, nous nous regardons effarés, Huron et moi.

Il a dû fortement craindre d'être limogé et renvoyé à l'arrière à la suite de sa maladie, ce qui aurait été catastrophique pour son futur quatrième galon. Aussi fait-il maintenant feu des quatre pieds : c'est une agitation folle, papiers, comptes-rendus, coups de téléphone, ça n'arrête pas. Et la plupart du temps, tout cela n'est qu'un bluff qui ne correspond en rien à la réalité.

Quand je dis agitation, j'exagère, le mot propre est excitation, car il ne s'agite en aucune manière et reste toujours bien tranquille au chaud, le cul dans son fauteuil, les pieds dans ses chaussons, emmitouflé dans ses chandails et ses cache-nez. Par contre, il s'y entend à merveille pour faire faire son travail par ses adjoints ; toutes sortes de corvées leur échoient car il ne fait rien par lui-même et il faut lui rédiger même ses ordres, même ses notes de service, même ses plans. Nous sommes submergés dans les papiers, les coups de téléphone, les allées et venues malgré le calme absolu du secteur et, chose invraisemblable, nous en arrivons à regretter le commandant Bernheim qui lui, au moins, était calme et travailleur et avait du cran et de l'activité personnelle.

La paresse m'explique pourquoi le capitaine Rouhier a tenu tellement à me conserver auprès de lui et à m'empêcher de prendre mon tour à l'observatoire. Il lui faut absolument avoir à sa botte son orienteur pour pouvoir faire exécuter par lui tout ce qu'il a annoncé aux grands chefs et aussi pour le documenter à tout moment sur ce qu'il ignore.

Résumé, nous sommes aussi peu confortablement lotis au point de vue de notre chef qu'à celui de notre logement. Et ce qu'il y a de plus embêtant, c'est que par les temps clairs, il est impossible d'allumer du feu dans les gourbis en plein jour, sous peine d'être repéré et de recevoir des dégelées. Or par ce froid, les journées sont très claires ; nous gelons donc consciencieusement. Pour une fois, en l'occurrence, le sybaritisme de Rouhier nous sert à quelque chose ; il obtient l'autorisation de transférer le PC à quelques 1500 mètres de là, où se trouvent, dans un ancien emplacement de batterie, des abris solides, confortables et défilés aux vues de l'ennemi. Nous nous y installons avec joie ; le poêle fume bien encore un peu, mais au moins il fait chaud même pendant le jour.

Je crois tout de même que nous avons un peu exagéré le chauffage et les flots de fumée qui s'en dégagent, car un beau jour, nous recevons un très gros bombardement de 150 et de 210 : nos abris résistent d'ailleurs magnifiquement, sauf le poste de secours qui est écrasé. À cette occasion, je veux signaler la magnifique conduite de notre médecin auxiliaire qui a avantageusement remplacé notre froussard de Dr Henry : en plein bombardement et au mépris de tout danger, il s'est porté au secours de ses hommes ensevelis sous les débris du poste et les en a sortis. Par bonheur deux d'entre eux seulement sont blessés, mais très légèrement.

Par contre les chevaux du ravitaillement en munition ont durement écopé et cela faisait de la peine de voir ces malheureuses bêtes hennissant et s'empêtrant dans leurs propres tripes pendant entre leurs jambes. À part ce fâcheux intermède, à part l'empoisonnement de l'innombrable paperasse et de l'agitation de Rouhier, nous menons une vie de coqs en pâte. Mais je n'ai pas abandonné mon projet de quitter l'artillerie pour l'aviation et je m'en ouvre à Bessu, venu nous voir en liaison : je lui demande s'il y a des places d'observateurs disponibles à la 32 et je me tuyaute sur la meilleure façon de m'y prendre ainsi que sur les formalités à remplir.

Notre installation est d'autant plus appréciable que le temps devient abominable ; il fait une boue innommable que, personnellement, nous évitons grâce à une savante installation de chemins en caillebotis entre les différents abris. Noël se passe sous une bourrasque à déraciner les arbres, un véritable ouragan. Ni réveillon, ni messe de minuit, une simple messe avec cantiques dite au matin par le brigadier infirmier dans un ancien abri assez vaste. Où sont les fastes et les gueuletons de la Noël 1916 ?

Encore une année qui s'achève : on parle de paix et pourtant le moment n'en paraît pas encore venu. Tout de même, ce sera drôle de défiler sous l'arc de triomphe. En attendant, le secteur est plus que calme, stagnant, des nuits, des jours entiers, se passent sans un coup de canon.

Nous sommes trop tranquilles et les grands chefs craignent sans doute que nous nous encroûtions : nous partons le 12 janvier pour le camp de Crèvecœur. C'est une zone réservée aux manœuvres plutôt qu'un camp ; on y entraîne les divisions de réserve en vue des opérations futures, et quel entraînement. Par un froid de -22, par la neige et un vent glacial de tonnerre de Dieu, ce sont tous les jours des excursions en liaison avec l'infanterie, avec déroulement et enroulement de kilomètres de fils téléphoniques qui vous déchirent les doigts engourdis par le froid. Et puis, en fin

de journée, on écope de la critique (l'une d'entre elle faite par le général Franchet d'Espérey) où l'on a au moins la satisfaction platonique de voir engueuler les grands chefs d'une façon plus ou moins patente.

Les fantassins sont cantonnés dans les villages situés à l'intérieur du camp ou à proximité immédiate ; nous au contraire, sous prétexte que nous avons nos chevaux, nous sommes à 15 ou 20 kilomètres. En réalité, comme le sol est verglacé et terriblement glissant, non seulement c'est à pied que nous faisons la route, mais nos chevaux quoique ferrés à glace ont peur de tomber et s'accrochent désespérément du chanfrein à notre épaule, en augmentant notre fatigue et en compromettant notre propre équilibre.

Alors il nous faut partir entre 6 et 7h du matin et nous ne revenons que vers 8 ou 9h du soir, après avoir mangé sur le terrain vers midi un casse-croute plus que froid. Et après avoir vigoureusement fait honneur à la popote, nous devrions trouver nos lits avec joie ; car nous sommes logés chez l'habitant et nous avons des vrais lits avec de vrais draps. En réalité, c'est avec le frisson que nous rejoignons des chambres non chauffées, non chauffables et glaciales. C'est qu'il fait un froid polaire, les rivières et les étangs sont gelés sur une épaisseur de 24 centimètres et il y a surtout une bise affreuse qui pénètre partout et nous glace jusqu'aux os. Le matin impossible de faire sa toilette, l'eau est gelée dans les brocs. Je suis spécialement peu favorisé dans une chambrette située dans un appentis en très minces carreaux de plâtre ; elle est très propre et très avenante, mais quelle glacière ! C'est à peine si je peux dormir tellement j'y ai froid. Et pourtant je reviens littéralement mort de fatigue de ces manœuvres où tout compte fait, on jambonne pendant un minimum de 60 kilomètres par jour.

À tout cela il y a tout de même une appréciable compensation ; pendant le temps de notre séjour au camp de Crève-cœur, j'ai à intervalle de 15 jours, deux permissions de 24 heures. C'est ainsi que le 1er janvier je pars dans l'après-midi pour Paris ; je comptais arriver pour dîner et j'avais annoncé ma venue pour cette heure là aux Baudran en leur demandant l'hospitalité. Malheureusement mon train n'est entré en gare qu'à 1h du matin. Je suis donc descendu à l'hôtel et j'ai ainsi raté Jean Masure mon cousin, qui lui aussi en permission, était également chez les Baudran et allait justement repartir quand je suis arrivé vers 9h du matin. J'ai pu à peine l'entrevoir pendant une demi-heure. Vu ensuite Gilbert, toujours enchanté de ses études, mais se demandant s'il ne serait pas appelé pour le service avant de pouvoir se présenter à Saint-Cyr, et ma tante Renoult très amaigrie et fatiguée. Dîner en voltige et départ un peu fatigué.

La deuxième fois, quinze jours après, mon train arrivé à 17h m'a permis un emploi du temps moins bousculé. J'ai pu aller au théâtre avec un camarade et jouir en toute béatitude de l'affectueuse et confortable hospitalité des Baudran. Et puis j'étais très fier d'étrenner un magnifique raglan trois quarts, en gabardine bleu horizon, très chic, doublure amovible, tout frais arrivé de chez Buissant ; très fier de mon élégance. Malgré ces agréables intermèdes, notre séjour au camp de crève-cœur fut vraiment très pénible et très fatigant et c'est presque avec joie que nous recevons la nouvelle de notre prochaine remontée en ligne.

Dans les premiers jours de février 1917, tous les commandants de groupe avec leurs orienteurs et leurs commandants de batterie partent en reconnaissance dans le nouveau secteur : on nous emmène tous en camion et on nous débarque dans la région de Tilloloy ; nous devons participer à une nouvelle grande attaque en vue de percer le front allemand. Une énorme concentration de troupes et spécialement d'artillerie est prévue ; nous devons prendre position en bordure des bois de Tilloloy où le génie construit de somptueuses routes en bois pour permettre l'avancée malgré la boue. Pour le moment il n'y a guère de boue, car le sol est gelé, archi-gelé sur près de 50cm de profondeur : mais quand il dégèlera, qu'est-ce qu'on prendra comme pataugeage ! Ça sera gentil malgré toutes les précautions prises. Donc Rouhier fait sa reconnaissance avec moi, mais le soir, pas de moyen de transport prévu ; nous arrêtons une auto et parvenons à Montdidier où, dans une

auberge de 4ème ordre, nous couchons à deux dans un lit aux draps douteux, après avoir dîné près de la gare dans un hôtel très chic, à la popote de la 32.

Le lendemain les hommes arrivent ; pour le moment nous n'avons pas de mission de tir, on laissera donc les canons à l'arrière et seuls les hommes viennent avec pelles et pioches pour aménager la position. Ce n'est pas une rigolade de travailler dans ce froid et dans ce sol glacé ; tout de même on se met à l'œuvre et l'on commence casemates de pièces et abris sous-terrain. Pour ma part, je reçois une mission de confiance, celle de construire dans le bois de Tilloloy le PC du colonel Bernheim : l'un de ses adjoints, un carré de Centrale, me remet un magnifique plan élaboré par lui et j'ai, à ce sujet, une engueulade de première classe avec lui. Son plan est impossible à construire en sape ; c'est un palais sous-terrain qui ne résistera pas à la poussée des terres, car il est beaucoup trop large et s'écrasera sur lui même sans l'aide d'aucun obus. Pour un centralien, ce n'est pas très fort et je le lui fait savoir en termes fort nets ; il est furieux et très dignement me donne l'ordre d'exécuter ses ordres. Le colonel Bernheim, qui vient enfin d'être nommé lieutenant-colonel, arbitre le différend, me donne raison et me laisse toute latitude pour aménager son PC au mieux : décidément son cinquième galon le rend presque courtois !

Cela ne m'empêche d'ailleurs pas de profiter de cette période de calme relatif pour établir et faire partir ma demande d'affectation à l'aviation. Dûment stylé par moi, Rouhier me met avis favorable, Bernheim plus réticent écrit « presque indispensable dans l'artillerie de campagne, fera cependant un très bon observateur en avion ». Quant à Bordeaux, il est catégorique « l'artillerie a besoin de ses officiers, avis nettement défavorable ! ». Après... je ne sais plus. Je ne me savais pas si haut coté et si indispensable. Alors qu'on ne m'avait pas gâté ni en avancement, ni en citation, ni en témoignage de satisfaction d'aucune sorte. Mais je ne suis nullement flatté par ces hommages tardifs et je fais des vœux ardents pour la réussite de mes projets.

Nous sommes abominablement installés dans un village à 2 kilomètres en arrière de la future position dans des baraques Adrian avec couchettes superposées ; on y glace la nuit et le logement est plus que spartiate, il s'agit du village de Bus. Heureusement, je pars en permission, maman est un peu affectée par ma demande pour l'aviation, mais doit se résigner devant ma décision et surtout devant le fait accompli. Cependant, cette perspective de dangers nouveaux la rend fort triste car elle se les exagère à ravir ; d'ailleurs, dans l'artillerie, le métier que j'ai fait jusqu'ici n'est pas tellement tranquille. Évidemment, en plus des risques de guerre, il y aura les risques professionnels, mais j'en attends tellement de satisfaction et puis je suis si dégoûté de l'artillerie que je ferais n'importe quoi pour m'en évader.

Au retour, je couche chez les Lemouette où mon oncle Émile est en permission ; je suis enchanté de le revoir. Je dîne chez les Baudran où je trouve mon oncle Henri extrêmement fatigué et presque gâteux. Il ne parle presque plus que par quelques sons rauques, la guerre et ses tristesses l'ont bien touché, car ce sont ses inquiétudes pour tous ses neveux qui l'ont mis en cet état qui m'impressionne douloureusement.

À mon arrivée au groupe, rien de changé, sauf que le temps est au dégel et qu'il fait, comme je l'avais prévu, une boue effroyable. Une amélioration cependant ; Rouhier a installé son PC dans des anciens ou futurs abris de pièces dans le parc de Tilloloy et si c'est loin d'être luxueux, c'est cependant un très gros progrès sur nos baraques Adrian. Mais si la boue nous submerge, les papiers en font autant : le flot en est pis qu'il n'a jamais été. Cette préparation d'attaque, si elle fait remuer des tonnes de terre, fait couler des flots d'encre. Et ce ne sont que rapports, comptes-rendus, ordres dans tous les sens avec une intensité inimaginable. Pour nous distraire, petite alerte au gaz avec une dégelée d'obus lacrymogènes, mais nous avons de nouveaux masques et j'échappe cette fois à la crise de larmes habituelle.

En mon absence, le travail d'aménagement de la position a fait des progrès très sérieux et l'on a amené les pièces et commencé les réglages. Il paraît que l'attaque est pour très prochainement.

Mais il est écrit que je n'y participerai pas : au moment où je commence à douter et même à désespérer du succès de ma demande pour l'aviation, le 2 mars 1917 arrive pour moi l'ordre de rejoindre l'école d'observateurs en avion au Plessis-Belleville, près de Paris. Ouf ! Quelle satisfaction et quelle joie ! Je vais enfin quitter un régiment pourtant sympathique, mais dont mes chefs m'ont somptueusement dégoûté. D'ailleurs, même parmi les lieutenants, le milieu s'est beaucoup renouvelé et les nouveaux arrivés ne sont pas très agréables : l'un d'eux pourtant a un cran admirable, l'aspirant puis sous-lieutenant Van Brock qui se fera tuer très chiquement en Champagne quelques mois plus tard en accompagnant l'infanterie à l'assaut ; mais il a un caractère odieux et une indépendance frisant l'indiscipline qui a souvent compliqué mon rôle d'orienteur. Il était en effet 3ème adjoint au commandant de groupe, comme officier de liaison, et ses escapades m'avaient fait faire bien des cheveux ; de plus il était incapable d'un travail suivi, exécutant les ordres à sa fantaisie et quand il lui plaisait, plein de mépris pour tout ce qui était ponctualité. C'était tout de même un très chic type et j'ai gardé très bon souvenir de lui.

De ce fait mes adieux au groupe ne sont pas larmoyants en ce qui me concerne : je suis tout de même un peu étonné de la cordialité qui m'est témoignée par tous et par les regrets émus et unanimes qui me sont exprimés. Et surtout je suis réellement touché par les témoignages de sympathie de mes hommes et de mes sous-officiers : quels braves types ! Ceux là, vraiment, je les regrette de tout mon cœur, surtout Lecoq mon fidèle ordonnance, qui est dans les larmes et bégaye d'émotion en me tutoyant plus fort que jamais et en entremêlant le français et le breton. Le capitaine Rouhier ne perd pas le nord et, sur sa demande, je passe une grande partie de mon ultime nuit à préparer pour lui à la lueur d'une vague chandelle les plans de tirs de préparation et d'accompagnement de l'attaque, les horaires et cadences d'exécution ainsi que les devis de consommation de munitions.

3 mars 1917. Et, la conscience tranquille d'avoir boulonné jusqu'au dernier moment, je pars le lendemain à la première heure. Lecoq, toujours pleurant, m'amène mon cheval et me fait des adieux navrants ; je saute en selle et je trotte jusqu'à la prochaine station de chemin de fer suivi d'un avant train où sont chargés mes bagages. C'est une toute petite gare, à peine une station, perdue dans le bled et il n'y a, par jour, qu'un train possible ; après avoir eu grand peur de le rater et avoir forcé l'allure pour arriver à l'heure, je réussis à l'avoir... mais à la voltige ! J'ai juste le temps de faire enregistrer mes bagages, de serrer la main au conducteur de l'avant train et de caresser une dernière fois mon bourrin et de sauter dans le train qui arrive 10 minutes à peine après mon arrivée. Le train s'ébranle, je suis radieux.

Adieu l'artillerie !